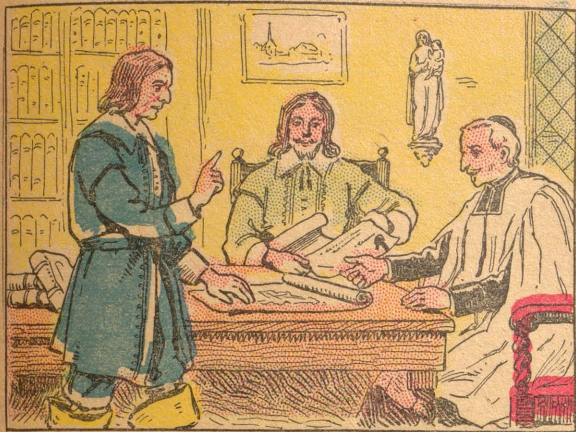


Paul de Chomedey de Maisonneuve

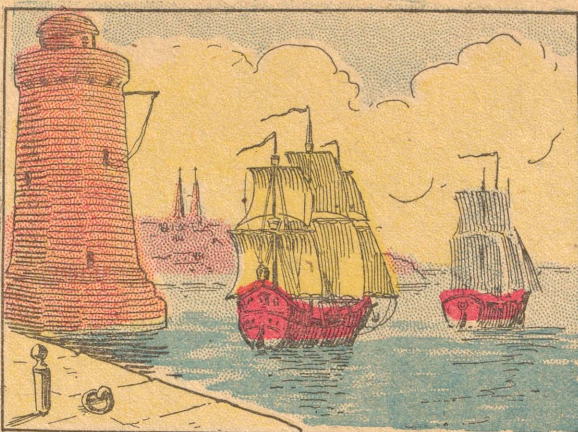
Fondateur de Montréal

Récit de Victor Morin.

Illustrations de J.-B. Lagacé.



MM. Jérôme Le Royer de la Dauversière et Jean-Jacques Olier confient à M. Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, le soin de fonder un établissement catholique et français dans l'île de Montréal, sous le vocable de "Ville-Marie".



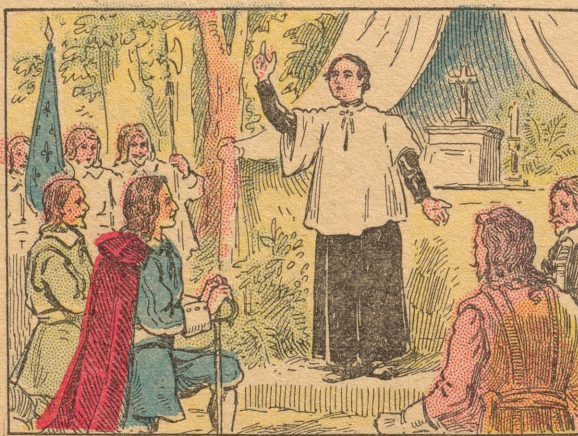
Au printemps de 1641, M. de Maisonneuve, ayant équipé deux vaisseaux à la Rochelle et un à Dieppe, fait voile pour le Canada avec le Père de Lapiace, jésuite, Mlle Jeanne Mance, qui se dévoue au soin des malades, et cinquante colons.



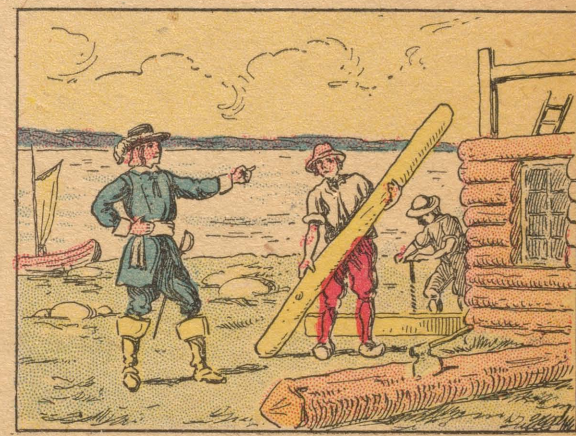
M. de Montmagny, gouverneur du Canada, veut retenir M. de Maisonneuve à Québec, en lui représentant les dangers qui l'attendent, mais celui-ci répond qu'il ira fonder Montréal, "quand même tous les arbres de la forêt se changeraient en autant d'Iroquois."



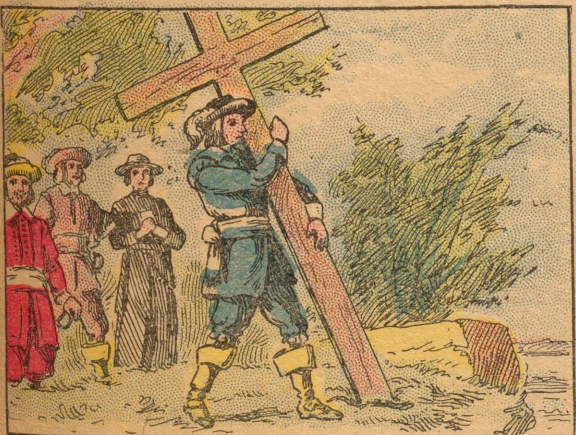
M. Pierre du Puyseau met tous ses biens à la disposition de M. de Maisonneuve pour la fondation de la nouvelle colonie. La saison étant trop avancée pour se rendre de suite à Montréal, on emploie l'hiver aux préparatifs nécessaires.



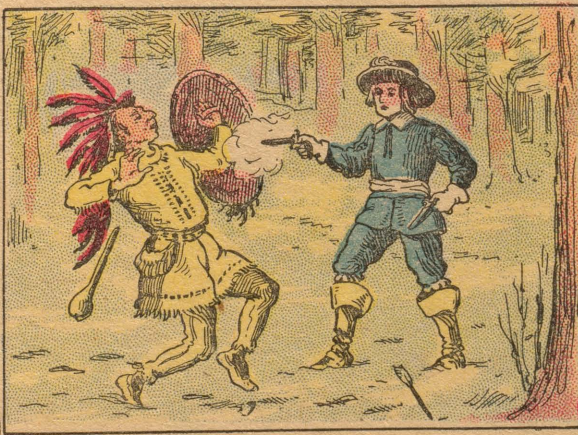
Le 18 mai 1642, M. de Maisonneuve et ses compagnons débarquent à Montréal; le Père Vimont, jésuite, y célèbre aussitôt la messe et prédit que cette fondation de Ville-Marie est un petit grain de sénévé qui deviendra un grand arbre.



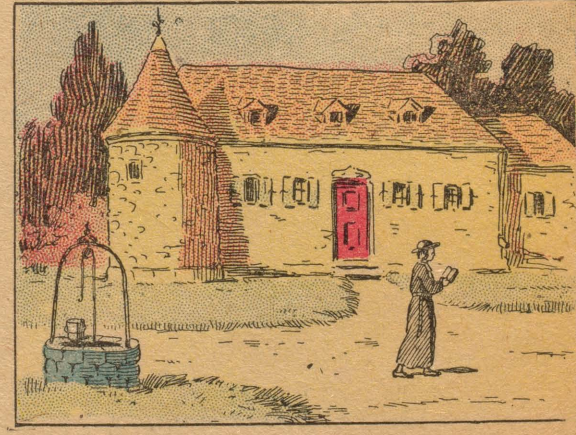
La première habitation est construite sur la pointe de terre qui forme l'angle de la rue de la Commune et de la place d'Youville; M. de Maisonneuve l'entoure d'un fort de pieux, pour se protéger contre les attaques des sauvages.



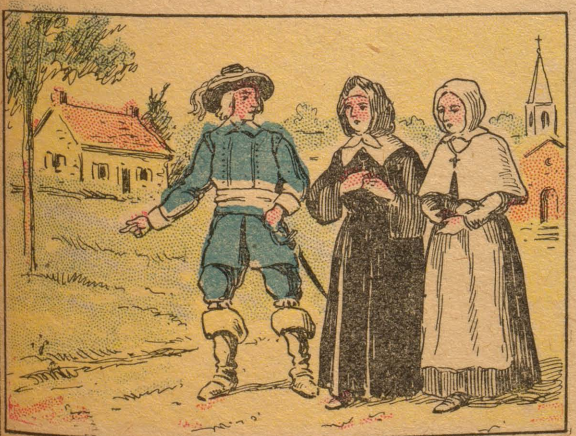
Dès le premier hiver le fort est menacé d'inondation; pour détourner le fleau, M. de Maisonneuve fait vœu de porter une grande croix sur ses épaules jusqu'au sommet du mont Royal. Sa prière ayant été exaucée, il remplit sa promesse.



Le fort étant menacé par 200 Iroquois, M. de Maisonneuve fait une sortie à la tête de 30 hommes et tue de ses mains le chef des sauvages; le théâtre de cet exploit est connu depuis lors sous le nom de "place d'Armes".



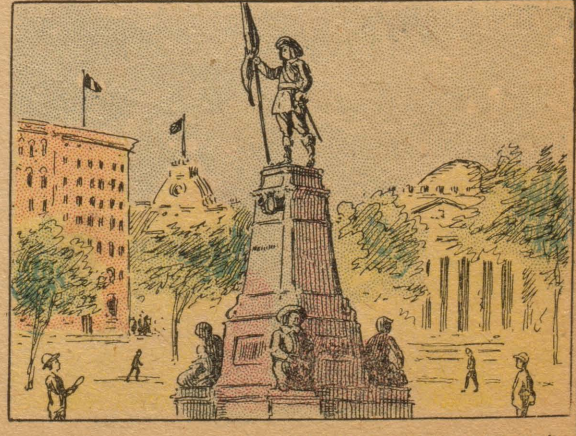
La colonie s'étant développée, M. de Maisonneuve construit un chateau pour sa résidence sur la rue Saint-Paul, près de la place Royale, et il y offre l'hospitalité aux prêtres de Saint-Sulpice, jusqu'à la construction de leur séminaire.



M. de Maisonneuve accorde des concessions de terrains sur la rue Saint-Paul, à Jeanne Mance pour la fondation de l'Hôtel-Dieu, et à Marguerite Bourgeoys pour l'établissement de la Congrégation de Notre-Dame.



Dieu qui se plaît à éprouver ses fidèles serviteurs voulut cependant donner aux mérites de M. de Maisonneuve la consécration du malheur. Disgracié par le vice-roi, il est rappelé en France et y meurt dans l'abandon, le 9 septembre 1676.



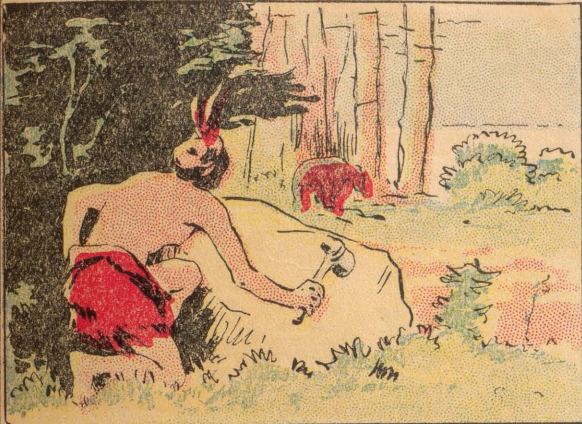
Mais son oeuvre a survécu; l'humble bourgade est devenue la métropole du Canada et la quatrième ville française de l'univers. Dans un monument érigé sur la place d'Armes, Montréal a fait l'apothéose de Paul de Chomedey de Maisonneuve, son illustre fondateur.

LOUIS HÉBERT

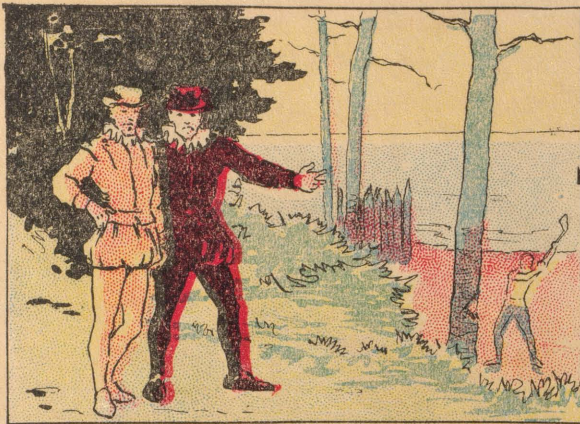
Le premier colon canadien

Récit de l'abbé A. Couillard-Després.

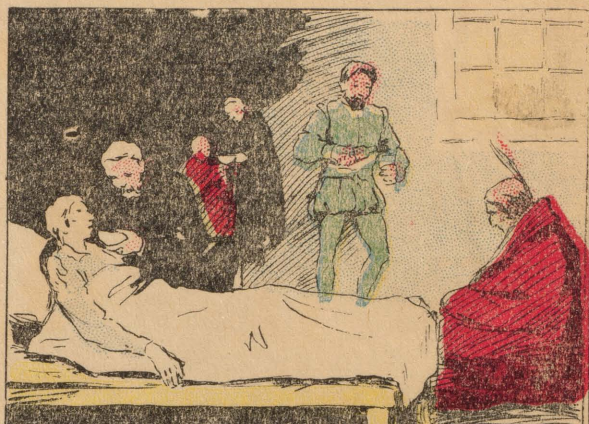
Illustrations d'O.-A. Léger.



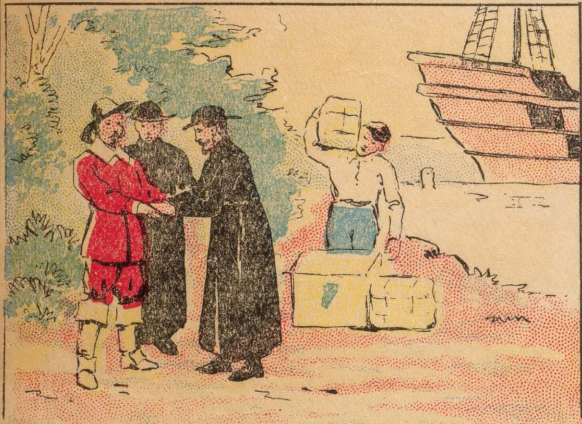
Il y a trois cents ans, le Canada était couvert de forêts immenses. On y rencontrait des Sauvages qui vivaient misérablement, loin de toute civilisation et dans l'ignorance de la connaissance du vrai Dieu.



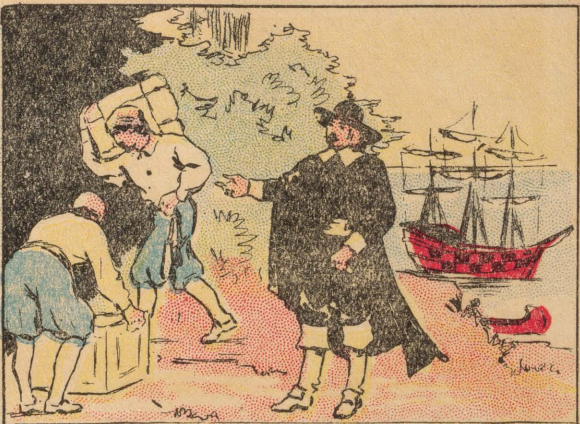
En 1604, MM. de Monts et de Poutrincourt, gentilshommes français, entreprennent de coloniser l'Acadie. Cette partie de notre pays s'appelle de nos jours "Nouvelle-Ecosse". Partis avec des colons, ils fondent Port-Royal. Louis Hébert, apothicaire du roi à Paris, accompagne ces hardis pionniers sur la terre acadienne.



Dans ce premier voyage, ils explorent le pays. Repassés en France, ils y reviennent en 1610. Enthousiasmé par la fertilité du pays, Hébert se met à cultiver la terre. Afin de se rendre utile aux Sauvages il étudie leurs langues. Durant une épidémie de scorbut notre apothicaire donne ses soins aux pauvres malades, aidé qu'il est par les PP. Jésuites Biard et Massé.



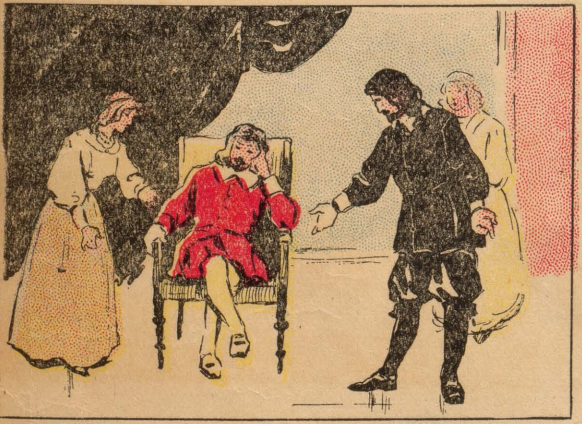
Cependant, une colonie nouvelle se fonde à Saint-Sauveur, non loin de Port-Royal. Louis Hébert voit partir les religieux avec regret. En 1613, Argall, sous-gouverneur de la Virginie, vient en pirate brûler les forts de Port-Royal et de Saint-Sauveur; et tous les colons sont ramenés en France.



En 1608, M. de Champlain fonde la ville de Québec, au pied d'un fier promontoire. Il amène avec lui des engagés, des matelots, des trafiquants de fourrures, mais pas de vrais colons. La compagnie des Marchands ne le permettait pas au grand désappointement du fondateur, qui demande des colons pour cultiver les terres du Canada.



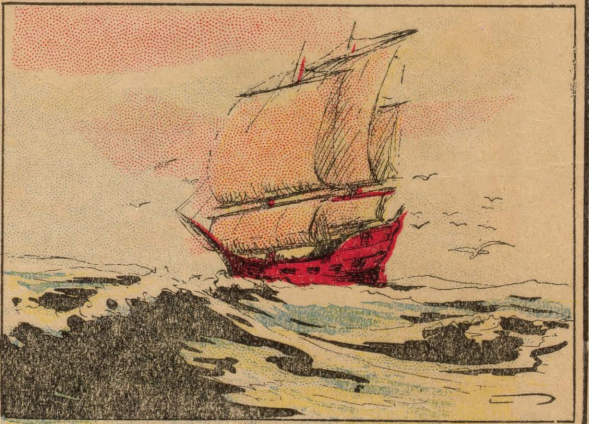
En 1617, Louis Hébert obtient la permission de s'établir à Québec avec toute sa famille. On lui accorde un domaine de dix arpents, situés à la haute ville de Québec. Louis Hébert vend ses propriétés de Paris et se rend à Honfleur, où l'attend le navire en partance.



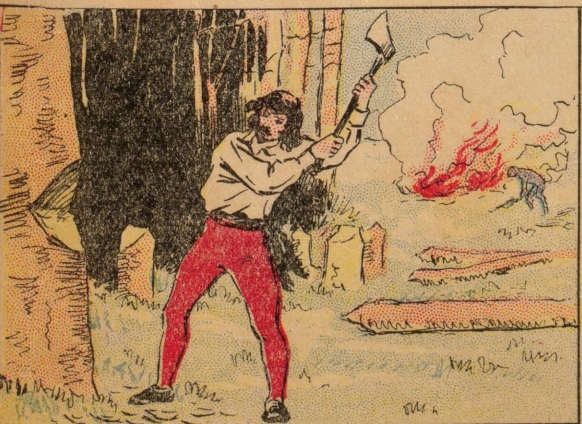
Ses parents, ses amis, lui conseillent de ne pas quitter le doux pays de France. Ils lui rappellent que, durant neuf ans, il a perdu en Acadie le fruit de tous ses travaux. Hébert est insensible à toutes ces représentations, car il veut se dépenser pour le plus grand bien des Sauvages et la gloire de la France.



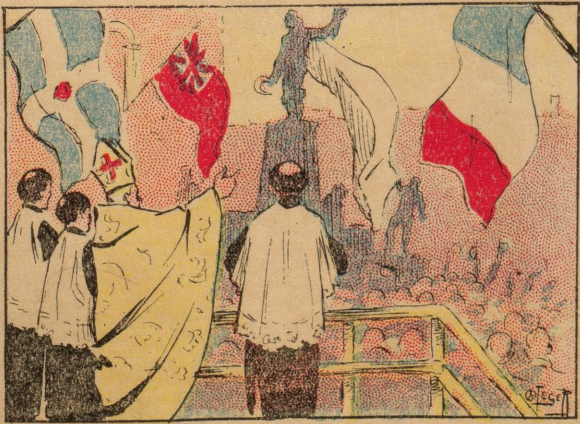
A Honfleur, les Associés de la Compagnie des Marchands ne veulent pas le laisser embarquer. Ils ont appris que Louis Hébert veut s'occuper de culture, et ils craignent que ces défrichements ne fassent éloigner le gibier, dont ils vendent les peaux et d'où ils retirent leur richesse.



Après bien des démarches, Louis Hébert obtient la permission de passer en Amérique avec sa petite famille. La traversée dure treize longues semaines, et le navire court les risques de périr sur les bancs de Terre-Neuve. Le Père bénit tout le monde, et Mme Hébert fait bénir le plus jeune de ses enfants.



Le 14 juin 1617, Louis Hébert arrive à Québec, à la grande joie de toute la population. Il se met aussitôt à défricher la terre. Il aime à instruire les sauvages des vérités de la foi, et meurt le 25 janvier 1627. Sa mort cause un deuil général dans la colonie tant aux Français qu'aux Sauvages, qui l'aiment comme un père.



Le 8 septembre 1918, pour reconnaître le grand mérite de Louis Hébert et la part qu'il a prise au développement du pays, au cœur même de la ville de Québec, S. Em. le Cardinal Bégin, en présence d'une foule considérable, dévoile un magnifique monument dû à la générosité du Canada reconnaissant. Honneur au chef de la première famille canadienne!



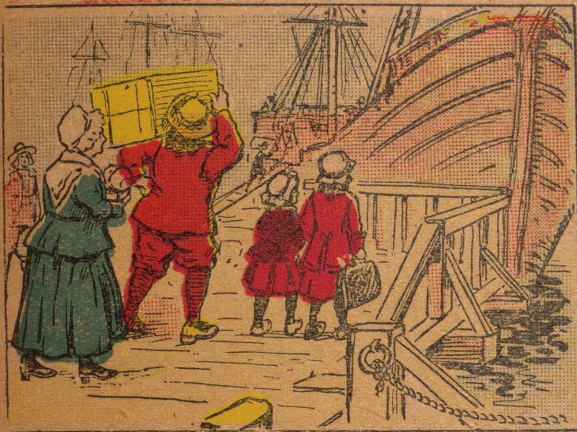
Statue de Louis Hébert.
O sèmeur de blé pur, vers le firmament bleu,
Elevé ton front noble et ton âme superbe!
Et dans l'or rutilant de la "première gerbe"
Offre au ciel ton cantique en remerciant Dieu.
(ALPHONSE DESILETS)

MARIE ROLLET

La première Canadienne

Récit de Marie-Claire Daveluy.

Illustrations d'A.-S. Brodeur.



Marie Rollet est la première Française qui ait foulé le sol d'Amérique. On la voit en Acadie dès 1606. Quelques années plus tard, en 1617, elle s'embarque de nouveau pour le Canada, en compagnie de son mari Louis Hébert, et de ses trois enfants : Anne, Guillemette et Guillaume.



La traversée est affreuse. Près des banes de Terre-Nouve, des banquises énormes, aux formes fantastiques s'entassent près du navire. Le naufrage est imminent. L'équipage affolé entoure les Récollets et se prépare à mourir. Marie Rollet élève alors ses deux enfants "par les coutils", pour recevoir la bénédiction que chacun implorait.



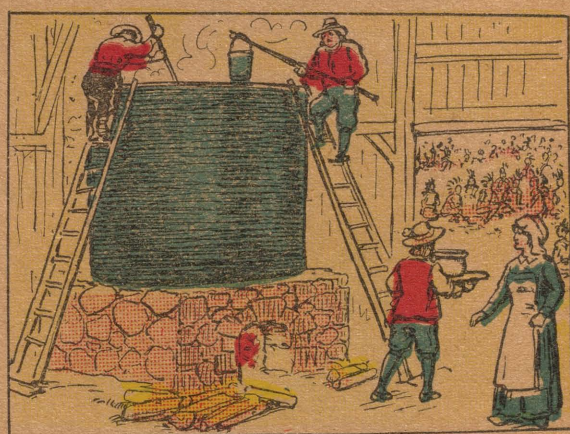
Le foyer des Hébert, le premier foyer canadien, est construit à Québec, près du Fort. Bientôt le blé lève dans le champ, les légumes poussent au jardin ; au printemps, des pommiers de Normandie, tout en fleurs, attirent les regards. Marie Rollet apprend à ses enfants à aimer la terre canadienne.



La mort hélas ! frappe à la maison des Hébert. Anne, la fille aînée, mariée en 1618 à Etienne Jonquest, — le premier mariage au Canada, — meurt et son mari la suit bientôt dans la tombe. En janvier 1627, Louis Hébert succombe à son tour. Marie Rollet est inconsolable.



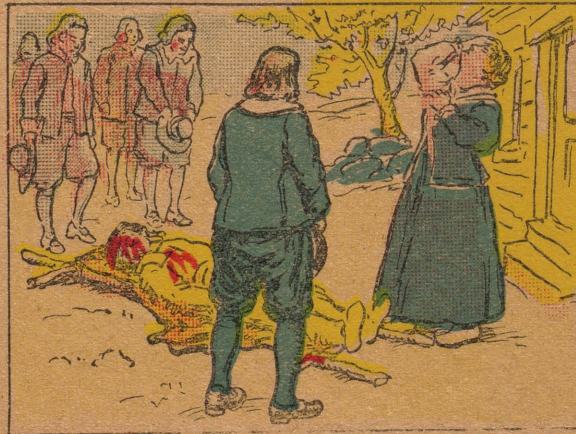
La veuve Hébert obéit aux recommandations suprêmes de son mari. Elle secourt de toutes manières les Sauvages. Au baptême d'un Huron, Champlain devient le parrain, et Marie Rollet, "première habitante du Canada", la marraine. Un grand festin est servi aux Sauvages en cette occasion : ils sont dans l'allégresse.



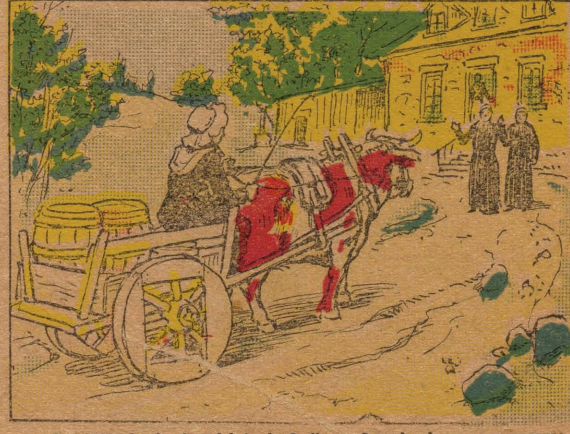
Marie Rollet a fait bouillir pélo-mêle, dans sa grande chaudière à brasserie, 56 outardes, 30 canards, 20 sarcelles, 2 barils de pois, 1 baril de galettes, 20 livres de pruneaux, 6 corbillons de bié-d'Inde. Pour tirer la viande, on se sert de râteaux ; pour puiser le bouillon, d'un seau au bout d'une perche.



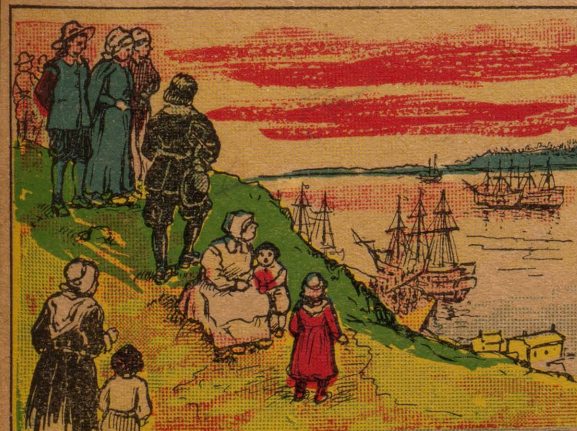
Henry, le domestique de Marie Rollet, est tué par les Sauvages, au cours d'une expédition. Le malheureux est prévenu de sa fin par un songe terrible. Il raconte "à sa maîtresse" l'angoisse qui l'étreint. Marie Rollet, entre deux besoins, lui donne ce conseil : "Prends ton chien, il te fera bonne guette."



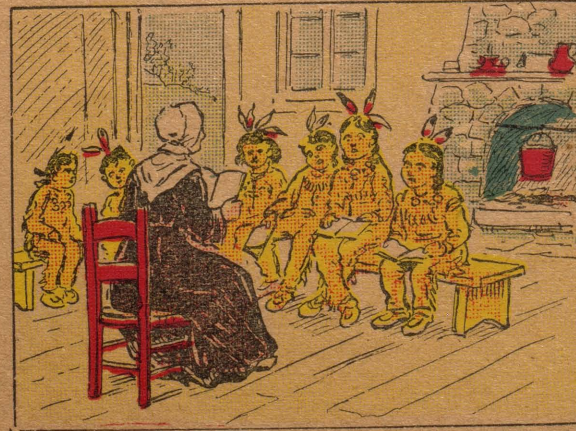
Mais à la vue du corps sanglant qu'on rapporte, Marie Rollet s'afflige : "Hélas ! dit-elle, j'ai été en cela misérable de n'avoir point cru à cet infortuné garçon qui nous avait, par le ministère de son ange, averti de son désastre ; mais qui pourrait ajouter foi aux songes qui nous arrivent en dormant, sinon que l'on manquât de sagesse ?"



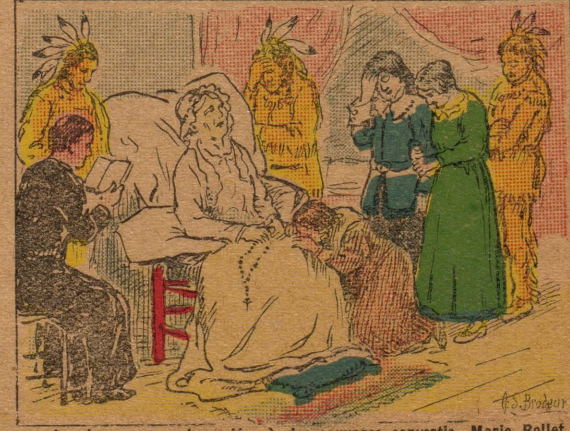
En 1629, la famine éclate à Québec. On n'espère aucun secours de France. Les Anglais, qui assiègent la ville, retiennent les vaisseaux. Marie Rollet procure à tous la subsistance. Elle accourt un jour chez les Récollets avec deux barils de pois. Les héroïques religieux étaient sur le point de mourir de faim.



Québec se rend aux Anglais en 1629. Champlain, les missionnaires, les soldats, tous les civils retournent en France. Marie Rollet et son gendre Guillaume Couillard, l'époux de Guillemette, refusent de quitter le Canada. Ils demeurent avec quelques autres familles, entraînés par leur exemple.



Au retour des Français en 1632, Marie Rollet ayant plus de loisirs, se fait l'éducatrice des Sauvages. Elle ouvre une école dans sa maison. Aux six petites Huronnes qui lui sont confiées, elle enseigne, avec le catéchisme, l'hygiène et la science du ménage. Marie Rollet est la première institutrice canadienne.



Les huronnes sont mariées à des sauvages convertis. Marie Rollet a terminé son œuvre. Elle aspire au repos. Elle sait, d'ailleurs, qu'elle laissera un jour sur la terre canadienne, en ses petits-enfants, de beaux rejetons ; que les Sauvages trouveront longtemps en la Mère de l'Incarnation une protectrice. Elle meurt en 1649.

Le Martyre des Pères Brébeuf et Lalemant

Récit de l'abbé Lionel Groulx.

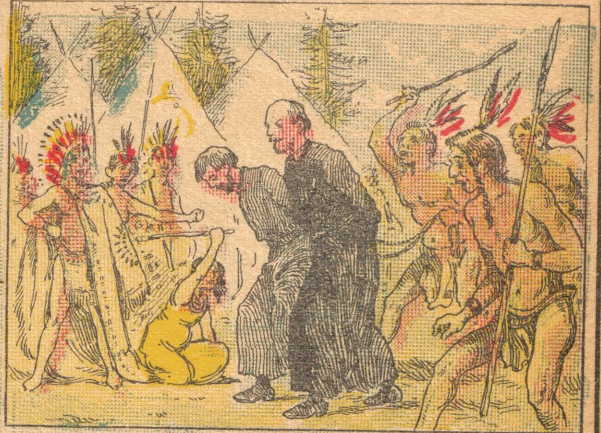
Illustrations de J.-B. Lagacé.



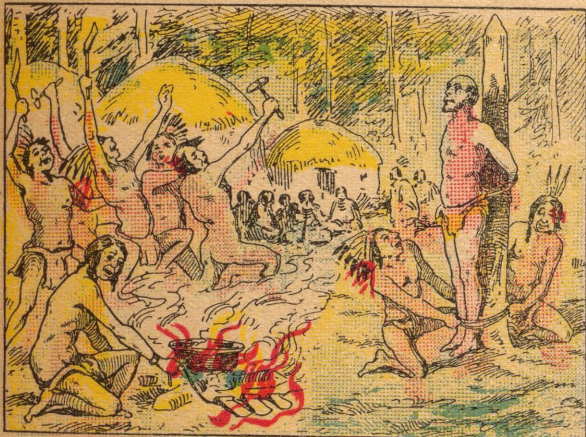
Ecoutez cette belle histoire. Elle commence par le désir héroïque du martyr. Le Père Brébeuf avait dit un jour au Bon Dieu : " Je fais vœu de ne jamais manquer à la grâce du martyr si, dans votre miséricorde, vous l'offrez à votre indigne serviteur ".



Le 16 mars 1649, le missionnaire se trouvait avec le Père Lalemant au petit village huron de Saint-Louis, là-bas entre les lacs Érié et Huron. Tout à coup on cria : " Les Iroquois ! les Iroquois ! " Ils arrivaient la hache à la main, affamés de massacre. Les chefs hurons disent aux Pères : " Sauvez-vous, mes Pères, avec les femmes, les enfants et les vieillards ". — " Non, dit le Père Brébeuf, notre place est au milieu de vous ! "



Les Iroquois, pareils aux diables de l'enfer, massacrent et détruisent tout. Les deux Pères, avec les prisonniers hurons, sont entraînés au village voisin de Saint-Ignace. Là, tout le village les attend rangé sur deux lignes, chacun avec un bâton à la main. On pousse les prisonniers entre ces deux rangs et les bâtons s'abattent sur les têtes, les reins, les épaules, la figure.



De là, on conduisit les missionnaires au poteau de supplice. En l'apercevant les deux Pères baissent avec amour leur croix chérie. Ils font un petit sermon aux Hurons captifs afin qu'ils sachent mourir avec courage pour leur foi. " Mes enfants, dit le Père Brébeuf, levons les yeux au ciel dans le plus fort de nos douleurs ".



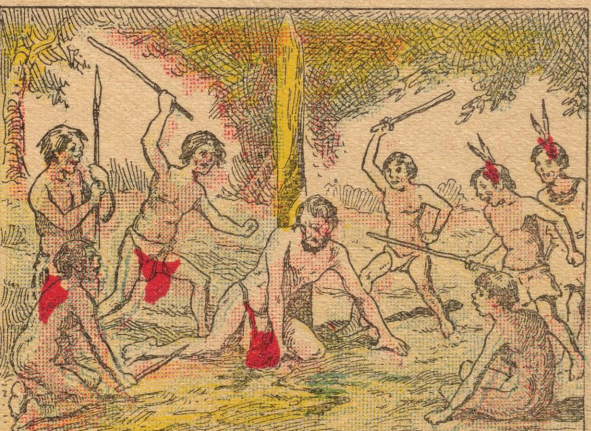
Les Iroquois s'acharnent avec féroce sur le Père Brébeuf. Ils lui mettent un collier de haches rougies au feu, lui arrachent la peau de la tête et le baptisent ensuite avec de l'eau bouillante. Ils mutilent horriblement tout son corps, et lui font endurer toutes sortes de tourments. Pendant ce temps-là, le martyr ne pousse pas une plainte. Tant qu'il peut parler, il prêche Notre Seigneur Jésus-Christ.



Ce n'est pas tout. Les barbares vont chercher des écorces de sapin, les enroulent autour du corps du Père Brébeuf, et y mettent le feu. Et le Père soutenu par le Bon Dieu reste toujours calme, sans une plainte. Alors furieux les bourreaux lui ouvrent la poitrine, en arrachant le cœur et le dévorent à belles dents. Le supplice avait duré trois longues heures.



C'était au tour du Père Lalemant ; le bon Père n'était pas fort comme le Père Brébeuf ; il était petit, faible, délicat. Les Iroquois se disent : " Celui-ci, nous allons en venir à bout. " Ils se jettent sur lui avec plus de rage encore. Ils lui font d'abord comme au Père Brébeuf. Puis, sur ses osseuses fendues jusqu'à l'os, ils passent dans les entailles, le tranchant d'une hache rouge. Ils lui arrachent les yeux, et à la place lui enfoncent deux charbons ardents.



Le soir arrivé, les bourreaux abandonnent le Père aux petits sauvages de Saint-Ignace. Ces petits sauvages torturent le Père pendant toute la nuit. Parfois, quand ses liens se relâchent, il se met à genoux et prie. Alors les petits barbares foient sur lui à coups de bâton et à coups de corde et l'obligent à se relever.



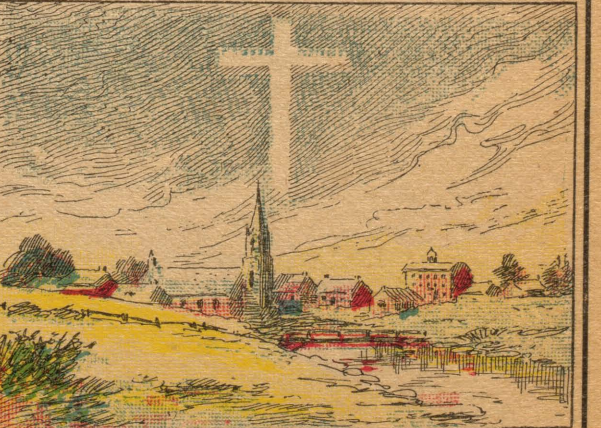
À la fin, il n'y avait plus aucune partie de son corps qui ne fût brûlée et grillée. Pendant tout ce temps-là, le Père Lalemant priait le Bon Dieu pour ses bourreaux. Quand le soleil reparut, épuisé de souffrances, il se mit encore à genoux et embrassa son poteau.



Vers les neuf heures du matin, la pauvre victime vivait encore, et les bourreaux fatigués ne savaient plus quoi inventer. Un sauvage s'approche du martyr et d'un coup de hache lui fracasse le crâne.



Le Bon Dieu n'abandonne pas le corps de ses saints. Quand les Iroquois furent partis de Saint-Ignace, des Hurons baptisés et des Français allèrent chercher les cadavres grillés et rôtis des deux martyrs. On les ramena au village de Sainte-Marie en chantant des cantiques et l'on célébra la mort des missionnaires comme une grande victoire.

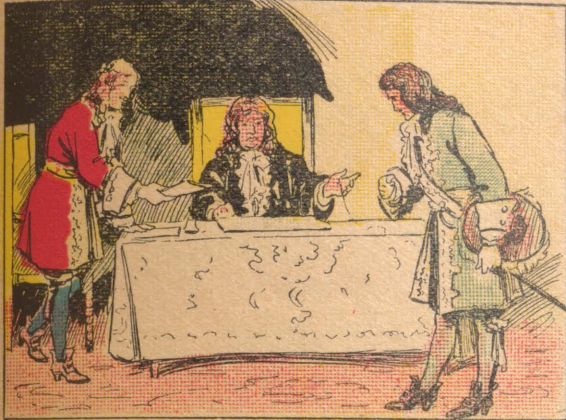


Mes enfants, les Pères Brébeuf et Lalemant sont maintenant là-haut avec tous les martyrs du Bon Dieu. Le petit Canadien français doit les prier avec amour et confiance. C'est pour notre pays, pour qu'il soit chrétien, qu'ils ont donné leur vie. Et là-haut le sang de ces martyrs prie toujours pour la Nouvelle-France.

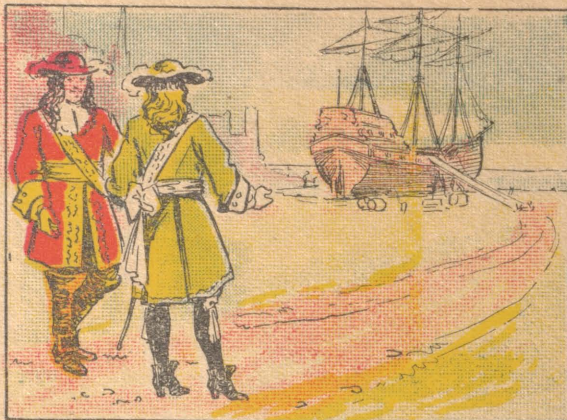
L'INTENDANT JEAN TALON

Récit de Thomas Chapais.

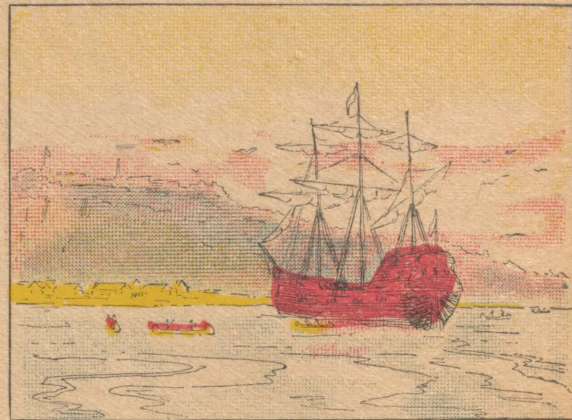
Illustrations d'O.-A. Léger.



Jean Talon, né vers 1625, issu d'une famille vouée aux fonctions administratives et judiciaires, fait ses études chez les Jésuites, entre au commissariat militaire et devient Intendant du Hainaut. Nommé Intendant de la Nouvelle-France en 1665, il reçoit ses instructions de Louis XIV et de Colbert.



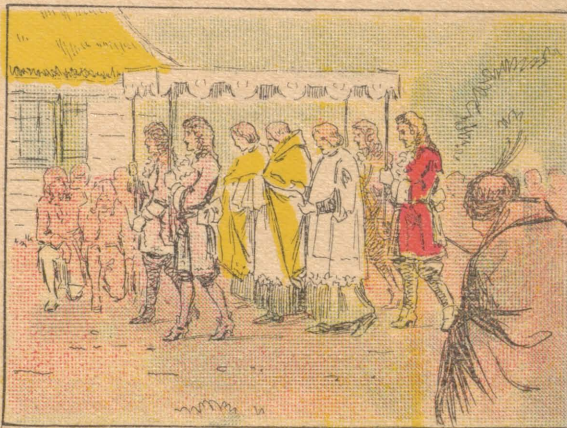
Talon s'embarque avec le gouverneur de Courcelle et huit compagnies du régiment de Carignan, sur le "Saint-Sébastien", et le 24 mai 1665 commence pour la première fois la traversée de l'Océan, en route pour cette lointaine Nouvelle-France, où il va se faire un nom historique.



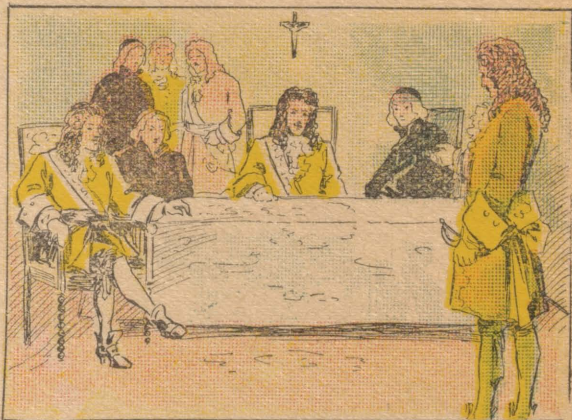
Après cent dix-sept jours de navigation, le "Saint-Sébastien" jette l'ancre dans la rade de Québec, le 12 septembre 1665. Talon et M. de Courcelle sont accueillis avec joie par la population de la ville naissante.



En même temps que M. de Tracy, lieutenant-général du roi, et M. de Courcelle, gouverneur de la colonie, l'intendant Talon prend séance au Conseil Souverain de la Nouvelle-France, le 23 septembre 1665.



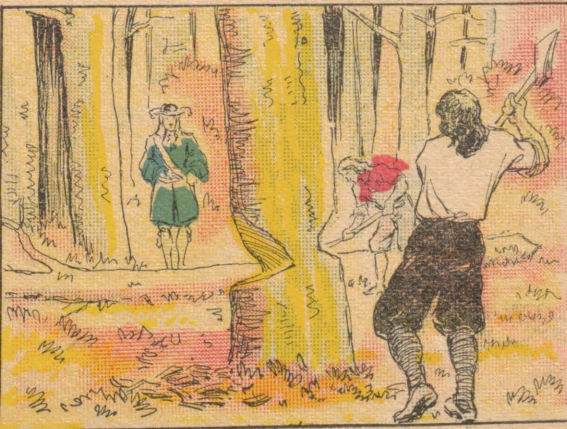
M. de Tracy, vice-roi, M. de Courcelle, gouverneur, M. Talon, Intendant, et M. le Barrois, agent de la Compagnie des Indes Occidentales, portent le dais à la procession solennelle des saintes relikes, le 29 août 1666.



Devant MM. de Tracy et de Courcelle, dans une soutenance philosophique au collège des Jésuites, où Louis Jolliet et Pierre de Francheville répondent remarquablement, l'intendant Talon intervient et fait briller son savoir. "Il argumenta très bien", dit le "Journal des Jésuites".



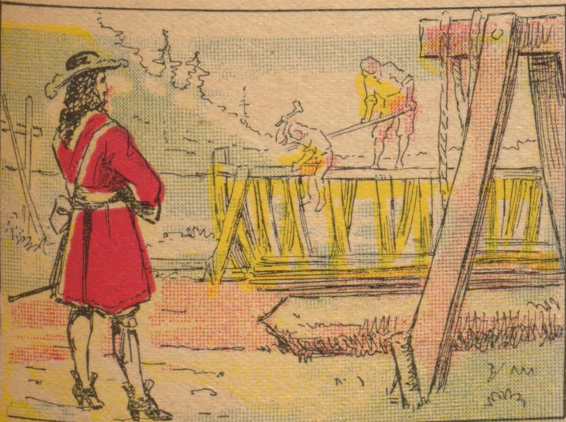
Talon visite toute l'île de Montréal, parcourant les côtes et s'arrêtant dans chaque demeure, pour se renseigner sur les conditions et les besoins des habitants et constater si tous étaient traités suivant la justice et l'équité.



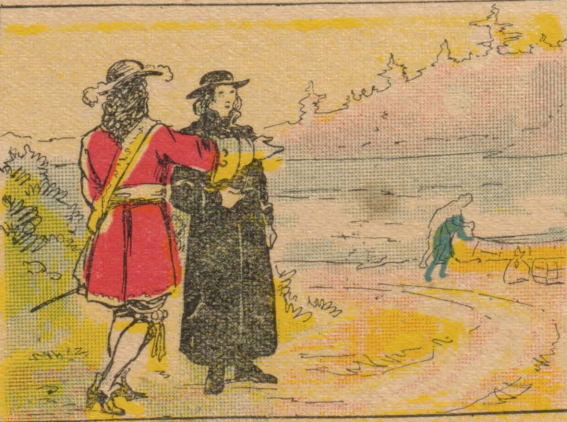
L'intendant Talon donne une grande impulsion à la colonisation. Il fonde trois bourgs aux environs de Québec : Bourg-Royal, Bourg-la-Reine et Bourg-Talon (1667). Il ouvre un chemin dans la forêt et dirige les travaux d'établissement.



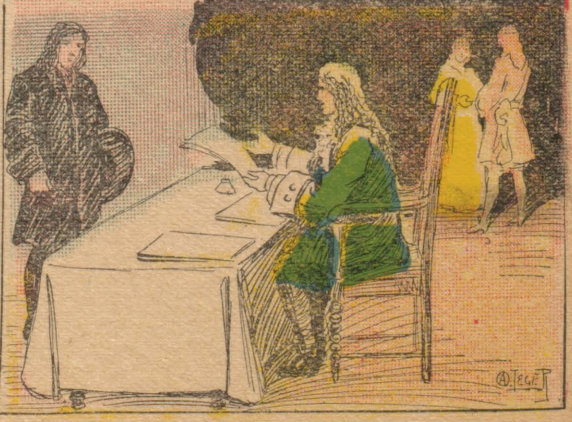
Talon retourne en France en 1668, et obtient de nouveaux secours pour la colonie. Renvoyé au Canada par Louis XIV et Colbert en 1669, il fait naufrage à trois lieues de Lisbonne et se sauve presque miraculeusement, en s'attachant à un mât rompu.



De retour au Canada, Talon s'efforce de nouer des relations commerciales entre la colonie et les Indes Occidentales. Il s'occupe activement de la construction des navires et choisit un endroit avantageux, sur la rivière Saint-Charles, pour y établir un chantier maritime.



Talon prépare l'expansion future de la Nouvelle-France en prenant possession des pays de l'Ouest, du Nord et du Sud. Il envoie Saint-Lusson au saut Sainte-Marie, le père Albanel à la baie James, et Louis Jolliet à la découverte du Mississippi.

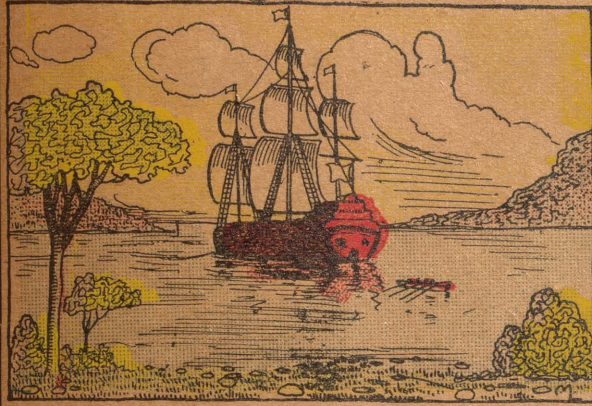


Talon donne une grande extension à l'institution seigneuriale en octroyant, avant son départ définitif du Canada (1672), soixante seigneuries. Dans une seule journée, il fait trente-et-une concessions au nom du roi, à la charge de rendre foi et hommage, de tenir et de faire tenir feu et lieu.

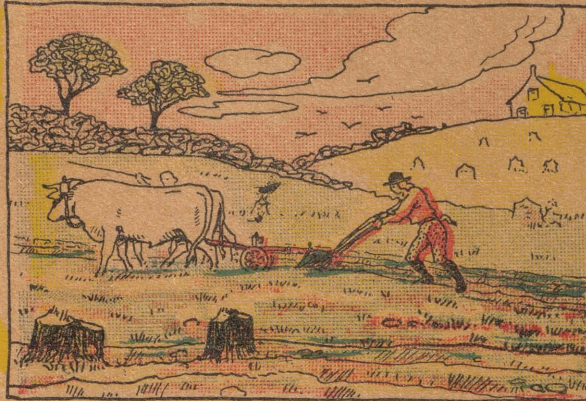
Guillaume Couillard

Récit de l'abbé A. Couillard-Després.

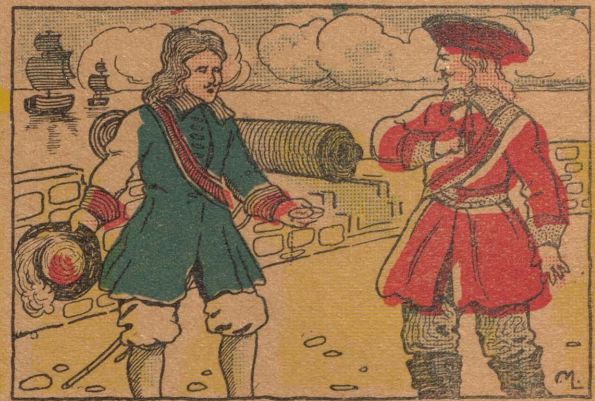
Illustrations de Maurice Lebel.



Guillaume Couillard arrive en Canada en 1613. Il est matelot et charpentier, à l'emploi de la Compagnie des Marchands. En 1621, il épouse Marie-Guillemette Hébert, fille de Louis Hébert, le premier colon canadien, et il se fait défricheur.



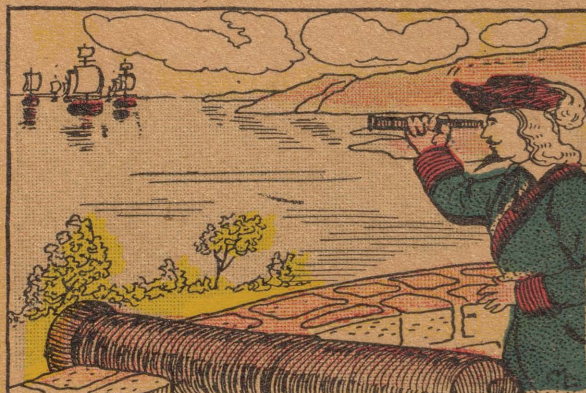
Jusqu'en 1627, les premiers cultivateurs : Hébert et Couillard, se servent de la bêche pour remuer le sol. Le 27 avril 1627, la charrue est employée pour la première fois. Deux ans après, les terres défrichées par Louis Hébert et Guillaume Couillard rapportent plus de grains qu'il n'en faut pour nourrir cette brave famille.



Au printemps de l'année 1629, les frères Kertk, huguenots français, passés au service de l'Angleterre viennent sommer Champlain de rendre la place. Les Anglais ne donnent pas suite à leur menace, déconcertés qu'ils sont par la fière réponse du fondateur de Québec.



La colonie est aux abois. La famine sévit dans toute sa rigueur. Il n'y a dans le fort ni hameçons pour faire la pêche, ni poudre pour faire la chasse. Les colons s'enfoncent dans les bois, cherchant des racines pour apaiser leur faim. Les enfants demandent du pain à leurs parents, qui ne peuvent leur en donner. C'est la désolation.



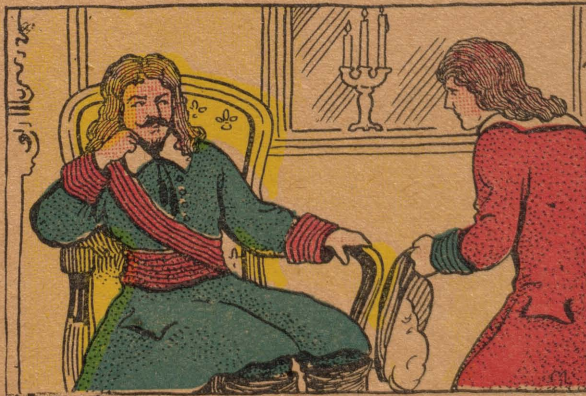
Au printemps, les frères Kertk viennent de nouveau en face de Québec avec l'intention de s'en emparer. Champlain, réduit à la dernière extrémité, prend le parti de se rendre. Les Français et les religieux se préparent à quitter la colonie.



Couillard et Madame Hébert consultent Champlain sur ce qu'ils doivent faire. Vont-ils retourner en France et abandonner le fruit de tant de travaux ? Champlain leur conseille de rester ; ils pourront s'en retourner en France s'ils le veulent, comme le permet le général Kertk.



Champlain part pour Tadoussac avec tous les Français. Il amène avec lui deux petites sauvagesses qu'il a adoptées, mais Louis Kertk ne veut pas qu'il les conduise en Europe. Malgré les pleurs des enfants, elles resteront au Canada.



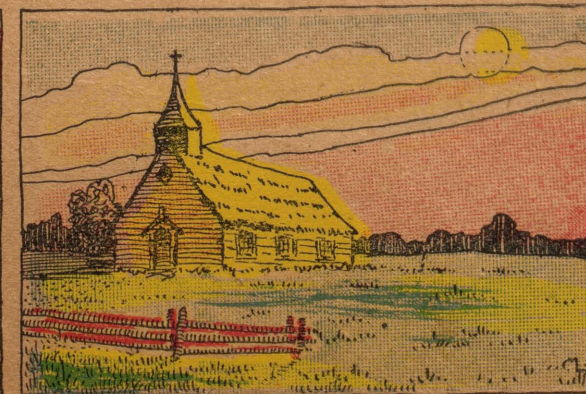
Champlain demande à Couillard de les garder dans sa maison avec les siens. Couillard lui répond : "Soyez assuré, Monsieur, que je les garderai chez moi avec ma femme et mes enfants ; que j'en aurai grand soin si elles consentent à rester avec moi". Les petites filles acceptent. Elles s'appellent Espérance et Charité.



Durant trois ans la famille Couillard demeure courageusement sur le rocher de Québec, au milieu des ennemis. Au printemps de 1632, les Français reviennent enfin et sont reçus avec de grandes démonstrations de joie, tant par les colons que par les Sauvages.



Le 29 juin 1632, les PP. Jésuites vont célébrer la sainte messe dans la maison de la famille Hébert-Couillard, au milieu de tous les assistants recueillis et attendris. Quel beau jour pour nos pauvres exilés ! Ils chantent un TE DEUM d'allégresse pour annoncer leur délivrance.



Guillaume Couillard est nobilité en 1654. La même année, il fait don d'une pièce de terre de quatre-vingts perches, pour y bâtir l'église de Québec. Il meurt en 1663 ; il est inhumé dans l'église de l'Hôtel-Dieu. A la droite du piédestal du monument Hébert, on lui a érigé une belle statue en récompense de sa noble conduite. Ses descendants sont très nombreux en notre pays.

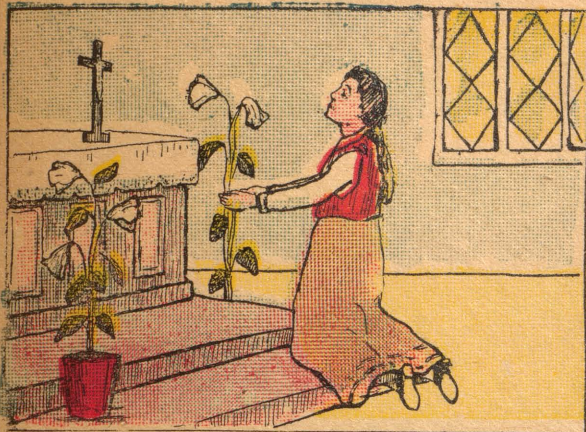


Madame Hébert, née Marie Rollet, ouvre dans sa maison le premier pensionnat pour les petites filles sauvages. Elle aime à les instruire des vérités de la foi. Elle accepte souvent d'être la marraine des petits sauvages. Elle meurt en 1649. Comme elle a partagé les travaux, les peines, les fatigues de son mari Louis Hébert, la statue de cette femme vertueuse et de mérite se trouve au bas du piédestal du monument Hébert à Québec. Honneur à nos premiers colons !

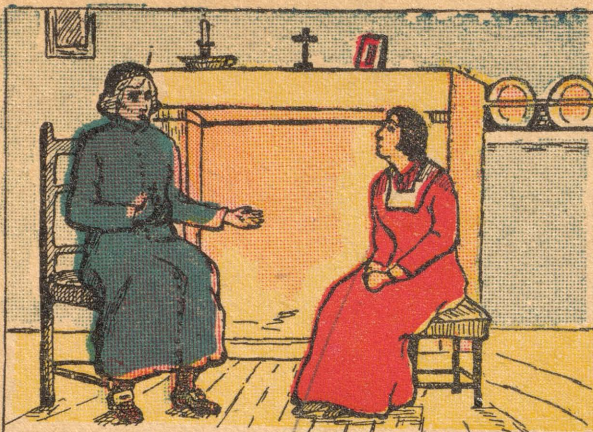
JEANNE MANCE

Récit de Marie-Claire Daveluy.

Illustrations de Rita Mount.



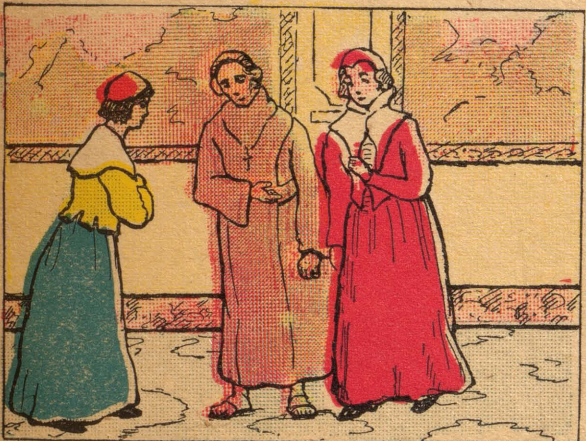
Jeanne Mance naquit vers 1606, à Nogent-le-Roi, près de Langres, en France, d'une famille "qui avait fourni une suite remarquable de magistrats et d'hommes d'épée". Dès l'âge de sept ans, Jeanne prend la résolution de se consacrer à Dieu par un vœu solennel. Plus tard, elle refuse avec fermeté de se marier.



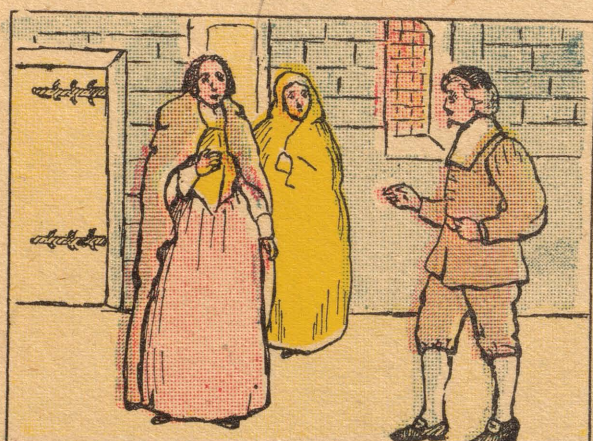
Jeanne Mance est à Langres, en avril 1640. Elle s'entretient avec un pieux chanoine qui lui parle avec enthousiasme de la Nouvelle-France et de deux "dames de qualité" qui s'y intéressent : Madame de la Peltrie et la duchesse d'Alquillon. Jeanne Mance, en l'entendant, est touchée par la grâce et veut venir au Canada.



La résolution de Jeanne Mance est bientôt connue et excite une vive admiration. Chacun veut la voir et l'interroger, entre autres, de très grandes dames : Madame la veuve et l'interrogé, entre autres, de Montmorency, Madame de Villacourain, Madame la Chancelière. Enfin la reine-mère, Anne d'Autriche, la mande et converse avec elle.



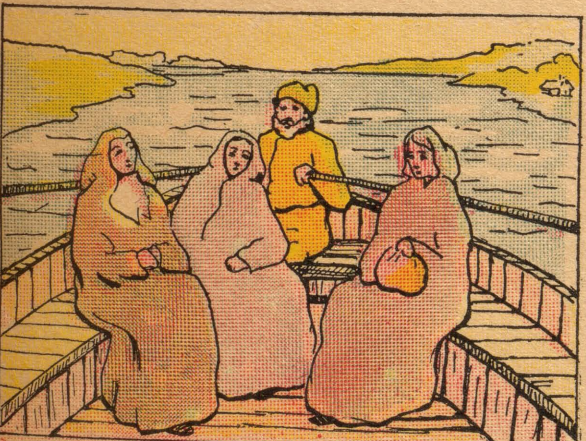
Jeanne Mance reçoit les conseils du Père Rapin, récollet. Il lui présente une personne vertueuse et riche, Madame de Bullion, qui promet d'aider aux missions de la Nouvelle-France, pourvu que son nom ne soit jamais dévoilé. Jeanne Mance la désignera ainsi : "la bienfaitrice Inconnue".



Jeanne Mance se rend à la Rochelle, d'où elle s'embarque pour le Canada. Elle rencontre un jour, à la porte d'une église, M. de la Dauversière. Ni l'un ni l'autre ne se connaissent, ni ne s'étaient jamais vus. Cependant, éclairés par la lumière d'en-Haut, ils s'apprirent aussitôt par leur nom et pénétrèrent en un instant leurs desseins réciproques.



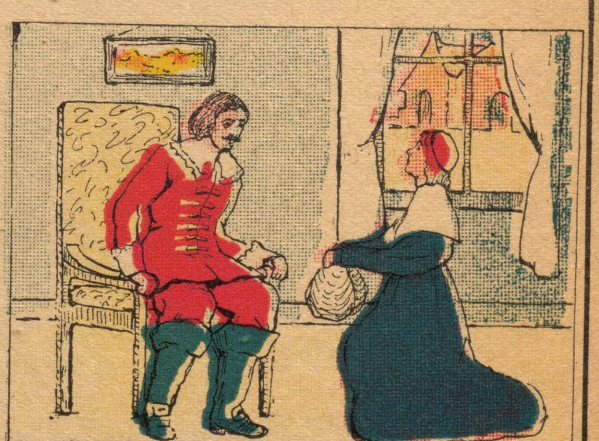
M. de la Dauversière gagne entièrement Jeanne Mance à l'oeuvre de Montréal. Et bientôt, Paul de Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance se mettent en route pour le Canada ; ils arrivent à Québec en 1641. Madame de la Peltrie se lie d'une étroite amitié avec Jeanne Mance.



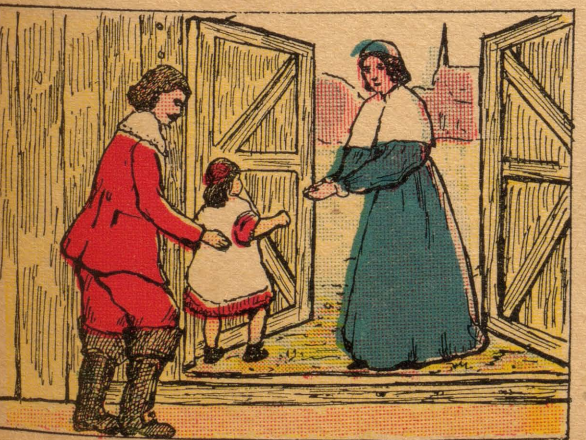
Au printemps de 1642, une flottille, ayant à sa tête M. de Montmagny, gouverneur de la Nouvelle-France, et M. de Maisonneuve, est dirigée sur Montréal. Jeanne Mance a pris place dans une barque, avec Madame de la Peltrie et sa dame de compagnie, Charlotte Barré. "Tout le long de la grève, plus d'une demi-lieue avant d'arriver, on ne voit que prairies émaillées de fleurs".



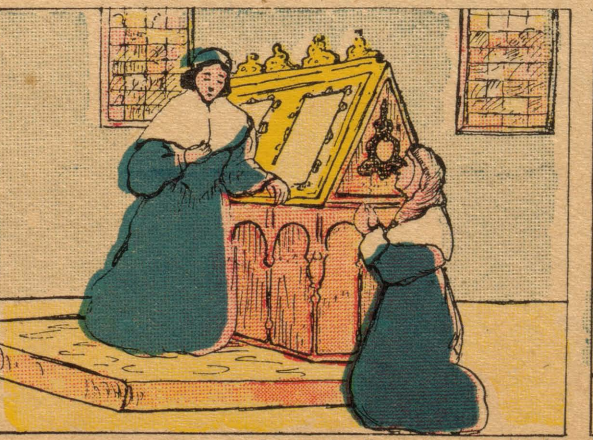
Jeanne Mance fonde l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie. Elle fait construire aux frais de "la bienfaitrice Inconnue" le bâtiment et une petite chapelle. Elle en prend possession le 8 octobre 1644. Il s'y trouve bientôt assez de malades et de blessés pour le remplir. Les attaques des Iroquois sont journalières.



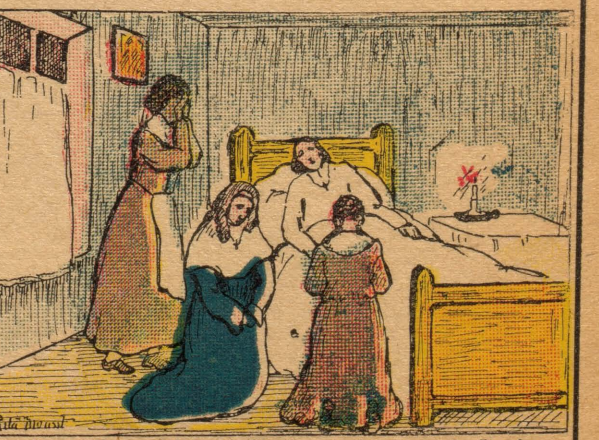
Le nombre des soldats diminue à Ville-Marie. Les Sauvages deviennent audacieux. La petite colonie est perdue, si elle ne reçoit des renforts. Mais, hélas ! les fonds manquent. Jeanne Mance accourt auprès de M. de Maisonneuve, qui se décourage. Elle lui remet les deux sacs d'or qu'elle tient de sa "bienfaitrice Inconnue". Sauver Ville-Marie, n'était-ce pas sauver l'hôpital ?



Jeanne Mance accueille la petite Elisabeth Moyen, qu'on vient de délivrer des mains des Iroquois. Les yeux tristes de l'enfant, "des yeux de velours, avec du feu au fond", touchent le coeur de Jeanne Mance. Les Sauvages ayant massacré ses parents, elle adopte l'orpheline. Plus tard la douce et jolie Elisabeth épouse le brave Lambert Clossé (1657).



Jeanne Mance se rend en France afin d'en ramener des Hospitalières. Son âge et un bras malade qui se refuse à aucun usage la mettent dans l'impossibilité de rendre des services. A Paris son infirmité est déclarée incurable. Au tombeau de M. Olier, Jeanne Mance pose sur son bras malade la châsse contenant "le coeur de feu" du fondateur de Saint-Sulpice, et elle est guérie miraculeusement.



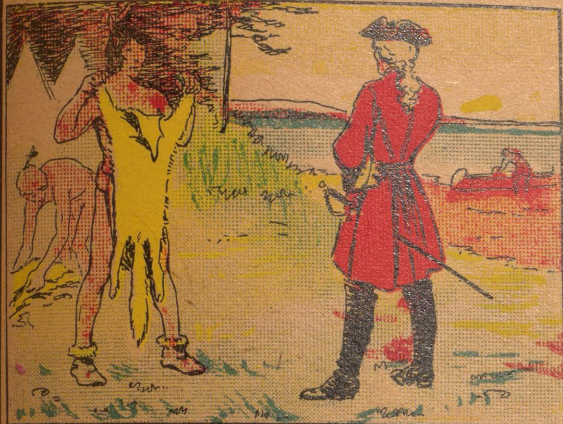
Jeanne Mance revient au Canada avec les soeurs de Bresoles, Macé et Maillet. Elle achève auprès d'elles son oeuvre de dévouement à la colonie de Ville-Marie. Chargée de mérites, elle rend son âme à Dieu en juin 1673. Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys ont été appelées de leur vivant "les deux anges de Ville-Marie".

LA VÉRENDRYE

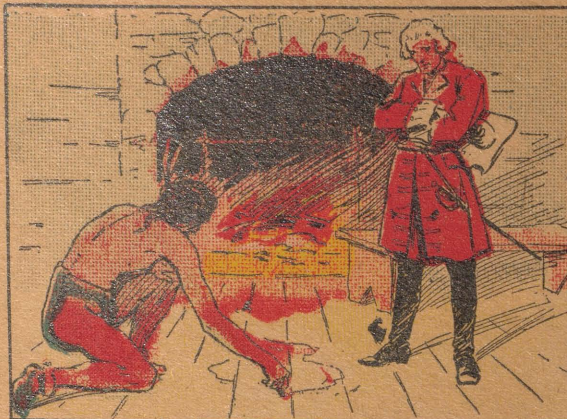
Récit du juge L.-A. Prud'homme.

Découvreur du Nord-Ouest canadien.

Illustrations d'O.-A. Léger.



Son père et son grand-père (Pierre Boucher) furent gouverneurs des Trois-Rivières, où il est né le 17 novembre 1685. Il prend part à des expéditions militaires dans la Nouvelle-Angleterre et à Terre-Neuve, et reçoit neuf blessures à la célèbre bataille de Malpiaquet. Il se livre à la traite, non loin des Trois-Rivières. C'est là qu'il lie connaissance avec des Cris du lac Népigon, qui visitaient les Têtes-de-Boule du Saint-Maurice.



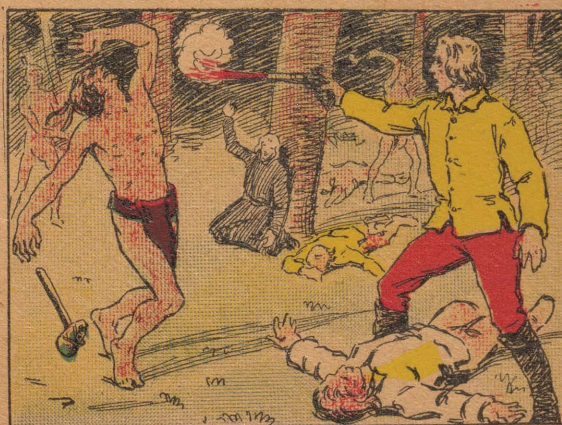
En 1727, il est envoyé au fort Népigon, où il rencontre le chef Ochakah qui avait pénétré jusqu'au lac des Bois. La Vérendrye veut lui faire tracer un croquis de la route à suivre pour se rendre dans l'intérieur du continent. Dédaignant de se servir d'une plume ou d'un orayon, le chef saisit un charbon éteint, près de la cheminée, et trace la première carte de l'ouest; elle était exacte, quant à la direction générale des lacs et rivières, jusqu'à la Sablonnière (rivière Rouge).



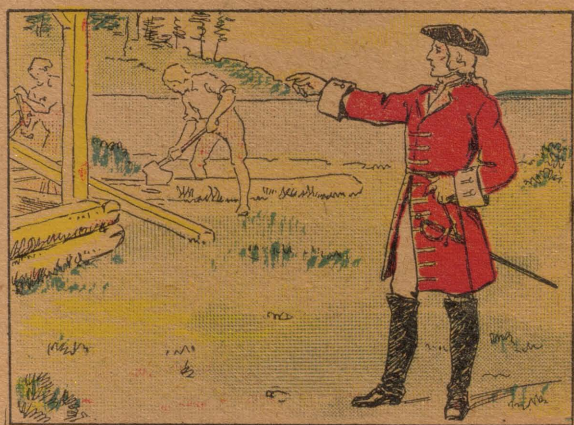
Avec ces renseignements, Christophe Dufrost de la Jemmeraye, neveu et lieutenant de La Vérendrye, atteint le fort Francis en 1731, où il fonde le fort Saint-Pierre. L'année suivante, la Vérendrye le suit avec son missionnaire, le Père Mosaiger, et fonde le fort Saint-Charles sur la rivière de l'Anglo, affluent du lac des Bois. En 1734, La Jemmeraye va fonder le fort Maurepas, à l'embouchure de la rivière Winnipeg, et le fort aux Roseaux, à l'entrée de la rivière Rouge. Ces établissements assurent le monopole de la traite aux Français et interceptent les fourrures qui, jusqu'alors, prenaient le chemin de la baie d'Hudson, aux Anglais.



La Vérendrye descend à Montréal en 1735, pour rendre compte de ses découvertes au gouverneur Beauharnois. De retour au fort Saint-Charles, de terribles épreuves l'attendent. La Jemmeraye mourait au fort aux Roseaux le 10 mai 1736. C'est à cet endroit, à cinq milles environ de Selkirk, sur la rive ouest de la rivière Rouge, que reposent les restes de la Jemmeraye, neveu du découvreur et frère de Mère d'Youville, fondatrice des Soeurs Grises.



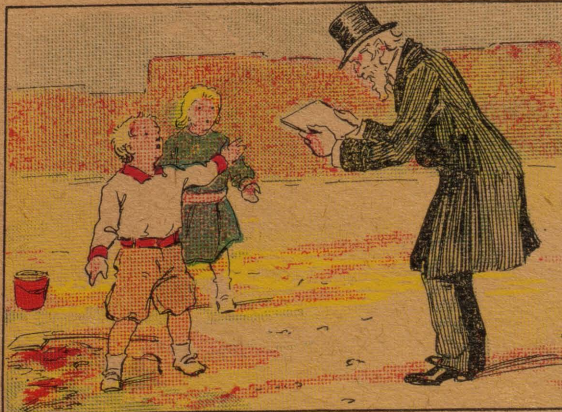
Les deux fils de La Vérendrye, qui avaient accompagné leur cousin La Jemmeraye au fort aux Roseaux, retournent au fort Saint-Charles, pour annoncer cette triste nouvelle à leur père. Sur l'heure il organise une brigade de 20 hommes, son fils Jean-Baptiste à leur tête, avec le Père Aulneau, s.j., pour aller chercher des marchandises et des provisions à Michillimackinac. Une nuit, campés à l'île, connue depuis sous le nom de l'île-au-Massacre, un parti de Sioux maraudeurs, qui les guettaient sous prétexte de parlementer avec eux, s'approche de ces 21 Français et, se précipitant sur eux, à l'improviste, les extermine tous. Le Père Aulneau fut trouvé appuyé sur un arbre, la main levée, pour absoudre ses compagnons. Les restes du missionnaire, du fils de la Vérendrye et de leurs 19 compagnons ont été retrouvés en 1908; ils sont conservés au collège des Pères Jésuites, à Saint-Boniface.



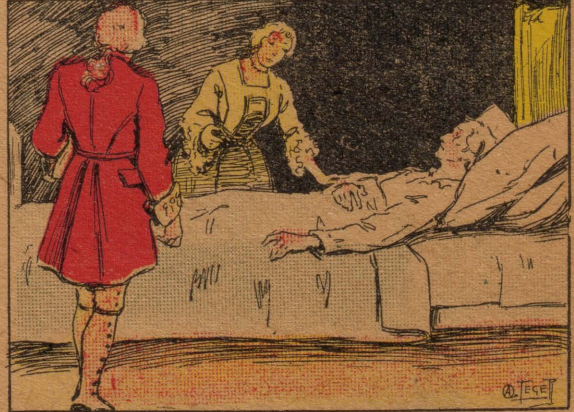
En 1738 La Vérendrye se rend au Portage-la-Prairie, où il fonde le fort La Reine. Ses fils visitent successivement les lacs Manitoba, Dauphin, Bourbon et la rivière Saskatchewan, où ils érigent des forts. C'est ainsi qu'ils s'emparent des fourrures de l'ouest et qu'ils trouvent la route par eau jusqu'aux montagnes Rocheuses, qui devait être ensuite suivie jusqu'à la construction des chemins de fer.



La Vérendrye visite également la nation des Mandans, sur le plateau du Missouri. En 1742 il envoie ses deux fils à travers la prairie, afin de pénétrer jusqu'à l'Océan Pacifique. En janvier 1743 ils commencent à escalader les premiers pics des Rocheuses, lorsque les Gens-de-l'Arc, effrayés de l'entreprise, les abandonnent, et, à grands regrets, ils doivent rebrousser chemin.



En revenant, ils s'arrêtent à Pierre, dans le Dakota, où ils déposent en terre, près du Missouri, une plaque en plomb qui raconte cette fameuse expédition. En 1913, des enfants, en s'amusant, découvrent cette plaque qui indique qu'elle avait été déposée à cet endroit par le chevalier La Vérendrye et son frère, accompagnés de Louis Lalonde et A. Miotte, le 30 mars 1743.



La Vérendrye, après avoir exploré tout le Nord-Ouest, jusqu'aux montagnes Rocheuses, rentre à Montréal, l'automne 1743, où il décède en 1749. Cet homme de bien, d'une énergie indomptable, compte parmi les Canadiens français les plus illustres. Il meurt pauvre et méconnu. Des envieux de sa gloire l'avaient calomnié auprès de la cour de France. Nos historiens ont vengé sa mémoire.

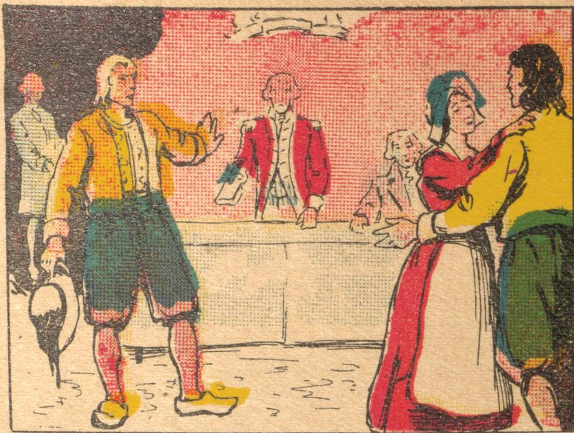
Le "grand dérangement" de 1755

Récit d'Aégidius Fautoux.

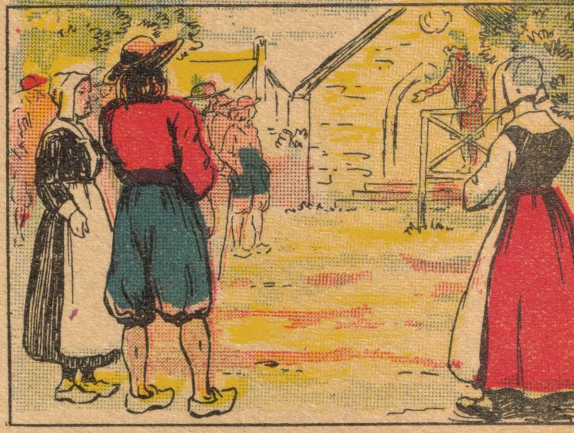
Illustrations d'O.-A. Léger.



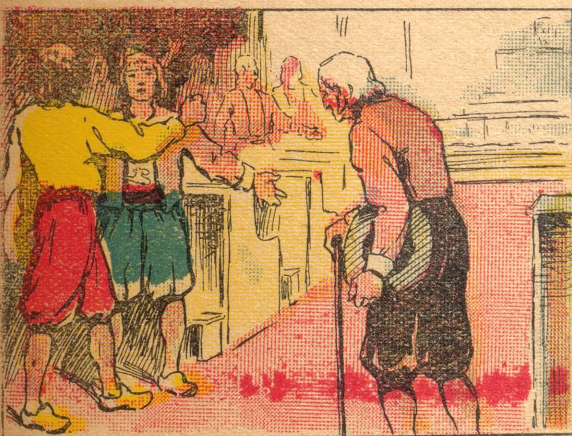
Le 28 juillet 1755, le gouverneur Lawrence et son Conseil, afin de purger la Nouvelle-Ecosse de ce qu'ils appelaient la plaie française, décident d'expulser les Acadiens et de confisquer leurs propriétés.



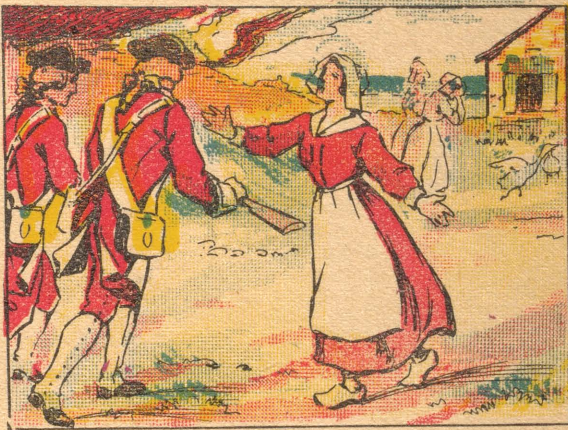
Mais il fallait un prétexte. L'on exige de la population neutre un nouveau serment de fidélité sans la réserve jusque-là concédée de ne point prendre les armes contre la France. Les Acadiens refusent comme un seul homme.



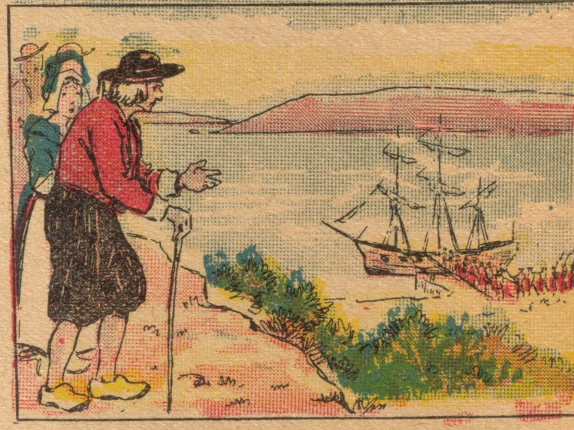
C'est alors que Winslow est chargé par Lawrence de faire l'oeuvre de bourreau. Il commence par sommer les hommes et jeunes gens de s'assembler dans l'église, le 5 septembre, afin d'y entendre un message du roi.



C'était un guet-apens. Les Acadiens apprennent qu'ils sont prisonniers et qu'ils vont être exilés en des lieux inconnus, n'emportant avec eux que leur argent et quelques effets mobiliers.



Pendant ce temps les soldats de Winslow pourchassent les quelques fugitifs, confisquent les bestiaux et détruisent les villages, sans pitié pour les vieillards et les femmes éplorées.



Le 10 septembre on décide de commencer l'embarquement par les jeunes gens. Ceux-ci se refusent à partir sans leurs pères. Mais les soldats mettent la baïonnette au canon et forcent les malheureux à marcher.



Viennent ensuite les gens mariés ; ils s'avancent en priant et en chantant, dit un témoin, et sur tout le parcours (un mille et demi) les femmes et les enfants à genoux priaient et faisaient entendre leurs lamentations.



Enfin, au cours du mois d'octobre, l'embarquement de tous les habitants s'achève. Les femmes affligées portaient leurs nouveaux-nés dans leurs bras et d'autres traînaient dans des charrettes leurs parents infirmes et leurs effets.



C'est ainsi que des villages de Grand-Pré, des Mines, etc., furent transportés plus de 7,000 hommes, femmes et enfants, pour être jetés sur des côtes inhospitalières où personne ne les veut recevoir.



Combien d'enfants qui ne retrouveront jamais leurs mères, combien d'épouses qui furent arrachées à leurs époux, combien de douces fiancées dont le rêve d'amour se trouva irrémédiablement brisé ! Longfellow a immortalisé à jamais ce douloureux martyre dans son poème d'EVANGELINE.



Un bon nombre de ceux que les privations n'avaient pas tués, réussirent après quelques années à rentrer sur le sol canadien, en se frayant un chemin à travers la forêt.



Malgré cette inénarrable épreuve, les Acadiens ont survécu et sont restés français. Les 7,000 de 1755 sont aujourd'hui plus de 200,000 et forment quelques-unes des plus florissantes paroisses de la province de Québec, aussi bien que des provinces maritimes elles-mêmes. C'est ce que l'on a justement appelé le MIRACLE ACADIEN.

Le Marquis de Montcalm

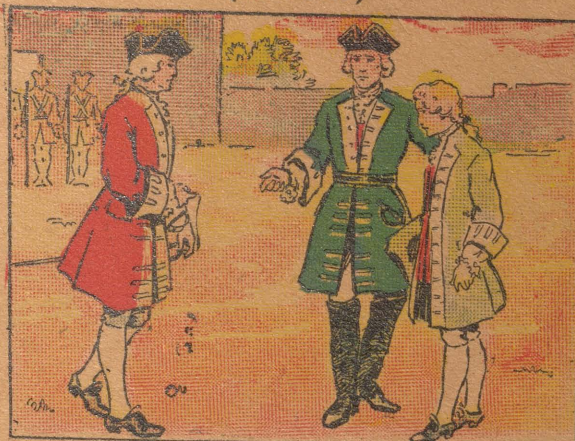
Récit du chanoine Emile Chartier.

(1712-1759)

Illustrations d'O.-A. Léger.



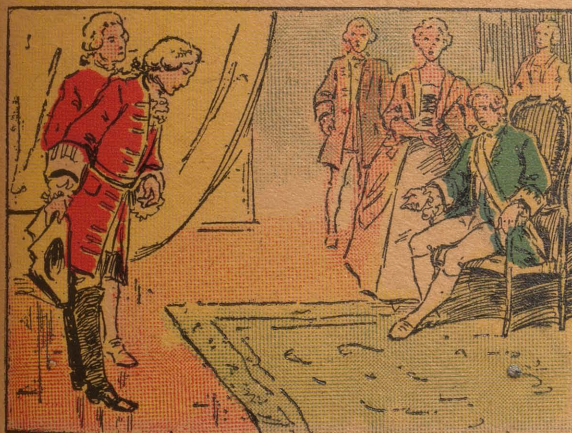
Né en 1712, le futur Bayard se prépara, dès 1727, à la carrière militaire qui s'ouvrit pour lui en 1732. Tantôt il suit son régiment, celui de Hainaut-infanterie, tantôt il étudie les classiques avec Dumas et Philippe. "J'ai fini ce matin (Lettre à son père, 9 juin 1729), avec M. Philippe, la comédie des "Oiseaux" d'Aristophane et commencé l'"Eodipe" de Sophocle".



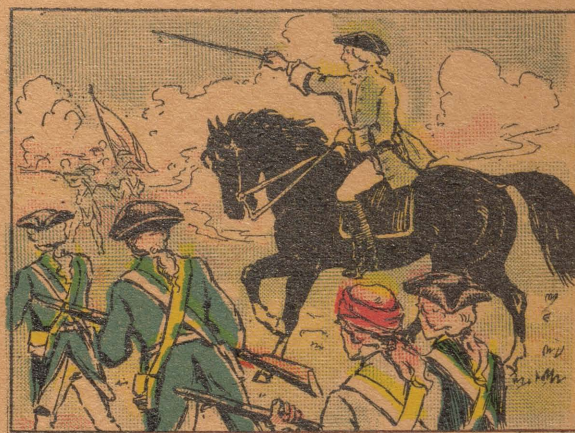
A 15 ans, en 1727, son père, lieutenant-colonel du régiment Hainaut-infanterie, présente à Longwy le nouvel enseigne à ses camarades. Devenu capitaine en 1729, Montcalm ira pourroyer en Autriche, à Wissembourg et à Phillipsbourg, avec l'armée du Rhin.



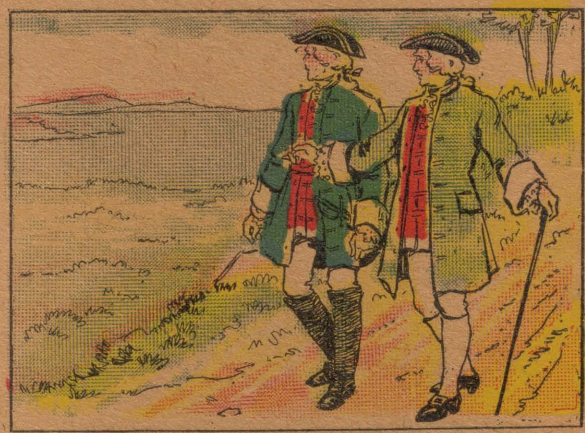
Comme colonel du régiment d'Auxerrois (6 mars 1743), Montcalm fait une première campagne en Italie. A la malheureuse bataille de Flanders (16 juin 1746), il reçoit cinq coups de sabre et perd du sang en abondance par une artère coupée. Mais, écrit-il à sa mère, "la religion nous sert".



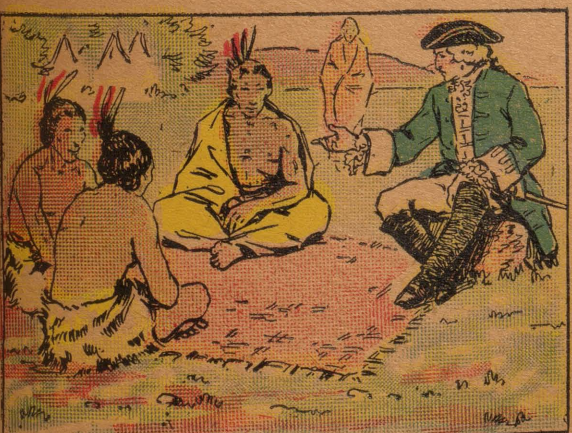
Les services de Montcalm furent reconnus à la cour. Louis XV, à qui il fut présenté dans Paris, le fit brigadier en mars 1747. Le futur héros eut, dans cette visite, une impression assez vive pour qu'on y voie le prélude des attentions royales et le point de départ de sa destinée comme défenseur du Canada français agonisant.



La deuxième campagne d'Italie fut marquée, pour Montcalm, par la défaite de l'Assiette et la délivrance de Vintimille. Dans la première (juillet 1747), il fut atteint au front par une balle et reçut plusieurs contusions. La paix d'Aix-la-Chapelle (18 mars 1748) lui permit de rentrer, avec son régiment, en France où il devint (avril 1749) mestre de camp ou colonel d'un corps de cavalerie.



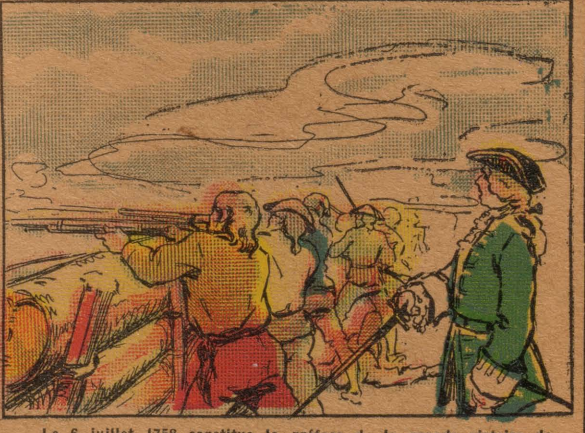
Après un repos bien gagné de six ans (1749-1755), qu'il passe à Candiac et à Montpellier, Montcalm fut nommé commandant des troupes françaises dans l'Amérique septentrionale avec le grade de maréchal de camp (11 mars 1756). Il parvint à Québec le 13 mai et, le 26, fut reçu à Montréal avec courtoisie par le gouverneur général, M. de Vaudreuil.



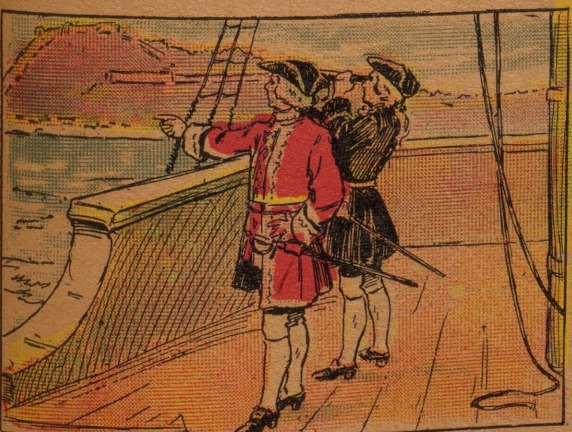
Vaudreuil avait craint (Lettre au ministre, 30 octobre 1755) que les Sauvages ne marchassent pas "avec la même confiance sous les ordres commandant des troupes de France que sous ceux des officiers à la colonie". Ce fut une des habiletés de Montcalm que de gagner, dans les entrevues des 3 et 18 juin 1756, la sympathie des Iroquois et des Nipissings.



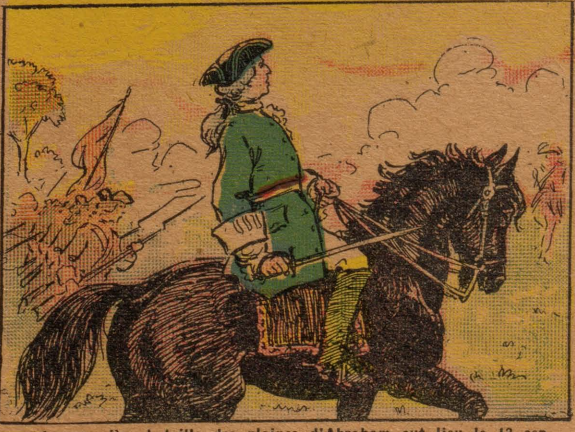
Les relations sympathiques, commencées avec les Iroquois et les Nipissings, furent continuées, en janvier 1758, par une visite aux Hurons de Lorette. Montcalm admira la piété de ces derniers, la mélodie de leurs chants, la commodité et la propreté de leurs maisons. Ces fréquentations lui assuraient des alliés pour la campagne qui se préparait et qui allait aboutir à Carillon.



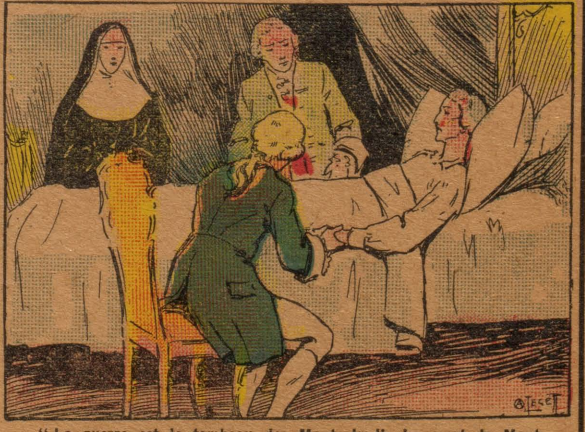
Le 6 juillet 1758 constitue la préface de la grande victoire de Carillon. Les chasseurs canadiens, conduits par Langy, luttent contre deux cents éclaireurs américains, dirigés par lord Howe. Une fusillade meurtrière porte la mort des deux côtés. Lord Howe tombe inanimé, devant l'abatis, la poitrine trouée d'une balle. C'était la chute d'une idole, l'idole du soldat anglais.



Le 27 juin 1759, Wolfe, amené par la flotte du vice-amiral Saunders, commença la revanche de Carillon. Il part du cap Tourmente et, ne pouvant ni débarquer à la basse ville ni doubler le cap Diamant, il surveilla Québec, du haut de son vaisseau, à la pointe de Lévis. Le 12 septembre seulement, il tenta l'escalade par la brèche de l'Anse-au-Foulon.



La première bataille des plaines d'Abraham eut lieu le 13 septembre 1759. Wolfe avait 4,816 hommes; Montcalm, 4,000. Celui-ci, blessé deux fois, dut rentrer dans Québec où il mourut le lendemain. Avant de disparaître, il avait fait dire à M. de Ramesay: "Je n'ai plus d'ordres à donner; j'ai à m'occuper d'affaires plus importantes. Je meurs content".



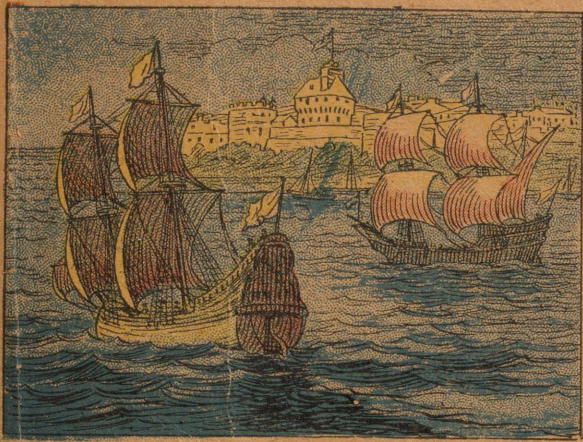
"La guerre est le tombeau des Montcalm". La mort de Montcalm venait confirmer cet adage. Le "grand vaincu", le Bayard canadien, tombé en héros devant les balles, devait du moins finir en chrétien, muni du viatique et de l'extrême-onction, en disant: "Ne vous affligez pas sur moi". Sa dépouille repose aux Ursulines; sa statue se dresse à Candiac et à Québec.

JACQUES CARTIER

DÉCOUVREUR DU CANADA

Récit du Fr. Méthodius, des E. C.

Illustrations de Nap. Savard.



Au printemps de 1534, Jacques Cartier, habile navigateur, quitte Saint-Malo (France), avec deux vaisseaux, pour aller en Amérique, à la découverte de nouvelles terres. La traversée est courte et heureuse.



Cartier explore les côtes de Terre-Neuve, traverse le golfe du Saint-Laurent et, au mois de juillet, entre dans une anse considérable qu'il nomme baie des Chaleurs. Puis il pénètre dans le bassin de Gaspé, où il plante une croix portant l'inscription : VIVE LE ROY DE FRANCE. A son retour il amène deux jeunes sauvages pour les faire instruire.



François Ier, content du premier voyage de Cartier, l'autorise à repartir le printemps suivant. Le jour de la Pentecôte, le hardi Breton et son équipage communient et reçoivent la bénédiction de l'évêque dans la cathédrale de Saint-Malo. Ils partent peu après sur trois vaisseaux : la GRANDE HERMINE, la PETITE HERMINE et L'EMERILLON.



Cartier arrive à une rivière voisine de Stadaconé (Québec), qu'il nomme Sainte-Croix, en l'honneur de la fête du jour, 14 septembre. Il laisse deux de ses vaisseaux à l'entrée de cette rivière et réserve L'EMERILLON en face de Stadaconé, pour monter à Hochelaga.



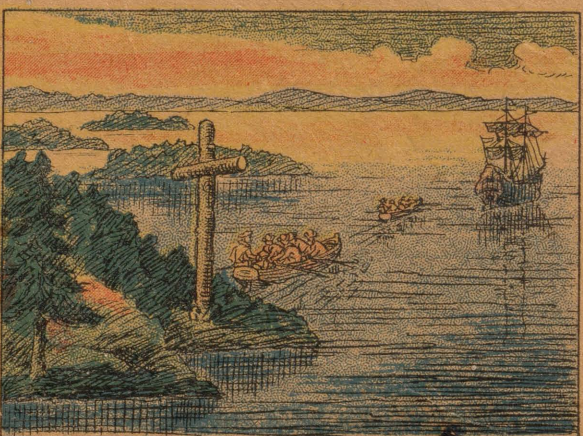
Le 2 octobre, Cartier arrive à Hochelaga, où les sauvages le reçoivent avec enthousiasme. Ils lui donnent du poisson et du pain. Cartier leur distribue quelques menus objets, puis il retourne à ses barques, avec les siens, pour se reposer. Les naturels passent la nuit à danser autour des feux de joie.



Le lendemain, Cartier et sa suite visitent la bourgade d'Hochelaga située près de la montagne. On lui apporte l'AGOUHANNA ou roi, perclus, et des malades. Il lit sur eux l'Evangile et demande à Dieu de se faire connaître à cette peuplade. Il leur distribue ensuite des présents qui les remplissent de bonheur.



Les guides invitent Cartier et les siens à gravir la montagne. Du sommet ils contemplent le ravissant panorama qui s'offre à leurs yeux : la forêt immense aux teintes d'automne, les champs de maïs dorés, le fleuve émeraude et ses cascades argentées. Devant ce spectacle grandiose, Cartier s'écrie : "C'est un mont Royal".



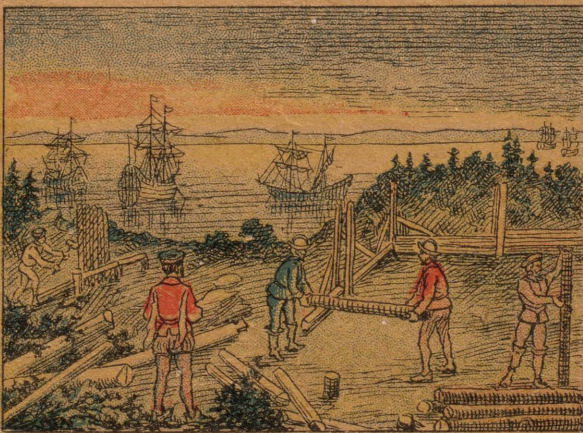
Retournant à Stadaconé, pour y passer l'hiver, Cartier s'arrête à une rivière qui vient du nord, et à l'entrée de laquelle il y a quatre îles "pleines d'arbres." C'est aujourd'hui le Saint-Maurice, qui fait la grande prospérité des Trois-Rivières. Sur la pointe de l'île la plus avancée dans le fleuve, Cartier plante une belle grande croix.



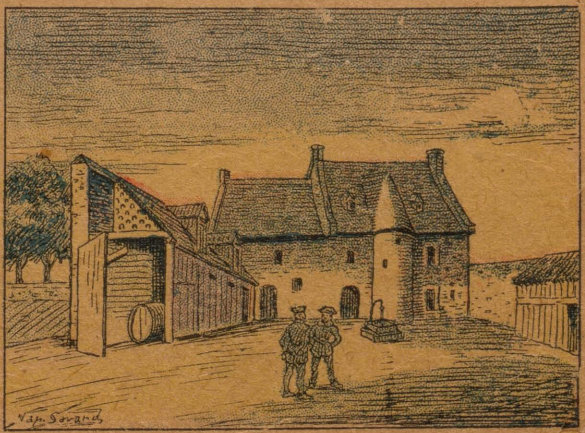
François Ier reçoit, à sa cour, Cartier qui lui présente Donnacona, "le roi de Canada" avec neuf de ses sujets. La relation de voyage, que lui fait le célèbre navigateur, intéresse vivement le roi qui ordonne de conduire les naturels de Stadaconé en Bretagne, afin de les faire instruire des vérités de la foi chrétienne.



En 1539, trois sur les dix sauvages amenés par Cartier, lors de son second voyage à la Nouvelle-France, sont baptisés dans la cathédrale de Saint-Malo, le jour de Notre-Dame (25 mars). Cartier est parrain de l'un d'eux, le chef Donnacona, qui reçoit le nom de François, en l'honneur du roi de France.



En 1541, Cartier fait un troisième voyage en Canada pour y établir une colonie. Il remonte le Saint-Laurent avec cinq vaisseaux jusqu'au cap Rouge qu'il nomme Charlesbourg-Royal. Il construit deux forts, où il hiverne après avoir visité le saut Saint-Louis. Au printemps suivant, il retourne en France.



Cartier meurt dans son pays natal, le 1er septembre 1557, à l'âge de 66 ans. Sa femme, Catherine des Granges, héritière de son père, se remarie avec un seigneur de Limoulu, près de Saint-Malo. Cartier fut un intrépide navigateur, un fervent chrétien et un vrai patriote.

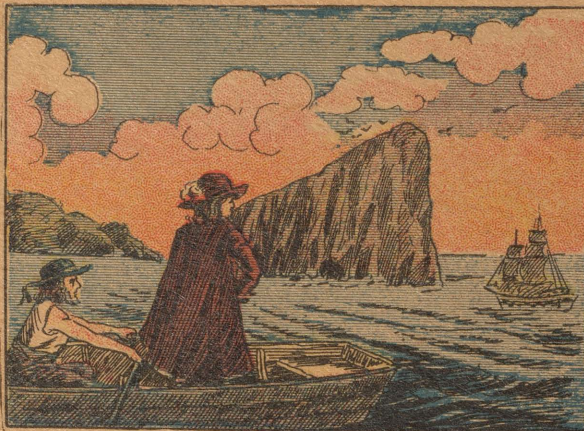
Samuel de Champlain

Récit du R. P. Alexandre Dugré, S. J.

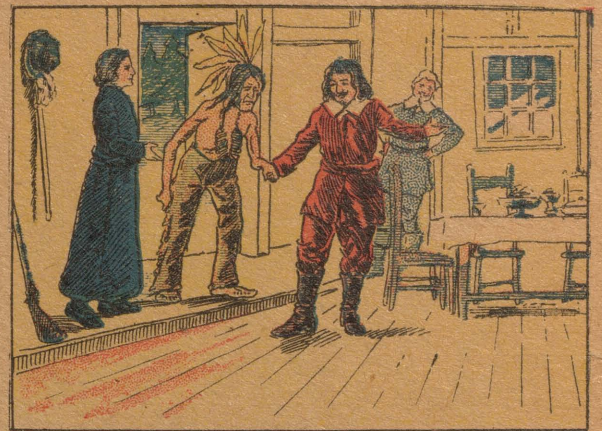
Illustrations de J. McIsaac.



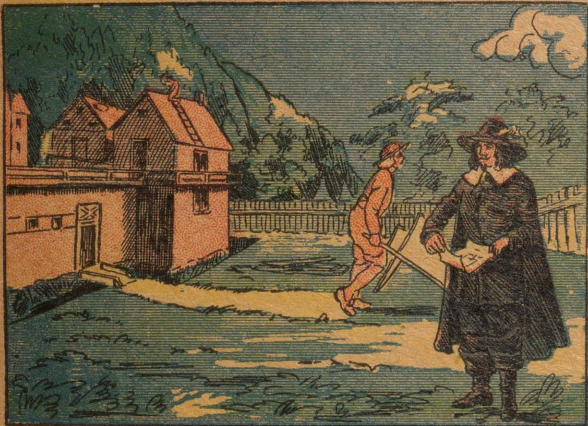
Né en 1567 d'une famille de pêcheurs, à Brouage en Saintonge, Champlain s'habitue jeune aux périls de la mer, puis de la guerre. Le rêve de sa vie est "de se servir de l'art de naviguer pour la destruction du paganisme et l'établissement de l' glise dans les pays les plus reculés de la terre" (MÉMOIRES)



Engagé d'abord sur un vaisseau espagnol, il visite les Antilles et le Mexique, où il profite de tout ce qu'il voit. Dès 1603, il explore le Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine. Puis il étudie la Gaspésie et l'Acadie. Il est frappé de la beauté de notre pays, surtout du rocher Percé, "où il y a un trou par où les chaloupes et bateaux peuvent passer de haute mer"



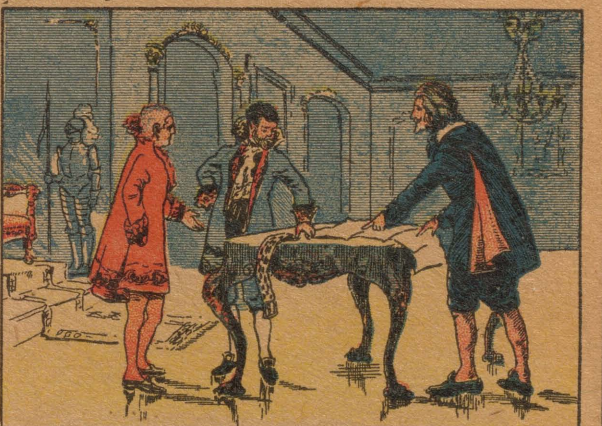
Champlain dépense quatre années d'efforts à établir une colonie en Acadie, sous M. de Monts. Les PP. Biard et Massé y convertissent le fameux sagamo Membertou, âgé de plus de cent ans, qui avait connu Jacques Cartier en 1535. Les Français l'admettent à leur table et lui permettent généreusement d'y défrayer les chefs qui le visitent.



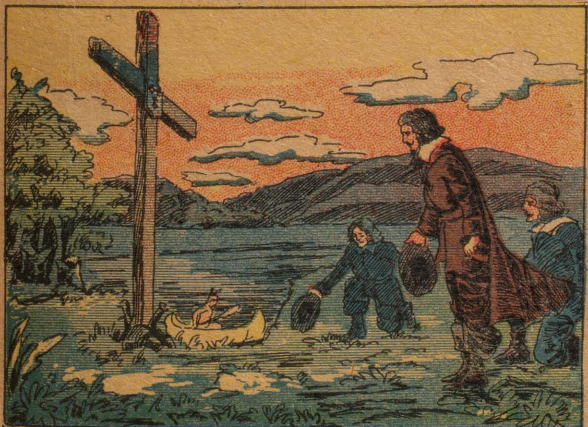
En 1608, Champlain arrive à Tadoussac, sur le DON DE DIEU. Il explore le Saguenay, monte à Québec sur des barques, b t les trois corps de logis du fort Saint-Louis, se fait un jardin, sème du blé d'automne et hiverne avec vingt-cinq hommes, dont dix-sept meurent au cours de l'hiver. C'est de là que date la fondation de la Nouvelle-France.



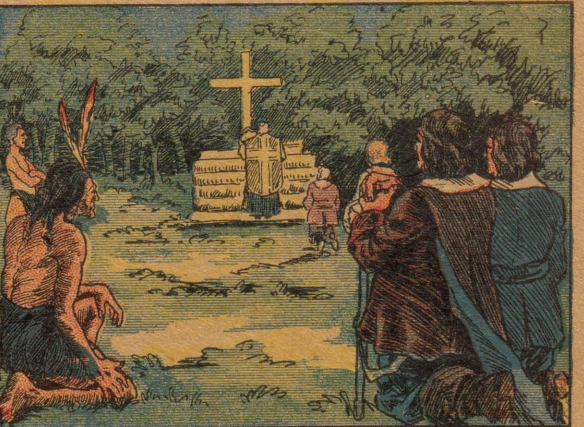
Sans se décourager, en juin, il s'allie aux Montagnais et va, par la rivière Richelieu, combattre les Iroquois au lac Champlain. Les trois chefs iroquois sont abattus à coups d'arquebuse, et les autres guerriers se sauvent, terrifiés par la contenance des Français et l'effet de leurs armes.



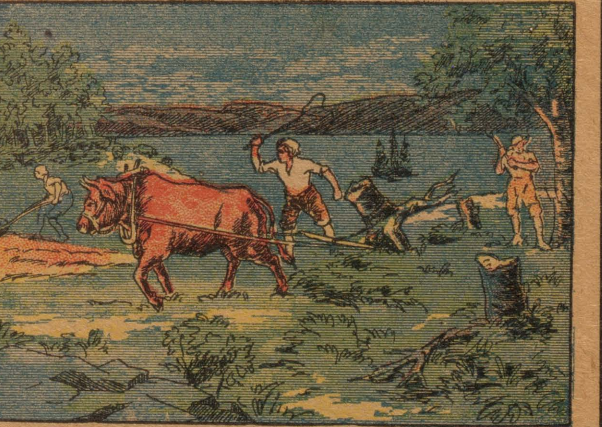
  Fontainebleau, Champlain rend compte à Henri IV de ses découvertes et de ses espérances pour l'avenir du Canada comme champ de colonisation. Il présente au roi une carte du Saint-Laurent, une ceinture de porc- pic, tissée avec art par les Sauvages, et d'autres cadeaux.



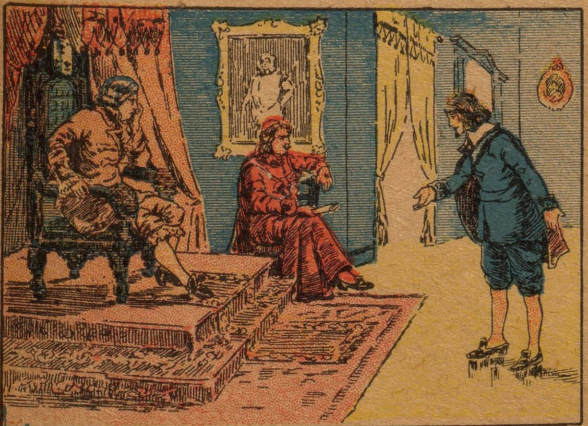
En 1613, il remonte l'Outaouais jusqu'à l' le aux Allumettes (vis-à-vis Pembroke). Il y érige une croix de c dre, ornée des armes de la France, cent cinquante ans avant l'arrivée des Anglais. Champlain nous enseigne dès lors à unir partout la Foi et la Patrie, et à étendre toujours leurs conquêtes.



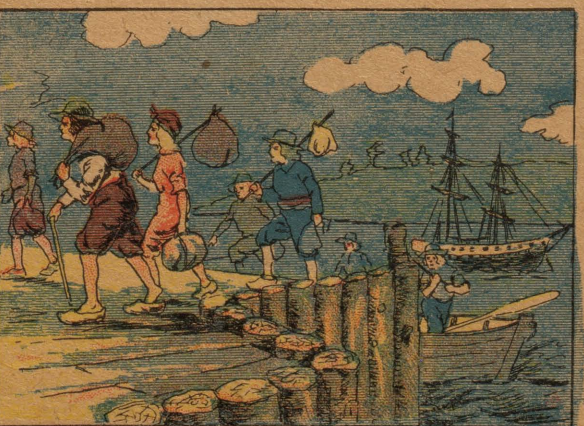
Il veut "jeter les fondements d'un édifice perpétuel, tant pour la gloire de Dieu que pour la renommée des Français." Il veut convertir les Sauvages et faire un Canada catholique. Le 12 août 1615, le P. Le Caron, récollet, dit la messe, plante une croix et chante un TE DEUM sur les bords de la baie Georgienne, au cœur de l'Ontario.



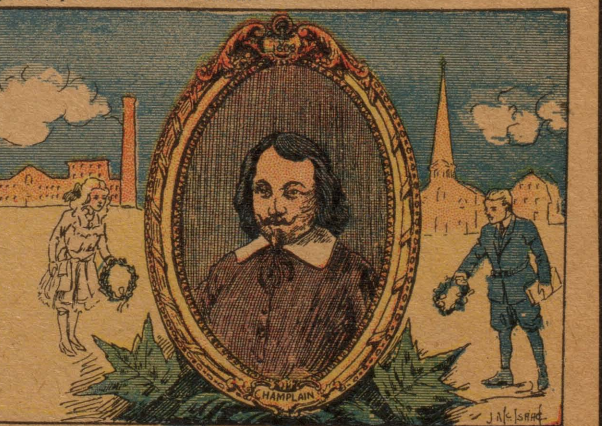
"Le salut d'une  me vaut mieux que la conquête d'un empire", écrit Champlain; il faut "conquérir le pays pour le remettre à Jésus-Christ." Il ne veut pas de huguenots et lutte pour les colons contre les marchands et les spéculateurs de Ca n, qui désirent conserver la forêt pour les animaux à fourrure. Il encourage le défrichement et il élève au cap Tourmente des troupeaux, pour nourrir la colonie.



Champlain assume la triple tâche d'explorer, de conquérir et de coloniser. Il étudie les ressources naturelles du pays, se fait aimer des Sauvages, amène Louis XIII et Richelieu à négocier la restitution de Québec pris par les Kertk, et leur demande des milliers de colons pour peupler notre immense territoire.



Les gouvernements de France s'occupaient plus des guerres et des querelles de cour que du lointain Canada, dont on ne devinait pas l'importance. Cependant, avant de mourir, Champlain put voir s'ouvrir le premier collège d'Amérique, fonder les Trois-Rivières et s'implanter des groupes de défricheurs venus du Perche et de Normandie. L'élan était donné.



Samuel de Champlain,   patriarche ! apôtre !
Si ton divin appui, nos soins l'ont mérité,
Si tu sens rajeunir ta vaillance en la nôtre,
 lu de Dieu, du haut de ton éternité,
B n is de nos sillons cette moisson féconde
Que d'un immense veu déjà tu caressais !
B n is nos fils ! b n is nos filles ! et seconde
Le rêve que par toi nous vivons dans ce monde !
B n is ton Canada français !

GUSTAVE ZIDLER

ROBERT GIFFARD

LE TYPE DU SEIGNEUR COLONISATEUR

Récit de l'abbé Ivanhoë Caron.

Illustrations d'A.-S. Brodeur.



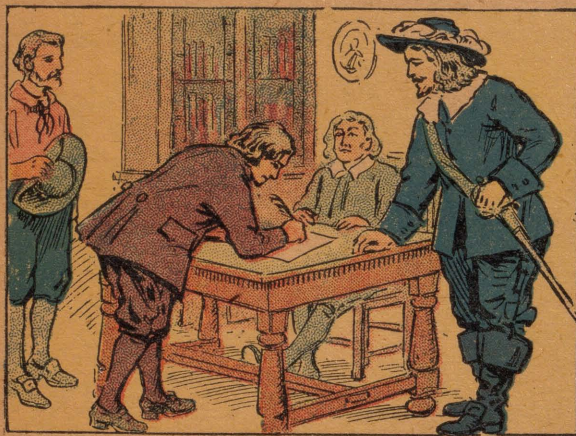
Les premiers colons qui passèrent au Canada, avec l'intention de s'y établir et de cultiver la terre, venaient principalement du Perche, riche province du nord de la France. Au delà de cent cinquante familles canadiennes tirent leur origine de cette province.



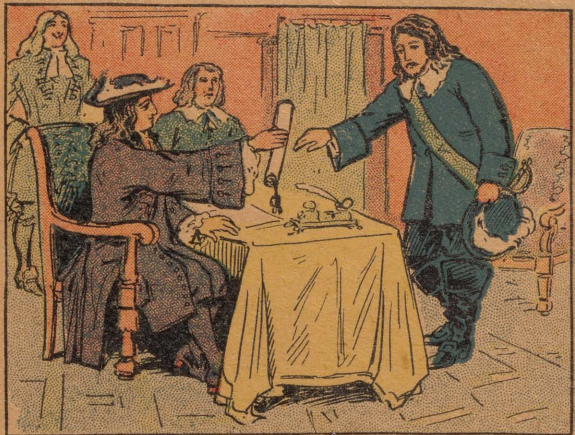
Robert Giffard, l'instigateur de ce mouvement d'émigration, né dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, à Mortagne-au-Perche, avait visité Québec en 1627, comme chirurgien de l'habitation de Champlain. Il s'était alors construit une maison, près de la petite rivière de Beauport.



Retourné en France après la prise de Québec par les Anglais, en 1629, Giffard raconte aux gens de Mortagne, ses compatriotes, les merveilles du Canada. Il leur dépeint en termes captivants son grand fleuve, ses immenses forêts, la fertilité du sol.



Deux habitants de Mortagne, Jean Guyon et Zacharie Cloutier, s'engagent par contrat devant notaire (14 mars 1634) à passer en Nouvelle-France, avec leurs familles. Ils promettent à Giffard de l'aider dans la culture de la terre. En retour, celui-ci s'engage à leur donner chacun deux mille arpents de terre et une partie des récoltes.



Le Canada ayant été rendu à la France par le traité de Saint-Germain-en-Laye, Giffard décide de revenir en Nouvelle-France. Le 15 janvier 1634, Louis XIII lui concède, de chaque côté de la rivière de Beauport, une grande étendue de terrain. C'est l'ancienne seigneurie de Beauport, dont Giffard est le premier seigneur.



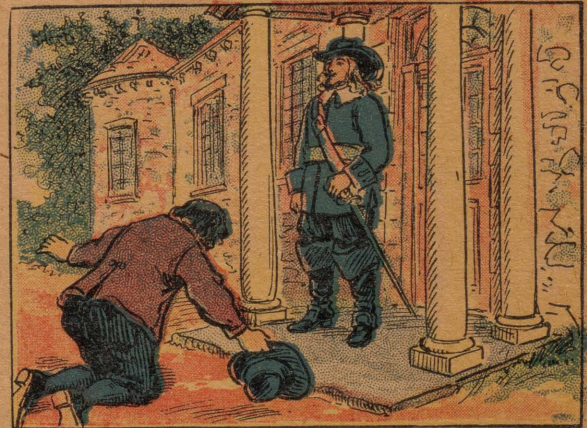
En juin 1634, Robert Giffard débarque à Québec avec un premier convoi de colons : Marin et Gaspard Boucher, les deux Jean Guyon, Zacharie Cloutier, Thomas Giroux; ils conduisent avec eux leurs familles, formant en tout quarante-cinq personnes.



Giffard est accompagné de sa femme, Marie Renouard, de ses deux enfants, Marie et Charles. Françoise est baptisée par le Père Lalemant, huit jours après l'arrivée de ses parents à Québec. Elle entre en religion et devient la première religieuse canadienne de l'Hôtel-Dieu de Québec.



À l'automne de 1645, il y a grande fête au manoir seigneurial. Marie, fille aînée de Giffard, qui avait été baptisée dans l'église Notre-Dame de Mortagne, en 1628, épouse Jean Juchereau de la Ferté. Le mariage est célébré par le Père jésuite Vimont, qui assiste aux noces.



Giffard attire des censitaires et concède à quelques-uns d'entre eux de grandes étendues de terrain. En juillet 1646, Jean Guyon se reconnaît son vassal. A genoux à la porte principale du manoir, tête nue, sans épée, il dit : "Monsieur de Beauport, monsieur de Beauport, je vous fais et porte la foi et hommage que je suis tenu de vous faire et porter, à cause de mon fief du Buisson, duquel je suis homme de foi, relevant de votre seigneurie de Beauport".



Giffard se bâtit un manoir seigneurial au bord de la petite rivière de Beauport. Un prêtre vient y célébrer la messe, les dimanches et les jours de fêtes d'obligation; en 1660, Mgr de Laval y administre le sacrement de confirmation. Pour la circonstance il y a grande fête au manoir.



En récompense des grands services qu'il avait rendus à la Nouvelle-France, Robert Giffard est anobli en 1658, par lettres-patentes signées de la main du roi de France, Louis XIV.

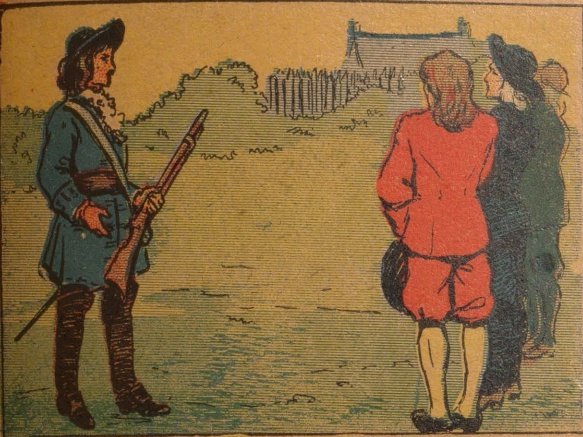


Le 14 avril 1664, Robert Giffard s'éteint dans son manoir, à Beauport. Le JOURNAL DES JÉSUITES nous dit qu'"il est mort fort chrétiennement, assisté du Père Carheil, tout le temps de sa maladie." Giffard a droit à la vénération des Canadiens français. Il est avec Louis Hébert "l'un des fondateurs de la colonie française du Canada et le type du seigneur colonisateur" au dire de l'historien Salane.

LAMBERT CLOSSE

Récit d'E.-Z. Massicotte

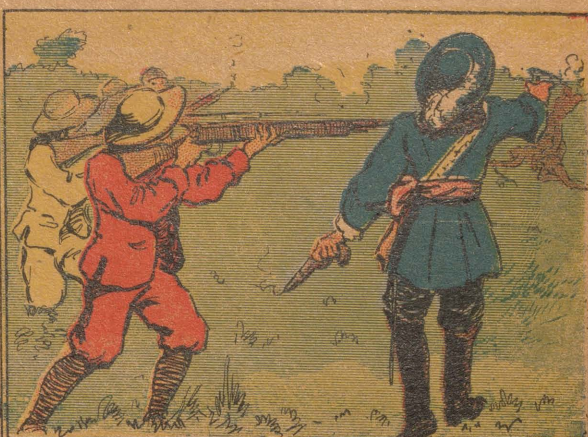
Illustrations d'O.-A. Léger.



Le sergent-major Lambert Closse, originaire de Mogues (Ardennes, France), arrive à Montréal en 1647. Habile au maniement des armes, il s'applique à enseigner aux soldats à tirer vite et juste.



A la tête de vingt hommes, Closse part un jour, pour secourir des colons assiégés dans une redoute de la pointe Saint-Charles. Les Iroquois surprennent cette troupe et font quatre victimes.



Closse commande le feu à son tour et 16 Iroquois succombent. On tire de nouveau et 16 sauvages sont atteints. Epouvantés d'une telle adresse, les Indiens se retirent en désordre.



En 1651, l'Hôtel-Dieu (alors au coin des rues Saint-Paul et Saint-Sulpice) est attaqué par 200 Iroquois. Closse avec 16 hommes défend l'hôpital durant une journée entière et repousse l'ennemi.



Entre 1651 et 1657, Lambert Closse laisse de temps à autre l'épée pour la plume, et il remplace le notaire de Saint-Père au greffe de Ville-Marie.



Le 14 octobre 1652, Closse et quelques soldats se jettent dans une cabane pour résister à un fort groupe d'Iroquois, et l'on envoie le jeune Baston chercher du secours.



Baston revient avec dix hommes et deux petits canons, que l'on décharge sur les sauvages, pendant que Closse fait une sortie avec ses braves. Les Iroquois doivent retraiter.



Au mois d'août 1655, M. de Maisonneuve, qui s'en allait en France, choisit le sergent-major Lambert Closse pour commander à Montréal, durant son absence.



Le 12 août 1657, Lambert Closse épouse Elisabeth Moyen, âgée de 16 ans, qui, après avoir été prisonnière des sauvages, puis ramenée de captivité, vivait avec Jeanne Mance depuis 1655.



En récompense de sa valeur, Closse reçoit vers 1658 un fief de 100 arpents, sur lequel il élève une maison fortifiée, qui se trouverait, aujourd'hui, au coin des rues Dorchester et Saint-Dominique



Comme on reprochait à Closse de trop exposer sa vie, il répondit : "Je ne suis venu ici qu'afin d'y mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes, et si je savais que je ne dusse pas y périr, je quitterais le pays !"



Le 6 février, en portant secours à des défricheurs, Closse est attaqué par des Sauvages. Ses pistolets ayant raté, il succombe face à l'ennemi. Le deuil fut général. "M. Closse, dit l'abbé de Casson, a été reconnu de tous pour un homme tout de cœur et généreux comme un lion".

Charles Le Moyne et ses fils

LES MACCHABÉES DE LA NOUVELLE-FRANCE

Récit de Victor Morin.

Illustrations de J. McIsaac.



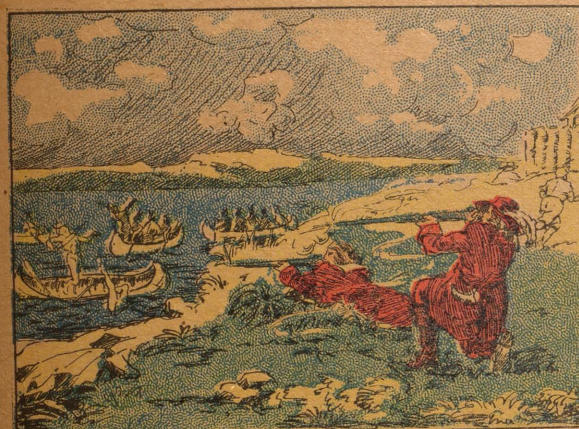
En 1641, un jeune homme de quinze ans, Charles Le Moyne, né à Dieppe, venait avec son oncle le pharmacien Duchesne, s'établir dans la nouvelle colonie du Canada. Il se dirigeait aussitôt, avec les Pères Jésuites, vers les missions sauvages du lac des Hurons.



Quatre ans plus tard, M. de Maisonneuve ayant besoin d'un interprète à Ville-Marie, le jeune Le Moyne offrit ses services. Goulon et soldat en même temps, il se dévouait à la défense des habitants contre les attaques incessantes des Indiens.



Ayant obtenu des concessions de terres, il moissonnait ses blés en tenant la faucille d'une main et le mousquet de l'autre, car à tout instant les iroquois fondaient sur les colons en lançant leur terrible cri de guerre.



Un jour, en compagnie de Lambert Closse, il repousse un fort détachement d'Iroquois qui tentaient de s'approcher de Montréal par voie du fleuve, pour mettre tout à feu et à sang. Leur acte énergique sauve la colonie.



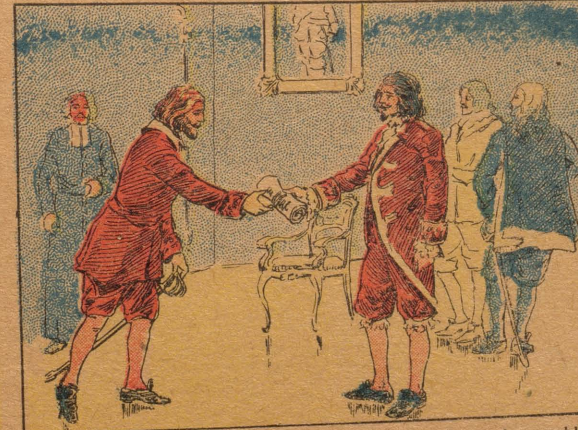
Attaqué par une bande de sauvages dans une excursion de chasse, en 1665, Charles Le Moyne est fait prisonnier, mais ces barbares, effrayés de son langage énergique, n'osent pas le torturer suivant leur habitude et le rendent bientôt à la liberté.



Le 28 mai 1654, il avait épousé Catherine Primot, fille adoptive d'Antoine Primot et de Martine Messier; celle-ci était connue dans la colonie sous le nom de PARMENDA, en souvenir de son courage à se défendre contre les Indiens.



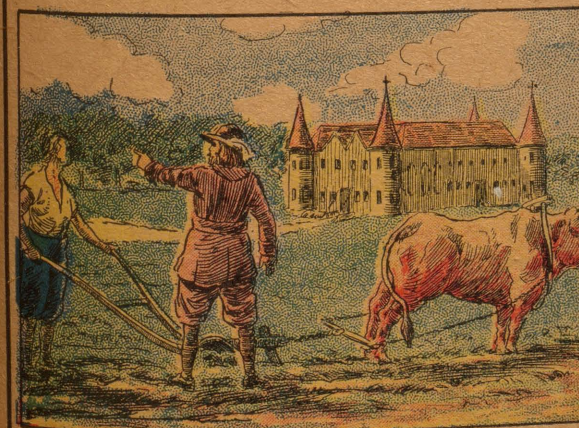
De son mariage avec Catherine Primot, Charles Le Moyne eut quatorze enfants qui ont continué d'illustrer son nom; dix de ses fils ont servi dans l'armée ou la marine et ont mérité par leur valeur le surnom de "Macchabées de la Nouvelle-France".



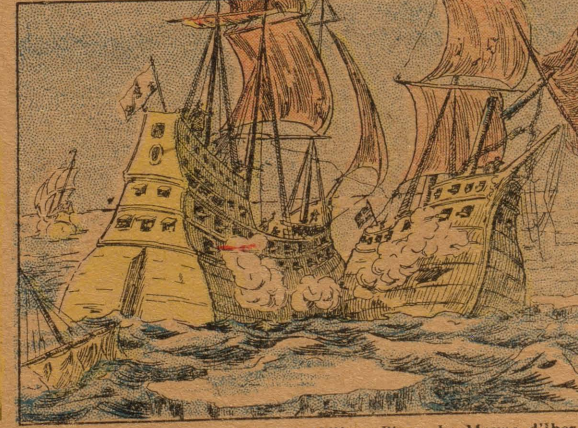
En récompense de ses services, Charles Le Moyne fut anobli en 1668, sous le titre de "sieur de Longueuil" nom qui se rattachait à l'une de ses terres, située en face de Montréal. Ses fils prirent ensuite les noms des diverses autres terres qu'il possédait.



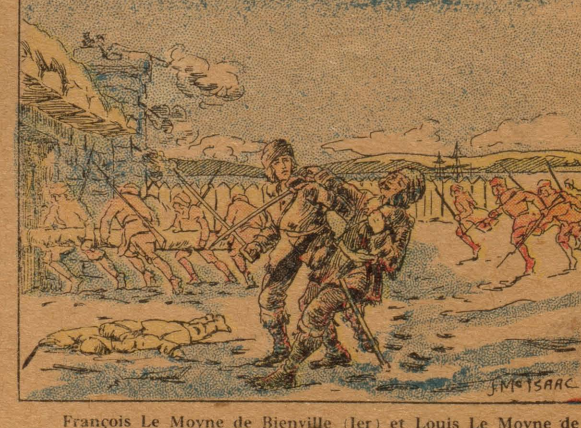
Sa sœur Jeanne Le Moyne épousa le sieur Jacques Le Ber et fut mère de la vertueuse recluse Jeanne Le Ber, filleule de Jeanne Mance, qui vécut dix-neuf ans enfermée volontairement dans une cellule de l'église de Notre-Dame-de-Pitié.



L'aîné des fils de Charles Le Moyne porta le même nom que son père et fut créé "baron de Longueuil" en 1700; il construisit sur sa baronnie un château-fort flanqué de quatre tours, ouvrit la rive sud à la colonisation et devint gouverneur de Montréal.



Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, Pierre Le Moyne d'Iberville, Paul Le Moyne de Maricourt, Joseph Le Moyne de Sérigny et Jean Baptiste Le Moyne de Bienville (II) s'illustrèrent dans la défense de Québec, dans les conquêtes de la baie d'Hudson et dans la fondation de la Louisiane.

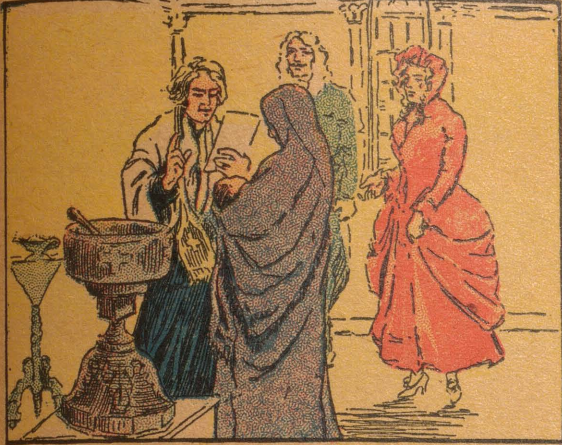


François Le Moyne de Bienville (Ier) et Louis Le Moyne de Châteauguay (Ier) périrent en combattant; Gabriel Le Moyne, d'Assigny, Antoine Le Moyne de Châteauguay (II), François-Marie Le Moyne de Sauvole, Catherine-Jeanne Le Moyne de Noyan, Marie-Anne Le Moyne de la Chassaigne et un autre enfant ondoyé, complètent le cadre de cette belle famille canadienne.

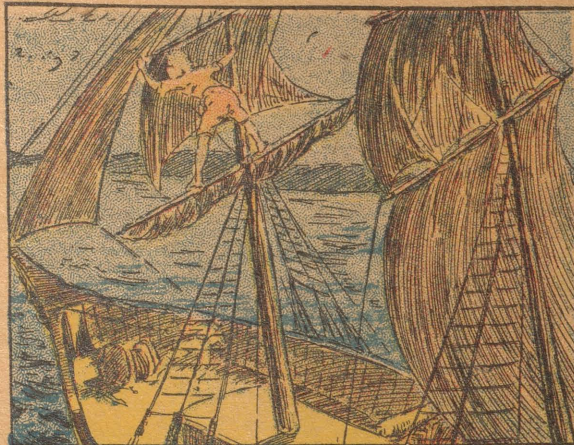
Pierre Le Moyne d'Iberville

Récit du Fr. Élie, des E. C.

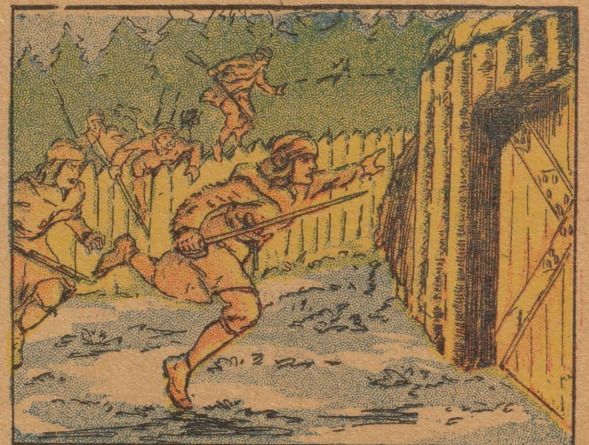
Illustrations de J. McIsaac.



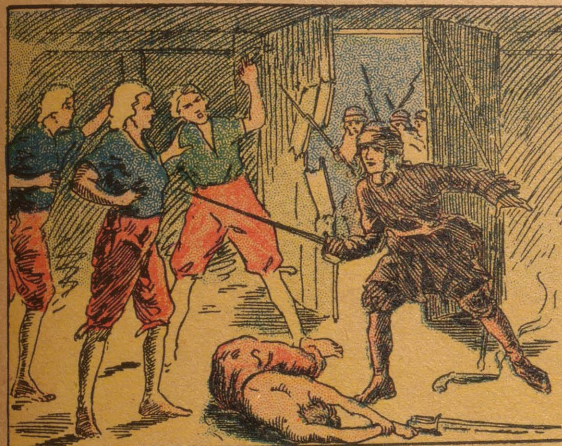
Pierre Le Moyne d'Iberville naquit à Ville-Marie (Montréal), en 1661. Son père, Charles Le Moyne, sieur de Longueuil, la terreur des Iroquois, vit ses dix fils marcher sur ses traces. On les appelle "les Machabées de la Nouvelle-France", ou encore "Une famille de héros".



A quatorze ans, d'Iberville s'engage comme mousse et navigue sur notre majestueux Saint-Laurent. Accompagné de Sainte-Hélène et de Maricourt, deux de ses frères, il va étudier en France les mathématiques, l'hydrographie et le service du canon. Il sillonne ensuite l'Atlantique et devient un marin consommé, comparable à Jean Bart.



En 1686, sous les ordres de Troyes, il part pour la baie d'Hudson afin d'en chasser les Anglais. Arrivés au fort Monsipi, au sud de la baie James, d'Iberville et Saint-Hélène, suivis de cinq ou six coureurs de bois, franchissent la palissade et attaquent la redoute.



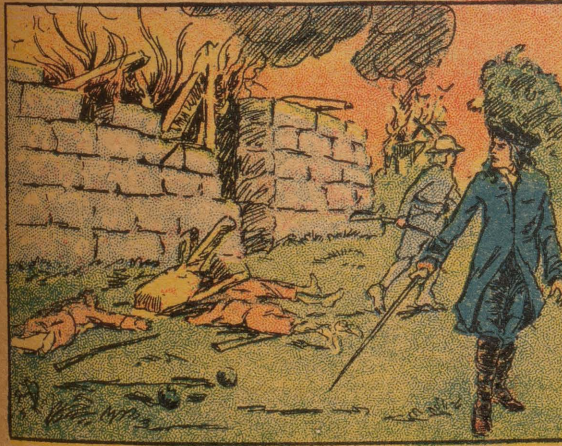
Sous les coups de bélier, la porte s'entr'ouvre et d'Iberville se précipite seul, l'épée à la main, à l'intérieur du fortin. La porte se referme, mais notre héros frappe d'estoc et de taille, jusqu'à ce qu'elle cède de nouveau. Les Anglais découragés se rendent.



La troupe se dirige ensuite vers le fort Rupert. Un navire est dans la baie. D'Iberville et Maricourt, avec neuf braves éprouvés, vont sur deux canots d'écorce aborder le vaisseau ennemi. Deux Anglais sont tués, et les autres se constituent prisonniers.



Plus de cent Anglais, à la baie d'Hudson, en 1689, tendent des pièges à d'Iberville, qui n'a qu'une trentaine d'hommes sous ses ordres : il dresse des embuscades à ses adversaires, s'empare d'une bonne partie des équipages et finalement oblige les navires à amener pavillon.



En 1696, d'Iberville démate le NEWPORT, s'en rend maître sans perdre un seul homme et détruit Pemaquid, place forte des Anglais, en Nouvelle-Angleterre. Poursuivi par sept bâtiments, il les dépiste en longeant la côte bordée d'écueils et atteint Plaisance, dans l'île de Terre-Neuve.



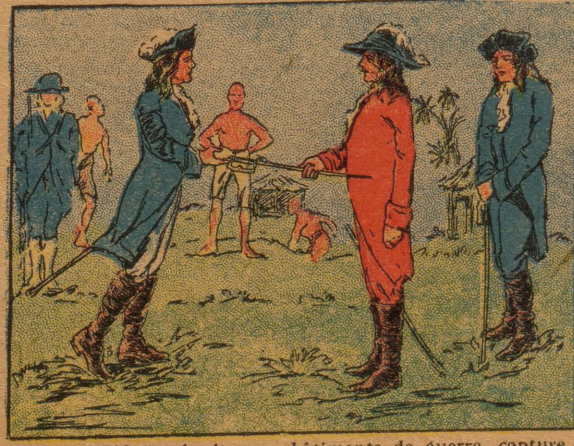
Notre héros se dirige ensuite, par voie de terre, sur Saint-Jean, culbute les Anglais et se rend maître de deux forts avant l'arrivée de l'armée. Pendant l'hiver, à la tête de 125 Canadiens, il s'empare d'un riche butin, tue 200 hommes et fait 700 prisonniers.



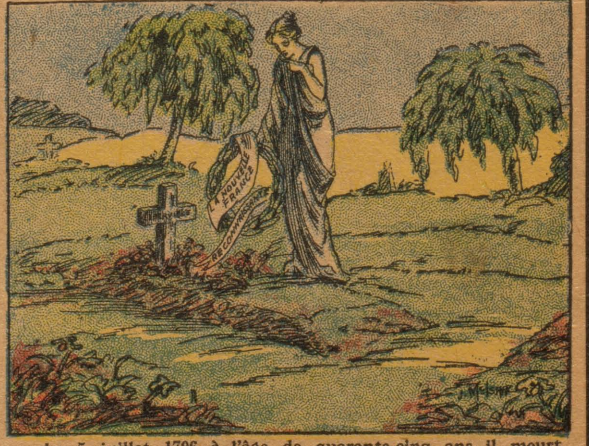
À la baie d'Hudson, en 1697, monté sur le PELICAN, il lutte contre trois navires anglais. Ayant fait pointer tous ses canons à couler bas, il court sur l'ennemi, fracasse la carène du HAMSHIRE qui sombre aussitôt, et s'empare de l'HUDSON BAY ; le troisième vaisseau, le DERRING, s'enfuit à la faveur des ténèbres.



La paix de Ryswick (1697) assure à la France la baie d'Hudson. D'Iberville dirige alors ses efforts du côté de la Louisiane. Il explore le Mississippi, jette les bases de Mobile et rend d'immenses services à la contrée. En 1702, le roi le crée successivement capitaine de vaisseau, chef d'escadre, puis gouverneur de la Louisiane.



En 1706, il réunit onze bâtiments de guerre, capture vingt-cinq voiliers et s'empare de l'île de Nevis. Le gouverneur de la place, tous les habitants et 6 000 nègres tombent en son pouvoir. C'est le dernier des exploits du héros canadien.

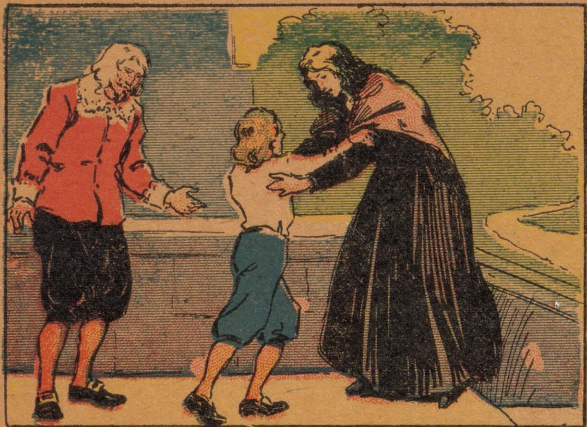


Le 5 juillet 1706, à l'âge de quarante-cinq ans, il meurt à la Havane, après avoir reçu tous les secours de la religion. La Nouvelle-France perdait le plus illustre de ses soldats et le plus grand de ses marins. Montréal a honoré la mémoire de ce glorieux enfant du pays en lui érigeant un monument vis-à-vis l'église de Sainte-Cunégonde.

Mère de l'Incarnation

Récit de Laure Conan.

Illustrations d'O.-A. Léger.



Mère de l'Incarnation (Marie Guyart) naquit à Tours, France, en 1599. A dix-sept ans, elle se marie par obéissance. Veuve à dix-neuf ans, elle vit saintement dans le monde, jusqu'en 1631. Alors, surmontant la tendresse maternelle, elle se fait ursuline, confiant à la divine Providence son fils qui fut un célèbre bénédictin.



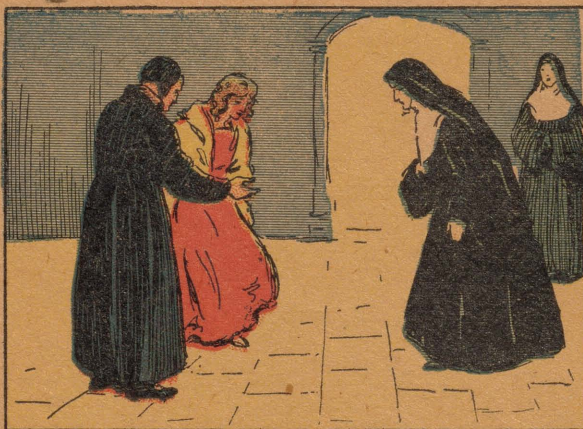
Elle est favorisée de grâces extraordinaires. Dans un songe, le Canada lui est montré comme un grand pays couvert d'affreuses ténèbres, sur lequel veillent la Vierge et saint Joseph. Une dame inconnue l'invite à la suivre en ces lieux sauvages.



En 1635, cette vision lui est expliquée. Elle entend clairement une voix qui lui dit : "C'est le Canada que je t'ai montré, et il faut que tu y ailles fonder une maison à Jésus et à Marie." Elle répond tout anéantie : "Seigneur, je ne puis rien, mais vous pouvez tout."



Une riche veuve d'Alençon, Mme Madeleine Chauvigny de la Peltrie, est choisie pour l'aider. Les Relations des Jésuites lui avaient fait connaître le Canada. Très dangereusement malade, elle fait vœu à saint Joseph d'aller y bâtir une église et y fonder une maison d'instruction. Elle est guérie.



Les Jésuites la dirigent vers Marie de l'Incarnation. Elle est reçue au monastère de Tours avec grande joie. L'archevêque lui permet d'emmener au Canada Mère de l'Incarnation et la jeune Mère Marie de la Troche de St-Joseph. Les missionnaires s'embarquent à Dieppe, le 4 mai 1639, avec une ursuline de cette ville et trois hospitalières.



Elles arrivent à Québec le 1er août 1639. En débarquant, elles se prosternent et baisent la terre canadienne. Accueil enthousiaste, messe à Notre-Dame-de-Recouvrance et déjeuner au fort. Ensuite le gouverneur conduit les ursulines à une très petite maison de la basse-ville, à l'endroit où est aujourd'hui l'hôtel Blanchard. Elle se mettent à l'étude des langues sauvages et reçoivent les enfants.



En 1642, les ursulines s'établirent où elles sont encore aujourd'hui. Dans ce monastère inachevé, première maison d'éducation pour les filles dans l'Amérique du Nord, on voyait les étoiles par les fentes du toit. Elles pensèrent mourir de froid, le premier hiver.



Le 29 décembre 1650, incendie du monastère : tout fut consumé. Affreuse détresse des religieuses en plein hiver, dans un pays sauvage. Merveilleuse reconstruction. Malgré un autre incendie, les murs existent encore, ainsi que la chapelle où Marie de l'Incarnation a tant prié. Là, fut célébrée la première fête du Sacré-Cœur au Canada, en 1700.



Les cruels Iroquois sèment partout la terreur. La colonie est toujours en péril. Le monastère est fortifié et transformé en redoute, en 1660. Rien n'abat le courage des religieuses : "Je n'ai pas vu qu'aucune de nous ait été hors de sa tranquillité", écrivait Marie de l'Incarnation après ces jours terribles.



Malgré les épreuves, difficultés et misères incompréhensibles aujourd'hui, Marie de l'Incarnation ne faillit pas à sa vocation apostolique. Gardienne fidèle du foyer de lumière allumé en pleine barbarie, elle fut aussi une grande éducatrice, et l'on ne saurait dire tout ce que lui doit le Canada français.



Mère de l'Incarnation vit mourir ses premières et héroïques compagnes : Mère Saint-Joseph et Mme de la Peltrie. Des ursulines étaient venues de France partager ses dangers et ses travaux. L'œuvre s'était développée. La colonie s'affermissait. Arrivée de Mgr de Laval et du vice-roi de Tracy.

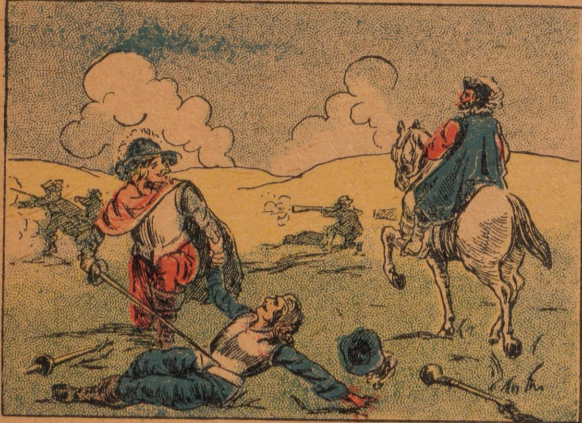


Mère de l'Incarnation mourut à Québec, le 30 avril 1672. Renom immortel de courage et de sainteté. Femme de génie, elle a laissé des écrits admirés. Bossuet la vénérât et l'appela la Thérèse de la Nouvelle-France. Pie IX l'a déclarée vénérable. C'est elle qui a apporté chez nous la dévotion au Sacré-Cœur. Il nous est doux de rappeler qu'elle a écrit : "Le Canada est un pays spécialement gardé par la Providence."

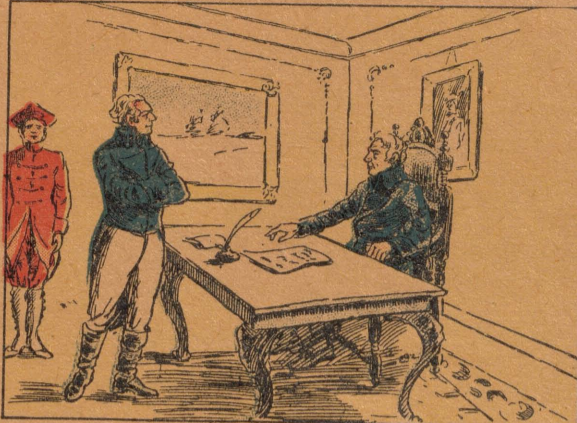
Charles-Michel de Salaberry

Récit du Fr. Élie, des E. C.

Illustrations de J. McIsaac.



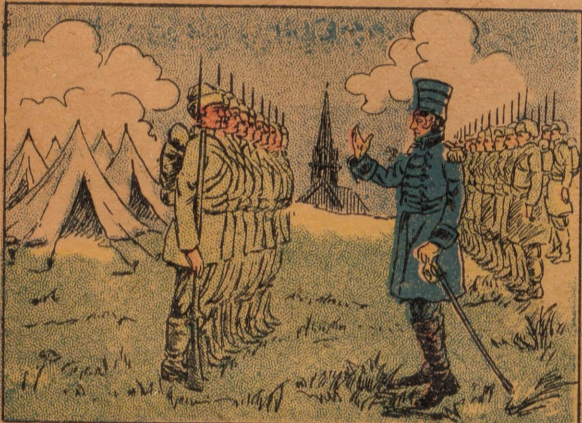
Les de Salaberry conquièrent leurs titres de noblesse sur les champs de bataille. Un des ancêtres, ayant terrassé un redoutable adversaire, lui avait accordé la vie. "Force à superbe! Mercy à faible!" lui cria Henri IV, c'est ta devise.



Lorsqu'en 1809 le gouverneur Craig veut unir les deux Canadas au détriment des Canadiens français, Louis-Ignace de Salaberry, père de notre héros, s'oppose énergiquement à ce projet. Menacé, il répond: "Sir James, vous pouvez m'enlever mon pain et celui de ma famille, mais mon honneur... jamais."



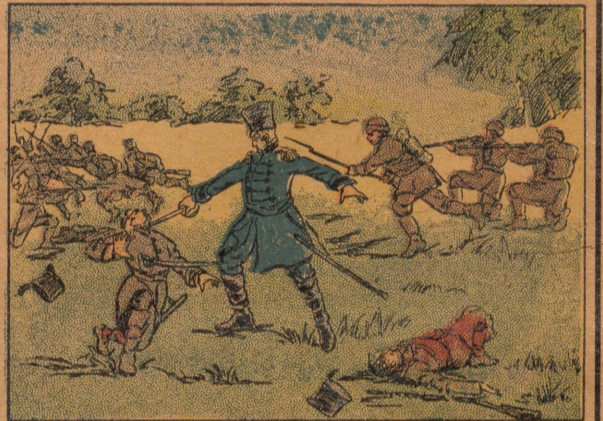
Charles-Michel naquit à Beauport en 1778. A peine âgé de quatorze ans, il s'enrôle comme volontaire dans le Soixantième Régiment de Sa Majesté. A seize ans, il part pour les Indes Occidentales, se distingue au fort Mathilde et reçoit le grade de capitaine.



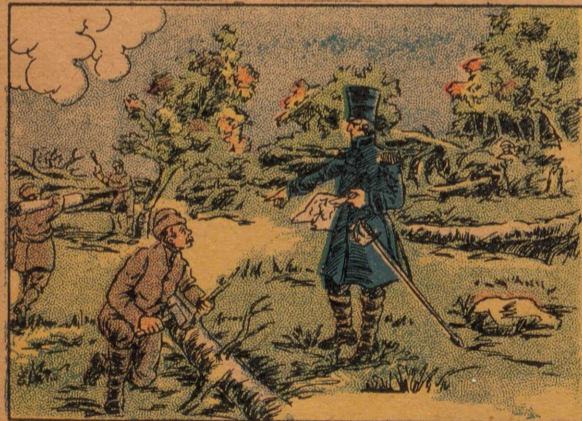
En 1812, les Etats-Unis déclarent la guerre à l'Angleterre et se préparent à envahir le Canada. De Salaberry, promu au grade de lieutenant-colonel, lève parmi ses compatriotes une troupe d'élite connue sous le nom de "Voltigeurs canadiens". A leur tête, il accomplira des prodiges de valeur.



Doué d'une force musculaire peu commune, il établit l'ordre dans son régiment, en terrassant d'une seule main un fier-à-bras du faubourg Saint-Roch, qui lui avait répondu: "Il en faudrait des petits officiers comme vous pour me faire obéir."



Cette même année 1812, Dearborn, général américain, marche sur Montréal avec 10 000 hommes. De Salaberry, à la tête de 400 voltigeurs, multiplie les attaques et déconcerte l'ennemi. Dans une rencontre, vaillamment secondé par 102 Canadiens, il met en fuite 1 400 Américains.



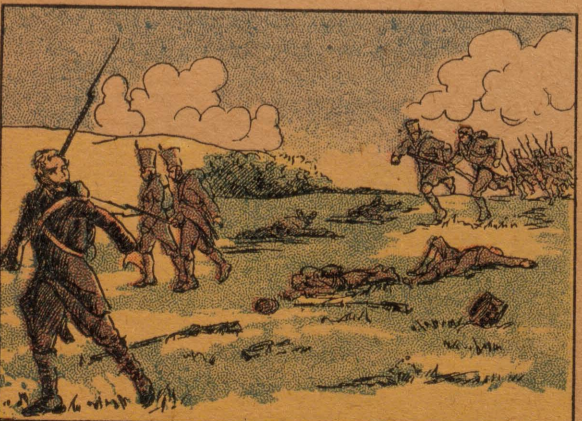
L'année suivante, Hampton s'avance jusqu'à la rivière Châteauguay avec plus de 7 000 Américains. De Salaberry, avec 300 Canadiens résolus, s'est solidement retranché en établissant quatre lignes de défense au moyen d'abatis d'arbres, et se propose de barrer le chemin à l'ennemi.



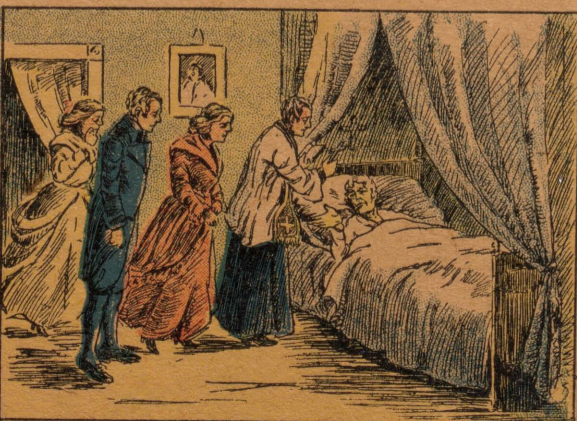
Le 26 octobre 1813, par un temps superbe, une forte colonne de l'armée de Hampton se présente, précédée d'un officier de haute stature qui crie en français: "Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne voulons pas vous faire de mal." Une balle le renverse raide mort. C'est le signal du combat.



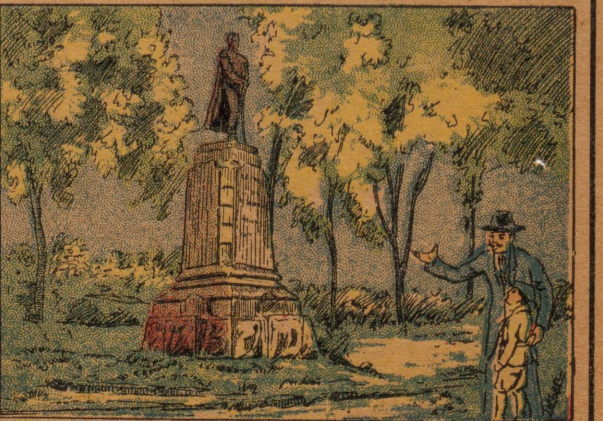
De Salaberry, sabre à la main, debout sur un tronc d'arbre renversé, domine le bruit de la bataille de sa voix stridente. Des cors et des trompettes disséminés dans les bois, et mille autres ruses, font croire à l'ennemi qu'il a devant lui une armée formidable.



Après quatre heures de combat, Hampton fait sonner la retraite. Nouveau Léonidas, de Salaberry, avec 300 Canadiens français, avait forcé les Américains, vingt fois plus nombreux, à se retirer. Le prince régent, George IV, fit frapper une médaille commémorative de ce brillant fait d'armes.



Entouré du respect de ses concitoyens, de Salaberry se retire ensuite dans sa seigneurie de Chamby pour y vivre au milieu des siens. Il est décoré de l'ordre militaire du Bain, puis appelé au Conseil législatif de la province du Bas-Canada. Il meurt en 1829, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise.



Chamby a honoré la mémoire du héros de Châteauguay en lui érigeant un monument. Canadiens français, lorsqu'à l'horizon les nuages s'accumulent en tempête, rappelons-nous la victoire chantée par J.-D. Mermet.
Ici les Canadiens se couvrirent de gloire
Oui, trois cents sur huit mille obtinrent la victoire.

ÉTIENNE BRÛLÉ

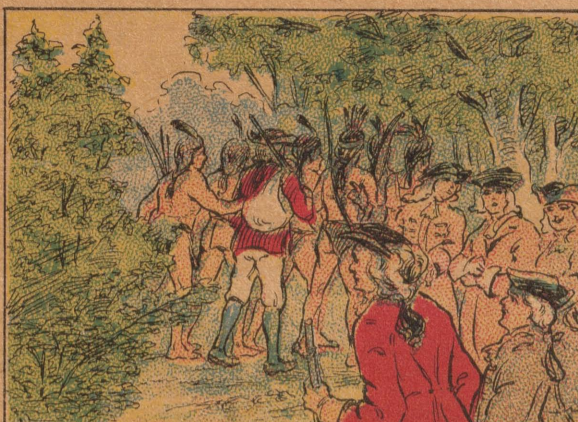
DÉCOUVREUR DE L'ONTARIO

Récit de Jules Tremblay

Illustrations de Georges Latour



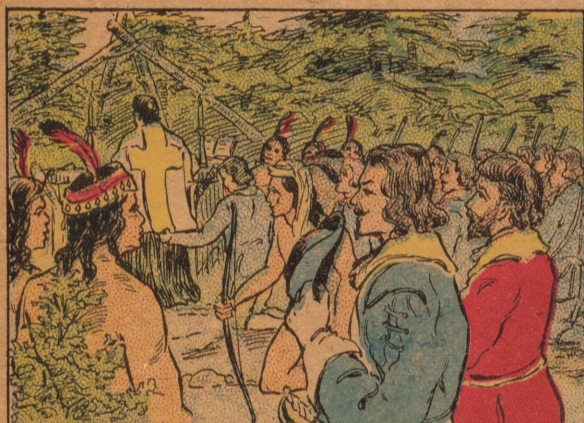
Né au Bois-Brûlé de Campigny, près de Honfleur, Étienne Brûlé apprend à lire chez les religieux de Pont-Audemer. Les aventures l'attirent. Il vient au Canada en 1608, passe deux hivers à Québec et survit au scorbut avec sept autres seulement.



Il est en 1610 échangé comme otage, et part seul, avec les Hurons, pour leur pays, découvrant en chemin les rivières Ottawa, Mattawa et des Français, les lacs Nipissing et Huron. Il parcourt à travers bois tout le comté actuel de Simcoe, Ontario.



Vêtu en sauvage, parlant bien le huron, il revient en 1611; est le premier blanc à sauter les rapides de Lachine, et raconte à Champlain ce qu'il a vu. Puis il refait vers l'Ouest tout le parcours du canal aujourd'hui projeté de la baie Georgienne.



En 1615 il amène Champlain et douze soldats à Carhagoua, et, le 12 août, Français et Sauvages entendent la première messe dite en Ontario. Le P. Le Caron officie au milieu des salves joyeuses, sur un autel fait de branchages (paroisse de Lafontaine).



Champlain l'envoie aux Andastes chercher secours contre les Onondagas. Brûlé découvre le lac Ontario et la région qui s'étend sur le nord de l'État de New-York, mais ses renforts arrivent trop tard, et il lui faut ramener ses guerriers à Carentouan (Tloga, N.-Y.), après de rudes épreuves.



Il découvre en 1616 la Pennsylvanie et le Maryland, suit la rivière Susquehanna, atteint la baie Chesapeake et l'Atlantique, parcourant à pied, dans ses explorations, plus de cinq cents milles à travers les forêts et les cours d'eau inconnus.



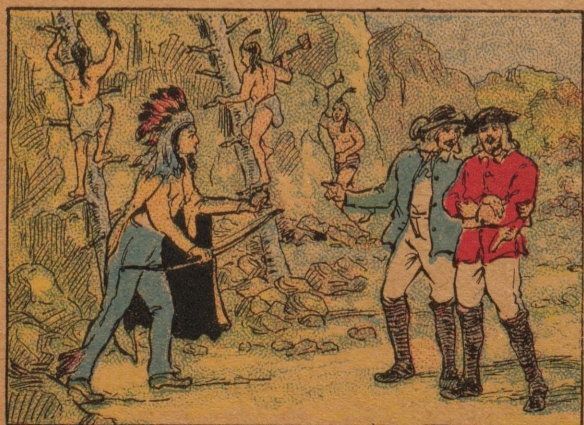
Revenant chez les Hurons en 1617, il est attaqué avec son escorte andaste par les Genesée, gagne le bois, où il passe quatre jours sans manger, se rend à des pêcheurs, et est emmené en captivité dans une bourgade, où il subit la torture.



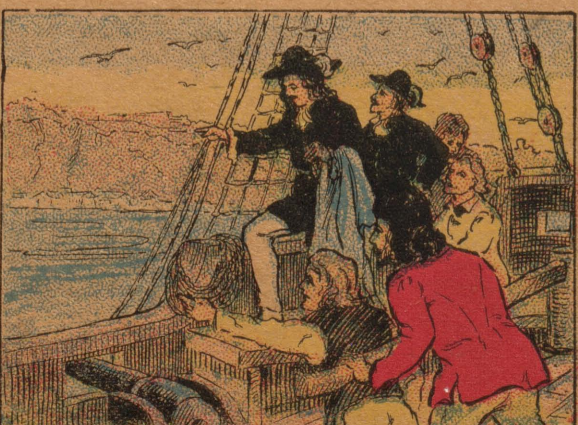
Brûlé croit qu'il va mourir. Mais voici qu'un orage monte. Le supplicié menace alors ses persécuteurs de la foudre, par la vertu de son *AGNUS DEI*. Le tonnerre éclate, l'averse tombe, et les Sauvages fuient épouvantés, criant que leur prisonnier est sorcier.



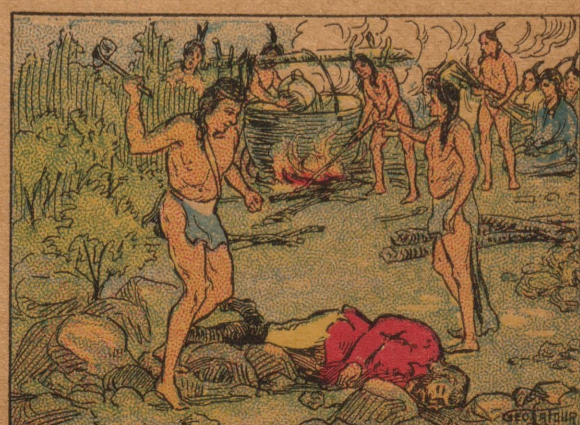
Mais bientôt le chef genesée revient, dans une accalmie, auprès de Brûlé, le soigne, l'apporte dans son wigwam, le traite comme son fils et le guérit. Puis il le renvoie vers les Français le printemps suivant, sous bonne escorte et chargé de présents.



Brûlé revoit Champlain et repart. En 1622 il découvre avec Grenolle les mines du cuivre du lac Supérieur, touche l'ouest du lac Michigan et relie par ses voyages ininterrompus l'océan Atlantique à l'emplacement de la grande ville actuelle de Duluth.



Mais en 1629 Québec est assiégée par Kerk. Pour sauver les Français de la famine, Brûlé sert de pilote à l'ennemi. Champlain, forcé de se rendre aux Anglais, ne pardonne jamais la trahison de son interprète, et Brûlé trouve un refuge chez les Hurons.



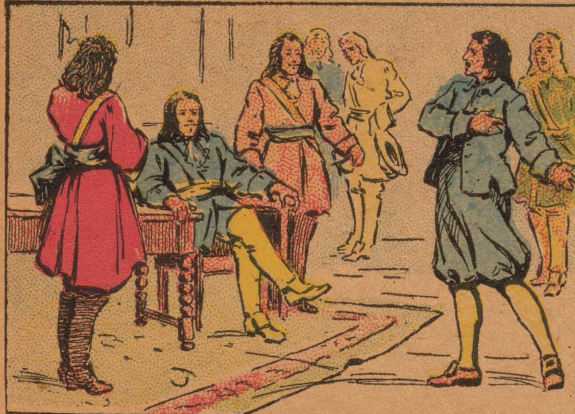
En juin 1633, Brûlé est assommé et mangé par la tribu de l'Ours, à Toaniché, pour avoir trahi Champlain. Le premier des coureurs de bois a rendu de grands services aux missionnaires et aux Français par sa connaissance des langues et des mœurs sauvages.

DOLLARD des ORMEAUX

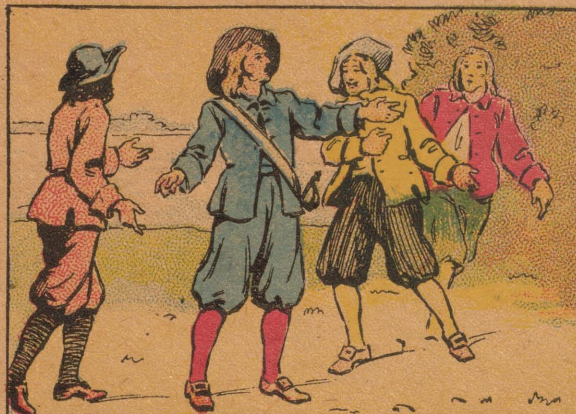
L'IMMORTEL SACRIFIÉ DE 1660

Récit d'E.-Z. Massicotte

Illustrations d'O.-A. Léger



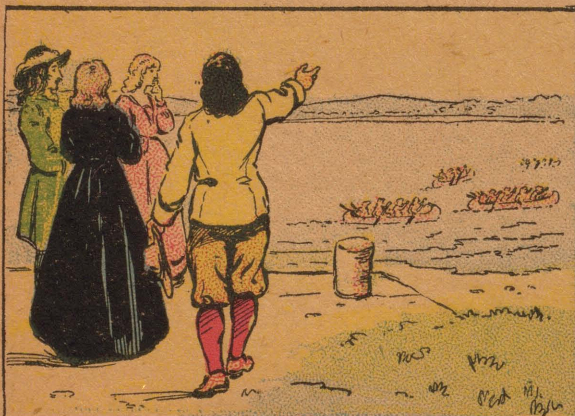
En 1660, la Nouvelle-France était menacée d'une invasion iroquoise et l'on entretenait les plus grandes craintes sur le sort de la colonie. Adam Dollard des Ormeaux, un jeune homme de vingt-quatre ans "qui voulait se distinguer par des coups de valeur", demande à M. de Maisonneuve la permission de lever une troupe et d'aller au devant de l'ennemi.



Le gouverneur de Ville-Marie ayant approuvé cet audacieux projet, Dollard des Ormeaux recrute seize compagnons dont le dévouement et le courage lui sont bien connus. Aussitôt, chacun met ordre à ses affaires, et l'expédition s'organise rapidement.



Sachant qu'ils courent à une mort presque certaine, ces jeunes braves assistent à la sainte messe, communient, et "s'engagent par serment solennel à ne pas demander quartier et à combattre jusqu'au dernier souffle de vie".



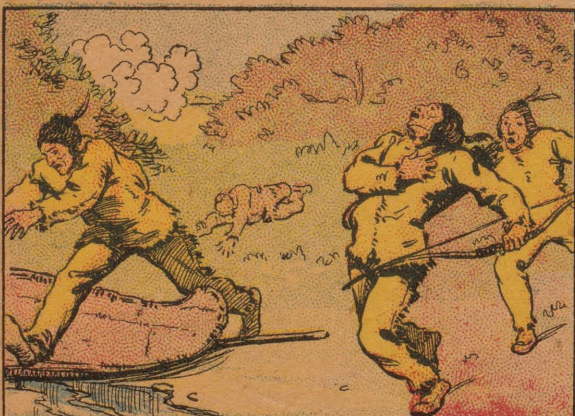
Au matin du 19 avril 1660, dans de frêles canots d'écorce, nos braves quittent Montréal, en route vers l'inconnu. Attristés par les regrets, mais rempli d'admiration, le peuple, massé sur le rivage, voit s'éloigner ces jeunes intrépides qui s'en vont défendre les foyers de la Nouvelle-France.



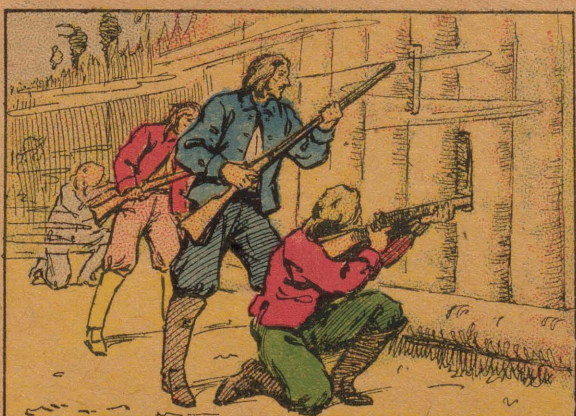
Dollard et son escorte sont à peine rendus à l'île des Sœurs qu'ils font la rencontre d'une flottille iroquoise. Les Français attaquent avec vigueur. Au cours de l'engagement, Duval est tué, Juillet et Soulard se noient; mais les sauvages sont forcés d'abandonner leurs canots et de s'enfuir dans les bois environnants.



Dollard revient à la ville en toute hâte pour remplacer les premières victimes de l'expédition, puis il repart. Parvenu, le premier mai, au pied du Long-Sault (à l'endroit aujourd'hui appelé Carillon), il décide d'occuper un fortin de bois en mauvais état et d'y attendre l'ennemi. Sans tarder, les Français s'occupent à remettre la place en état de supporter un siège.



Ignorant ce qui se passe, un groupe d'éclaireurs iroquois débarque près du fortin. On les reçoit à coups de fusils. La plupart des Peaux-Rouges sont tués; cependant, il s'en échappe quelques-uns qui vont en toute hâte prévenir le gros de l'armée iroquoise, attardé sur l'Outaouais.



Trois cents indigènes, durant plusieurs jours, cherchent obstinément à s'emparer de la place. Inutiles sont leurs efforts: chaque attaque est repoussée. Pour les harquer, les Français garnissent le sommet de la palissade avec des têtes d'Iroquois dont les cadavres s'empilent autour du fort.



Mais voilà que les assiégés manquent d'eau. A plusieurs reprises, quelques-uns d'entre eux vont en puiser à la rivière dans de petits vases, n'en ayant pas de grands. Pendant ces audacieuses sorties, leurs compagnons tiennent l'ennemi à distance, au moyen d'une fusillade nourrie.



Les assiégeants reçoivent bientôt un renfort de 500 guerriers. En même temps, ils apprennent par des traîtres hurons que les Français ne sont qu'une poignée, que leur poudre est presque épuisée et qu'ils souffrent de la faim et de la soif. Dans un suprême assaut, la palissade cède sous la ruée des barbares. Jusqu'au dernier d'entre eux, les Français résistent encore et vendent chèrement leur vie.



Les sachems iroquois tiennent conseil. Retranchés dans un mauvais fort, quelques Visages-Pâles nous ont fait perdre le tiers de notre armée. Que pouvons-nous espérer contre des villes défendues par des garnisons? "Ce serait une folie, disent-ils; nous péririons tous. Retirons-nous donc et reprenons le chemin de nos bourgades".

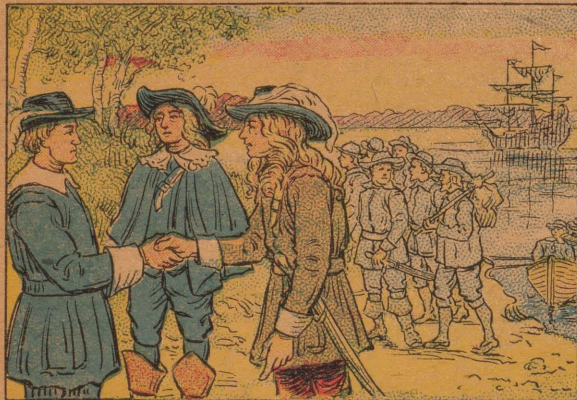
MORTS AU LONG-SAULT LE 21 MAI 1660	
ADAM DOLLARD DES ORMEAUX	
CHRISTOPHE AUGIER	NICOLAS JOSSELIN
JACQUES BOISSEAU	ROBERT JURIE
JACQUES BRASSIER	JEAN LÉCOMPTE
FRANÇOIS CRUSSON	LOUIS MARTIN
ALONIE DELESTRES	ETIENNE ROBIN
RENE DOUSSIN	JEAN TAVERNIER
SIMON GRENET	NICOLAS TIBLEMONT
LAURENT HEBERT	JEAN VALETS
MORTS A L'ILE DES SŒURS LE 19 AVRIL 1660	
NICOLAS DUVAL — BLAISE JUILLET — MATHURIN SOULARD	

"IL FAUT ICI DONNER LA GLOIRE À CES DIX-SEPT FRANÇAIS DE MONTRÉAL ET HONORER LEURS CENDRES D'UN ÉLOGE QUI LEUR EST DÙ AVEC JUSTICE... TOUT ÉTAIT PERDU S'ILS N'EUSSENT PÉRI, ET LEUR MALHEUR A SAUVÉ LE PAYS" (Relations des Jésuites).

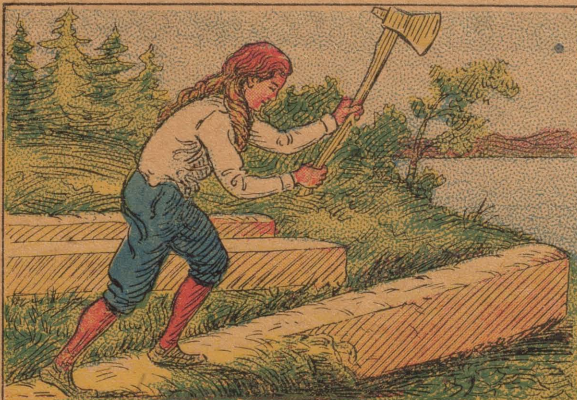
JEAN DE SAINT-PÈRE

Récit d'E.-Z. Massicotte

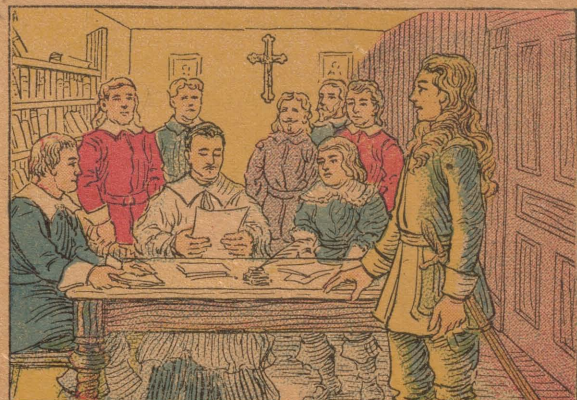
Illustrations de Nap. Savard



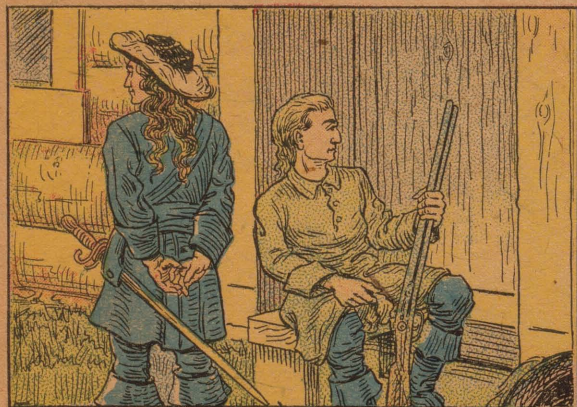
Louis d'Ailleboust, sieur de Coulonges, qui devait être gouverneur de la Nouvelle-France de 1648 à 1651, arriva à Montréal en 1643 avec trente-neuf colons. Parmi ceux-ci se trouvait Jean de Saint-Père, jeune homme actif et dévoué, que M. de Maisonneuve, gouverneur du lieu, voulut attacher à son service.



Cinq ans plus tard (1648), lorsque M. de Maisonneuve, de retour d'un voyage en France, organise une cour de justice pour la seigneurie de Montréal, Jean de Saint-Père devient premier greffier et premier notaire, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper de travaux manuels, car les procès étaient aussi rares que les transactions.



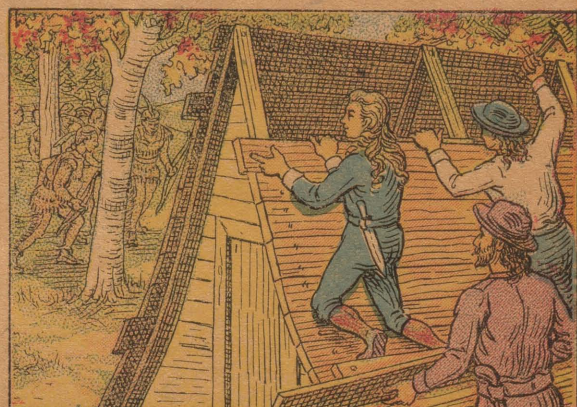
Vers la même époque, M. de Saint-Père est élu premier syndic par les habitants de l'île de Montréal. Sous le régime français, il n'y avait pas de conseil municipal et le syndic représentait la collectivité des habitants au besoin, vis-à-vis des autorités de la colonie.



Durant les débuts de Montréal, le pays était à ce point infesté par les barbares que le gouverneur fut obligé de défendre aux colons de s'aventurer dans les champs et même autour des habitations sans avoir une épée, un pistolet ou une arquebuse.



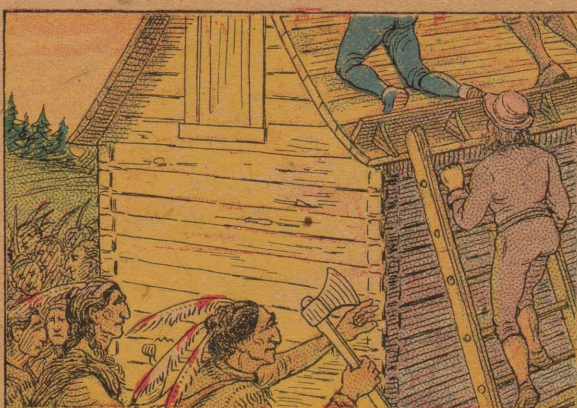
Et cette précaution n'était pas inutile, parce que les Sauvages ennemis se blottissaient partout : dans les replis du terrain et pendant des journées entières guettaient les colons pour les surprendre sans défense et les assassiner.



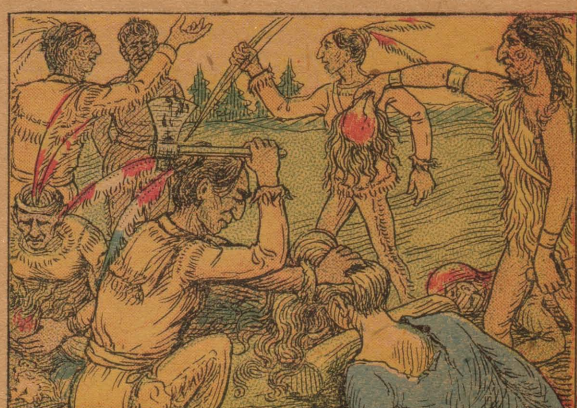
Le 25 octobre 1657, Jean de Saint-Père aidait son beau-père, Nicolas Godé, à couvrir la maison que celui-ci se construisait à la pointe Saint-Charles, non loin du fort de Ville-Marie. Un serviteur, Jacques Noël, les accompagnait. Soudain une bande d'Iroquois se présentent.



Aussitôt, nos trois colons abandonnent leurs outils, saisissent leurs armes et se tiennent prêts à vendre leur vie chèrement. Ce que voyant, les Sauvages font des protestations d'amitié et prétendent n'avoir aucune mauvaise intention.



Trompés par l'attitude hypocrite des indigènes, M. de Saint-Père et ses compagnons se mettent de nouveau à leur besogne. Alors, les fourbes Iroquois en profitent pour accomplir leur misérable dessein qui était de massacrer ces trois Français.



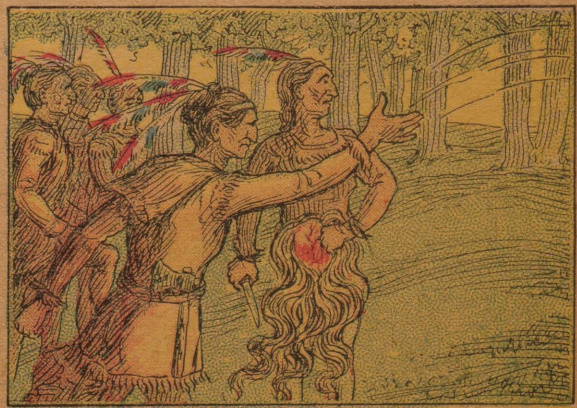
Suivant leur cruelle coutume, les indigènes s'empressent de scalper leurs victimes. Il s'attaquent au sieur Godé et à son domestique Noël, puis ils décident de couper la tête de M. de Saint-Père et de l'emporter avec eux, afin de ne pas détériorer sa chevelure qu'il avait fort belle.



Fiers de leurs sanglants trophées, les Iroquois reprennent le chemin de leurs bourgades sises au bas des lacs Érié et Ontario. Mais au cours du voyage il se produisit un fait merveilleux, raconté plus tard par les Sauvages eux-mêmes.



La tête de Jean de Saint-Père se mit à parler; elle disait: "Vous nous tuez, vous nous faites mille cruautés, vous voulez anéantir les Français! Vous n'en viendrez pas à bout; vous aurez beau faire les méchants, ils seront un jour vos maîtres et vous leur obéirez."



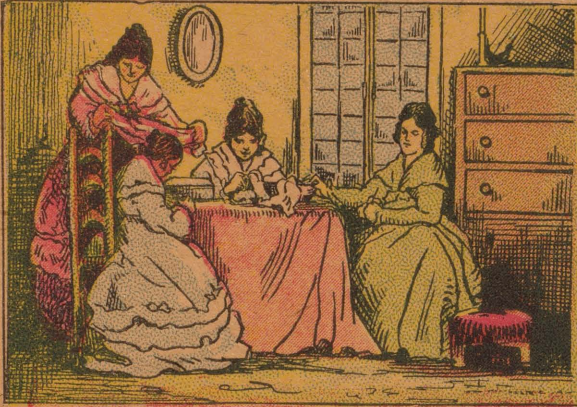
Et la tête parlait en langue iroquoise, quoique le défunt ne l'entendit pas de son vivant! Exaspérés, les Iroquois enlevèrent la chevelure et jetèrent le crâne au loin. M. de Saint-Père, dont les annales font des éloges, laissait une veuve, un fils qui mourut jeune et une fille qui épousa Pierre Legardeur de Repentigny.

MARGUERITE BOURGEOYS

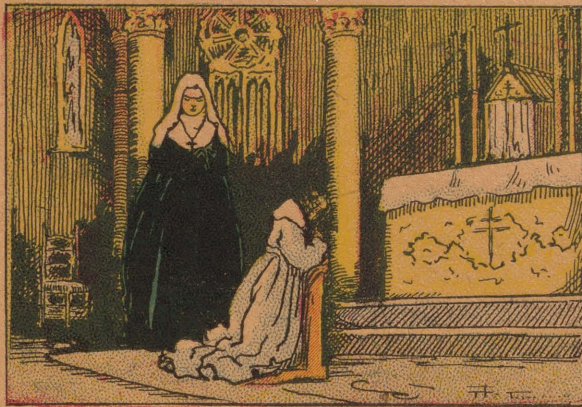
La Congrégation de Notre-Dame compte actuellement 4 000 religieuses et possède 127 maisons où s'instruisent 35 000 enfants.

Récit d'Yvonne Charette

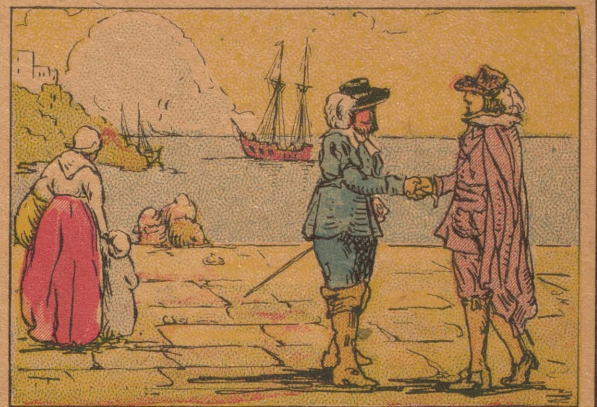
Illustrations de Claire Fauteux



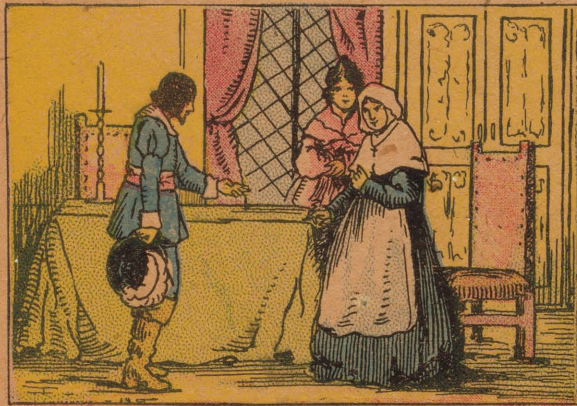
Marguerite naquit en Champagne, en 1620. Dès l'âge de dix ans, elle aime à réunir ses petites compagnes pour travailler avec elles et leur communiquer ses projets d'avenir. A seize ans, Marguerite perd sa mère et prend la charge de l'éducation de ses frères et de ses sœurs.



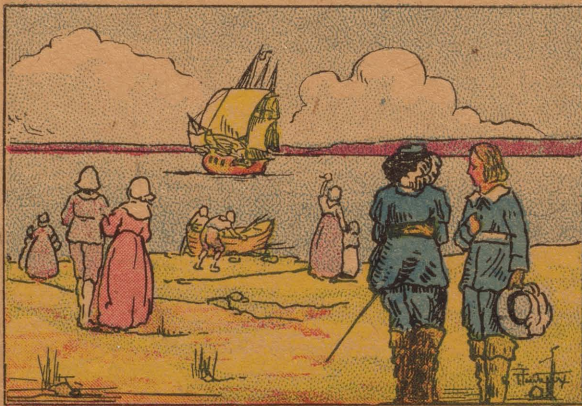
A vingt-deux ans, Marguerite se consacre à Dieu. Son confesseur, l'abbé Jendret, la croit un certain temps destinée à fonder une communauté religieuse pour l'instruction des jeunes filles de Troyes. Mais la France ne doit pas être le théâtre de l'œuvre de Marguerite Bourgeoys.



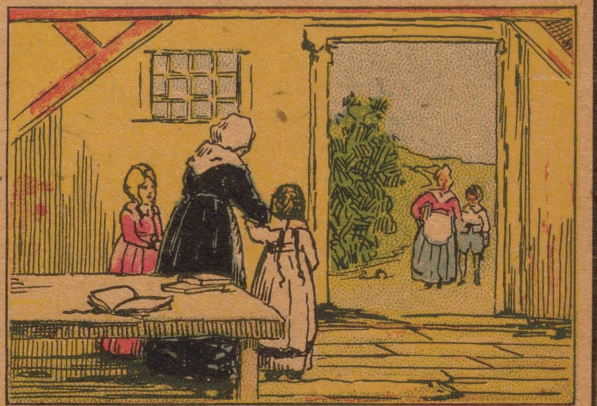
M. de Maisonneuve fait un voyage en France afin d'y chercher du secours pour le Canada, qui menace de périr. Il songe à emmener une maîtresse d'école pour répandre l'instruction religieuse chez les colons et les sauvages. La sœur Louise de Maisonneuve lui offre Marguerite Bourgeoys.



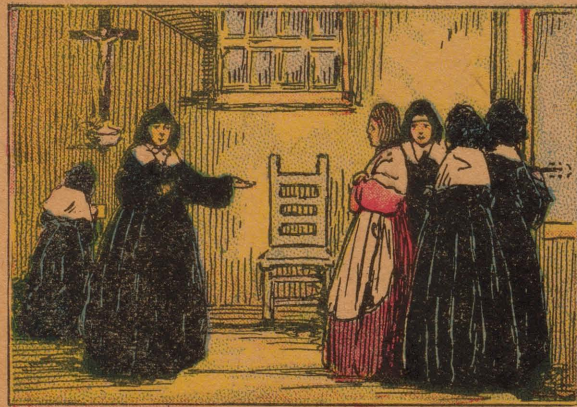
Quand le gouverneur de Ville-Marie voit Marguerite, il est frappé de son air alerte, de ses yeux noirs intelligents, dans un visage ferme et calme. Elle le reconnaît pour l'avoir vu dans un songe prophétique, où il lui enjoignait de le suivre. Elle part après avoir tout donné aux pauvres, n'emportant qu'un petit paquet à la main.



Le *Saint-Nicolas*, navire à trois voiles, met trois mois à faire la traversée. Les souffrances des passagers sont très grandes. Marguerite soigne les malades, veille les morts et commence joyeusement ses fonctions de maîtresse d'école en enseignant le catéchisme aux matelots et aux soldats. "Notre arrivée à Québec, écrit la sœur Bourgeoys, donne la joie à tout le monde."



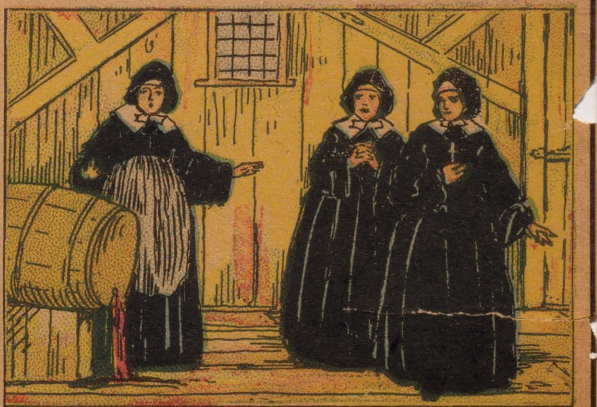
Québec n'est qu'une étape. Arrivée à Ville-Marie, Marguerite visite chaque maison et se fait des amis en se prodiguant : elle attire surtout les jeunes filles. M. Olier juge nécessaire d'envoyer alors un curé à Ville-Marie, et Marguerite ouvre sa première école dans une étable.



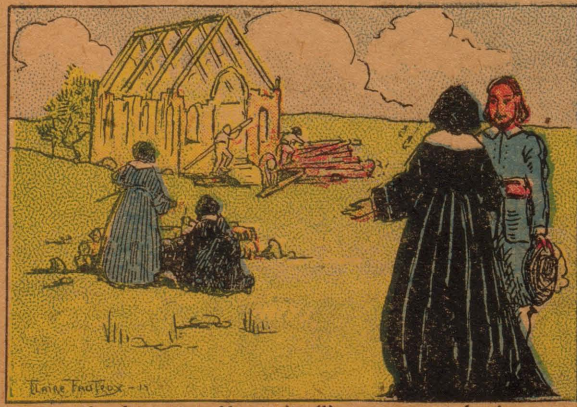
Marguerite s'aperçoit qu'il lui faut des auxiliaires et fait un voyage en France pour en recruter. La Providence suscite quatre vertueuses filles qui s'associent à elle, bien qu'elle ne leur promette "que du pain et du potage". Les sœurs Crolo, Raisin, Chatel et Hioux s'établissent à Ville-Marie avec Marguerite, dans la pauvre étable où la Congrégation de Notre-Dame prend naissance.



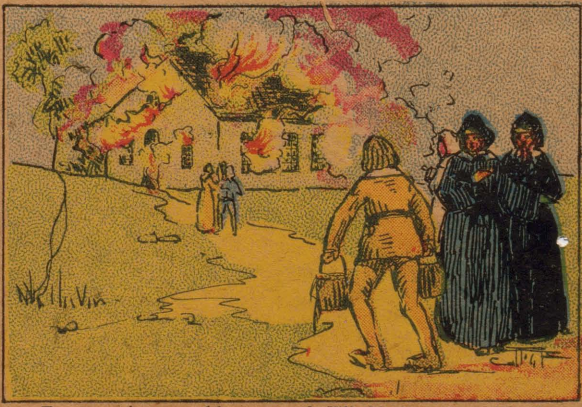
La zélée fondatrice élève tous les enfants, jusqu'au moment où elle doit se borner à l'éducation des filles. Aux classes gratuites, elle joint un pensionnat et un ouvroir appelé *La Providence*, où sont enseignés les métiers féminins. Marguerite se charge de l'éducation des "filles de roi" qui viennent de France, pour épouser des colons. Elle les amène à la Congrégation et les garde jusqu'à ce qu'elles s'établissent.



Ceci a lieu dans une colonie sans cesse attaquée par les Iroquois. La communauté de Marguerite qui vit dans la pauvreté est l'objet de prodiges. M. Ransonné raconte qu'un baril de vin, levé sur le fond, suffit à la communauté pendant trois mois et que ce vin, fleuri lorsqu'on le leva, cessa de l'être ensuite. On attribue cette merveille à la bénédiction que Marguerite lui a donnée.



Avec des dons reçus, Marguerite élève un couvent de pierre, au lieu de son étable. L'église Notre-Dame-de-Bon-Secours est bâtie des mains des religieuses et des ouvriers. Mgr de Laval approuve les filles séculières de la Congrégation de Notre-Dame. Marguerite choisit alors le vêtement pratique et uniforme qu'elles portent encore aujourd'hui.



Tout prospère, quand le couvent de Ville-Marie est incendié. Deux sœurs y périssent. Sa confiance en Dieu est si vaste "qu'ayant quarante sols pour capital", Marguerite commence une autre maison plus grande qui est achevée en trois ans. Les sœurs prêtent des vœux entre les mains de Mgr de Saint-Vallier. A leur nom de baptême se substitue un nom de religion. Marguerite choisit celui de sœur du Saint-Sacrement.

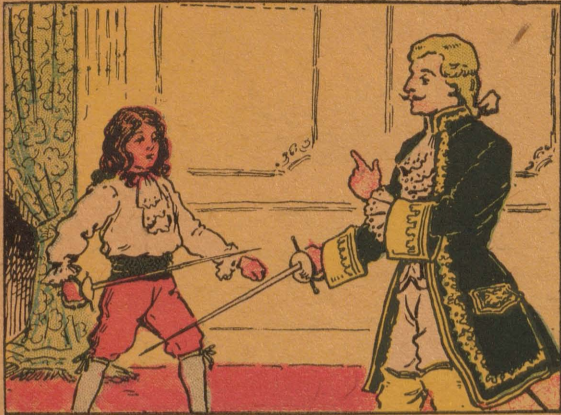


A quatre-vingts ans, la mère Bourgeoys se remet d'une indisposition lorsque la maîtresse des novices tombe malade. Marguerite offre sa vie en échange de celle qu'elle juge plus utile à la communauté. Le lendemain, la sœur est sauvée et Marguerite meurt. Le deuil est général à Ville-Marie. On la nomme "sainte Marguerite du Canada" et, en 1898, la Sacrée Congrégation des Rites la proclame Bienheureuse. Son tombeau est un lieu de pèlerinages et de miracles.

LE COMTE DE FRONTENAC

Récit de fr. Martinus, des E. C.

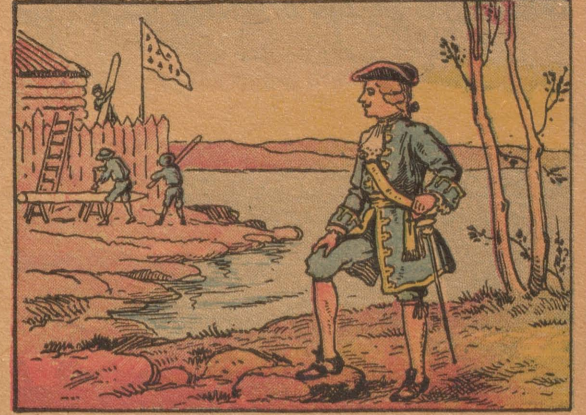
Illustrations de J.-B. Lagacé



Voici l'histoire du plus grand gouverneur qui ait administré le Canada sous la domination française. Louis de Buade, comte de Frontenac, naquit dans le midi de la France, l'an 1620. Ses parents, de noble race, l'élevèrent dans l'amour de la patrie. Il s'exerça de bonne heure au maniement des armes ; il n'avait que dix-sept ans quand il entra dans l'armée française.



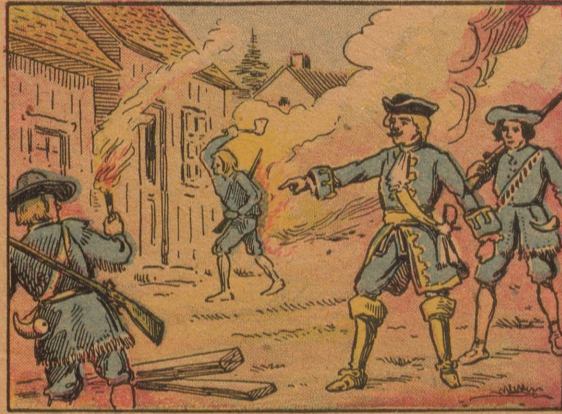
Le comte donne la mesure de son courage dans les expéditions d'Italie, des Flandres et d'Allemagne. D'abord colonel du régiment de Normandie, il est devenu maréchal de camp, c'est-à-dire lieutenant général des armées du roi, quand il épouse Madeleine de Montpensier.



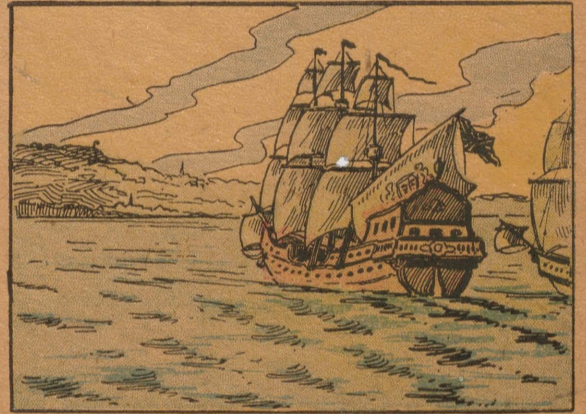
En 1672, Louis XIV envoie Frontenac administrer le Canada. Le premier soin du nouveau gouverneur, après son arrivée au pays est de faire construire un fort à l'entrée du lac Ontario, sur le site actuel de Kingston. Faciliter la traite des pelleteries et imposer respect aux Iroquois, tel est le but du comte en élevant ce fort.



Sous l'administration de Frontenac, le père Marquette et Louis Jolliet découvrent le Mississippi. Puis Robert Cavalier de la Salle, grand ami du gouverneur, explore la Louisiane et en prend possession au nom du roi de France. Cependant le comte, s'étant créé des difficultés avec Mgr de Laval et plusieurs fonctionnaires, est rappelé en France, au bout de dix ans.



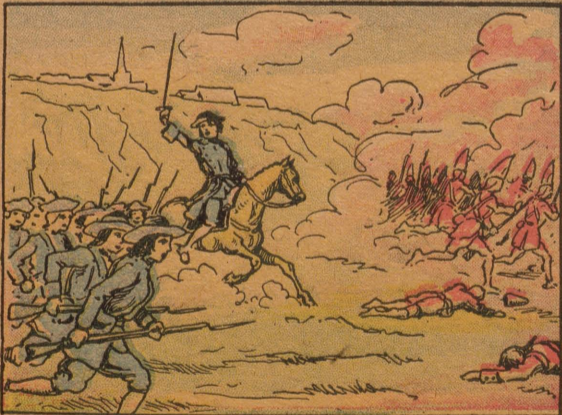
En 1689, sur la demande du roi et à la satisfaction des colons, Frontenac vient reprendre le gouvernement du Canada. Il a la mission de dompter les Iroquois, qui viennent de massacrer les habitants de Lachine. Contre les Anglais, alliés des Iroquois, il lance aussitôt trois expéditions, qui détruisent les villages de Corlar, Salmon Falls et Casco, dans la Nouvelle-Angleterre.



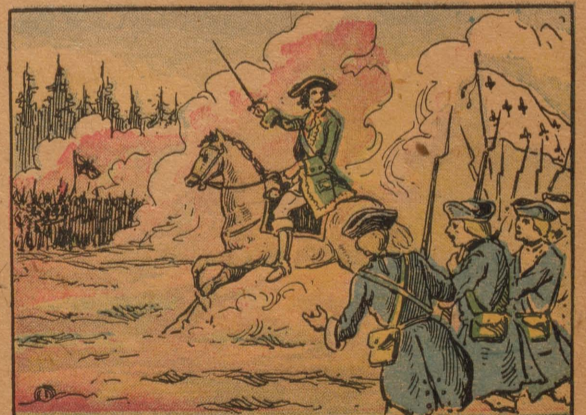
À la nouvelle de ces représailles, les Anglais prennent la résolution de s'emparer du Canada. Winthrop, à la tête d'une armée considérable, marche sur Montréal, pendant qu'une flotte nombreuse commandée par l'amiral Phipps vient mettre le siège devant Québec (1690). L'armée de Winthrop, ravagée par la petite vérole, est obligée de reculer.



Apprenant l'approche de la flotte anglaise, Frontenac accourt de Montréal à Québec. Phipps, à peine arrivé, envoie sommer le gouverneur de rendre la ville. Le parlementaire, montre en main, demande une réponse dans une heure, et par écrit. "C'est par la bouche de mes canons que je vais répondre à votre maître" dit vivement Frontenac ; et il fait ouvrir le feu sur la flotte.



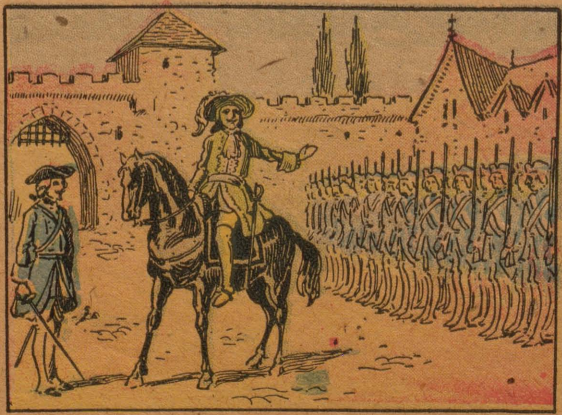
Une partie de l'armée de Phipps débarque sur le rivage de la Canadière et sur la côte de Beauport, mais elle est partout repoussée par les Canadiens, au nombre desquels se trouvent des collégiens de Saint-Joachim. Découragé, l'amiral anglais lève l'ancre pour retourner à Boston. La chapelle de la basse-ville reçoit à cette occasion le nom de Notre-Dame de la Victoire.



Les Anglais, ayant fait une nouvelle tentative contre Montréal, sont repoussés avec perte à Laprairie. Leurs postes de Terre-Neuve et de la baie d'Hudson sont ravagés par l'Iberville. Madeleine de Verchères rend aussi son nom illustre en défendant un fort pendant huit jours contre une bande d'Iroquois.



Après avoir défendu la colonie contre les empiètements des Anglais, l'énergique gouverneur veut la délivrer des incursions incessantes des Iroquois. A cet effet, il se rend dans les cantons de ces derniers à la tête d'une armée de 2,000 hommes. Il y réduit tout en cendres, pendant que les barbares se mettent à couvert dans la profondeur des bois.



Frontenac veut porter un dernier coup à la Nouvelle-Angleterre. Il prépare une armée de 1,500 hommes pour aller détruire Boston et New-York. Mais des retards l'empêchent d'exécuter son projet, puis le traité de Ryswick vient mettre fin aux hostilités. Par ce traité, la France recouvre tous ses territoires en Amérique.

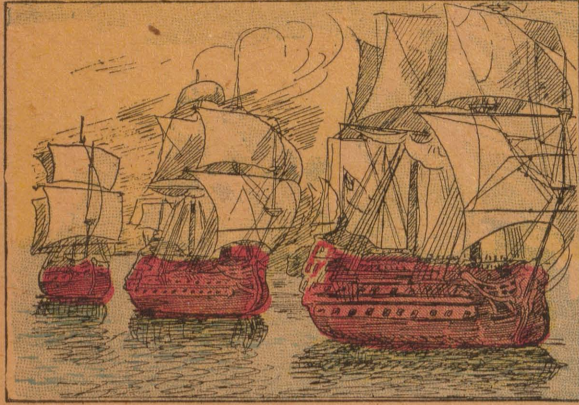


Après tant d'inappréciables services rendus à son pays, Frontenac, âgé de 78 ans, sentit sa fin venir. Pieusement préparé par les secours religieux, il ferma les yeux à cette vie. Malgré ses défauts de caractère, il fut regretté de tous. Il avait pris la colonie à deux doigts de sa perte, il la laissa tranquille et prospère ; aussi l'a-t-on surnommé le "sauveur de la Nouvelle-France".

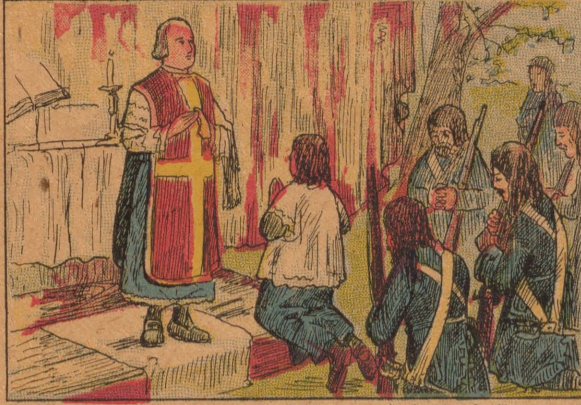
LE SIÈGE DE QUÉBEC PAR PHIPPS

Récit de l'abbé A. Couillard Després

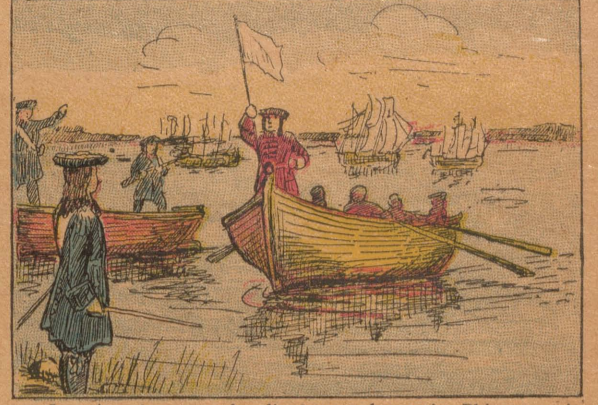
Illustrations de Bruno Bertrand



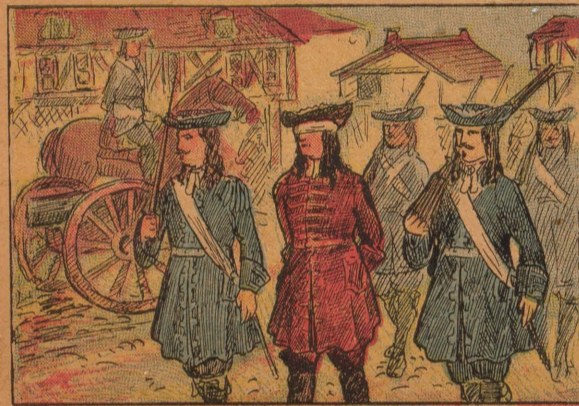
La Nouvelle-France, en 1690, passe par une cruelle épreuve. Les Anglais désireux de s'emparer envoient une flotte considérable, pour surprendre Québec. L'amiral Phipps a le commandement de 34 vaisseaux, qui portent 2 000 miliciens.



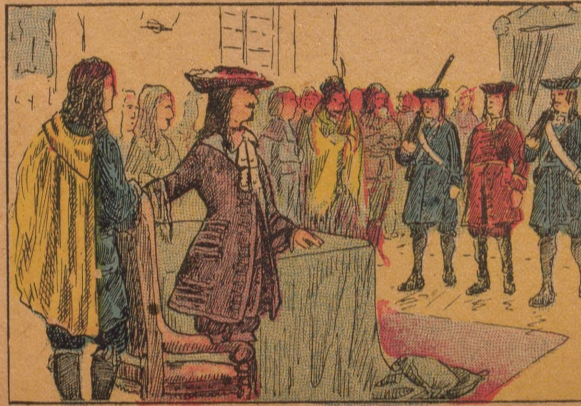
Le 16 octobre, sur le matin, Phipps paraît devant Québec, avec huit de ses plus gros vaisseaux. Les autres sont près de la côte de Beauport. Les Canadiens se mettent sur un pied de défense. Ils n'oublient pas d'invoquer, en même temps, les secours du Ciel pour les aider à repousser ce grave danger.



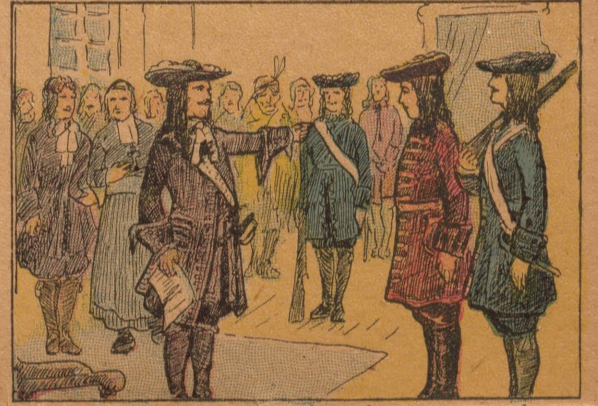
Le même jour, vers les dix heures du matin, Phipps envoie vers le gouverneur une chaloupe portant un parlementaire, lequel tient dans ses mains un drapeau blanc. Quatre canots, montés par des Canadiens, vont à sa rencontre. En débarquant, ils lui mettent un bandeau sur les yeux.



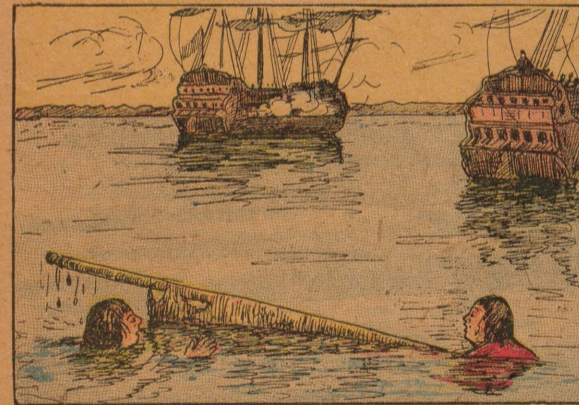
Le parlementaire est promené par toute la ville où, à dessein, l'on fait un bruit inusité et considérable, afin de faire croire à l'Anglais que les Canadiens se préparent à faire une chaude réception à l'invasisseur.



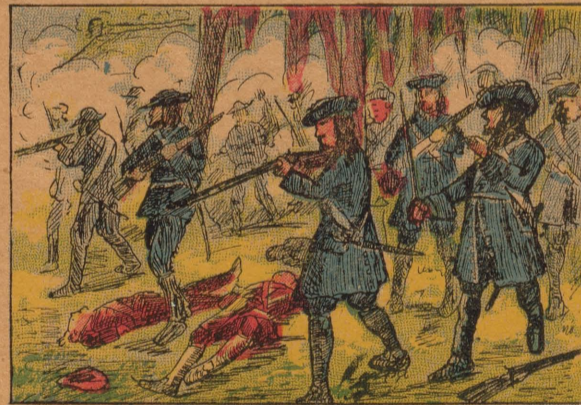
M. de Frontenac, le gouverneur, entouré de principaux personnages de la colonie, reçoit l'envoyé au château Saint-Louis. Tous ont revêtu leurs plus beaux habits. La tenue digne et ferme de tant de gentilshommes impressionne cet envoyé.



Il dit l'objet de sa mission et demande au gouverneur de rendre la place dans une heure. M. de Frontenac se lève et lui donne cette fière réponse : "Allez dire à votre général que ce n'est pas ainsi que l'on parle à un homme comme moi, et que je vais lui répondre par la bouche de mes canons!" On reconduit le messager avec les mêmes précautions prises pour le recevoir.



Les Canadiens ouvrent le feu. Le Moyne de Saint-Hélène, d'un coup de canon, abat le pavillon de l'amiral. Des braves se jettent à la nage et vont le chercher sous une grêle de balles. Ils l'apportent en triomphe.



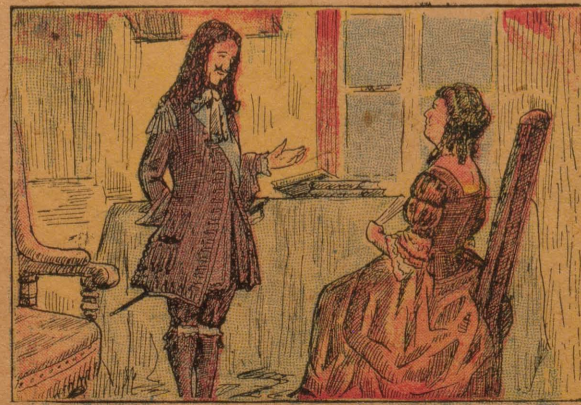
Durant plusieurs jours les Anglais tentent de débarquer et de s'emparer de la ville. Le major Provost l'a si bien protégée par toutes sortes de moyens de défense, que les Canadiens repoussent les Anglais. A la fin, Phipps parle de lever l'ancre.



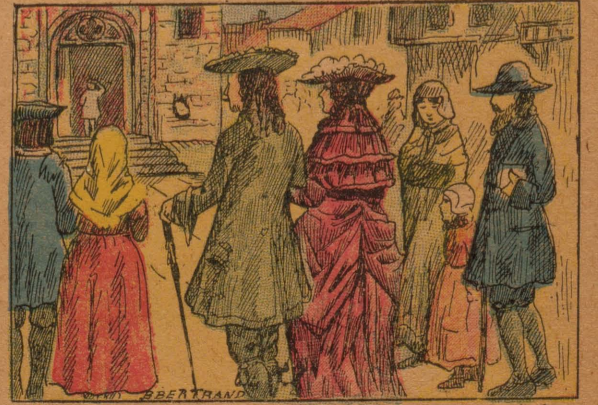
Parmi les prisonniers se trouvent plusieurs Canadiens de distinctions : M. Béquart de Granville, l'abbé Trouvé, Mme de la Lande, née Marie Couillard, fille de Guillaume Couillard, et sa fille, Mme Louis Jolliet. Tous sont inquiets du sort qui les attend.



Madame de la Lande, digne émule des de Verchères, rencontre Phipps et lui demande pourquoi il ne les échange pas contre des prisonniers anglais. Phipps répond : "Est-il une personne qui puisse se charger de cette affaire?"—Moi, lui dit Mme de la Lande. —Quelle garantie me donnez-vous de votre fidélité?—Ma parole, amiral!—Soit, dit celui-ci; allez! et si vous échouez, revenez ici: mon capitaine de garde vous accompagne dans cette chaloupe."



L'échange réussit comme bien l'on pense. M. de Frontenac remet aux Anglais les soldats qu'il a capturés et les Français recouvrent leur liberté. Après cet échange, M. de Frontenac demande à Madame de la Lande si elle avait eu grand-peur des boulets des canons canadiens?—Oui, répondit-elle, à tout moment nous pensions notre dernière heure arrivée.—Vous aviez tort, Madame, dit le gouverneur, nos boulets n'avaient ordre que de frapper l'ennemi.



Après le départ des Anglais, les Canadiens se réunirent dans l'église de Québec pour remercier Dieu de leur délivrance. Le Canada était sauvé! A l'occasion de cette victoire la chapelle de la basse-ville de Québec fut nommée Notre-Dame de la Victoire.

LA LUTTE SUPRÊME

GUERRE DE SEPT ANS, 1753-1760

Récit du fr. Élie, des É. C.

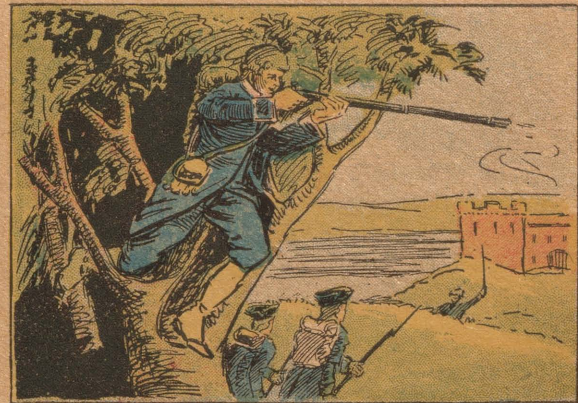
Illustrations de J. Mc Isaac



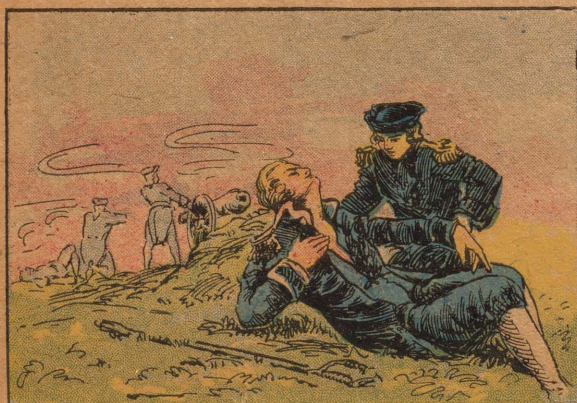
Durant de longues années, les trappeurs canadiens et les traitants anglais avaient parcouru la vallée de l'Ohio. En 1753, les Français construisent trois forts dans la région. De leur côté, les Anglais veulent s'établir à l'embouchure de la Monongahéla, mais de Contrecoeur les chasse, termine le fort qu'ils ont commencé et lui donne le nom de Duquesne.



Les Anglais entreprennent alors l'érection du fort Necessité. Villiers de Jumonville, avec une trentaine d'hommes, va les sommer de se retirer. Washington, commandant anglais, lui tend une embuscade, le tue ainsi que neuf Français et fait les autres prisonniers. Un Canadien réussit à s'échapper et porte la triste nouvelle au fort Duquesne.



Un mois après cet assassinat, Coulon de Villiers, frère de Jumonville, à la tête de 600 Canadiens et de 100 sauvages, va attaquer le fort Necessité. Le feu meurtrier des Canadiens, qui tirent du haut des arbres, oblige Washington à capituler. "Nous pourrions venger un assassinat, dit de Villiers, mais nous ne le voulons pas."



En 1755, Braddock, général anglais, traverse la Monongahéla avec 1200 hommes. De Beaujeu l'attaque soudainement avec 250 Canadiens et Français, et 600 sauvages. Braddock est mortellement blessé, et les Anglais fuient après avoir perdu 900 hommes. De Beaujeu, tué dès le début de l'action, avait communiqué le matin même avec une partie de ses soldats.



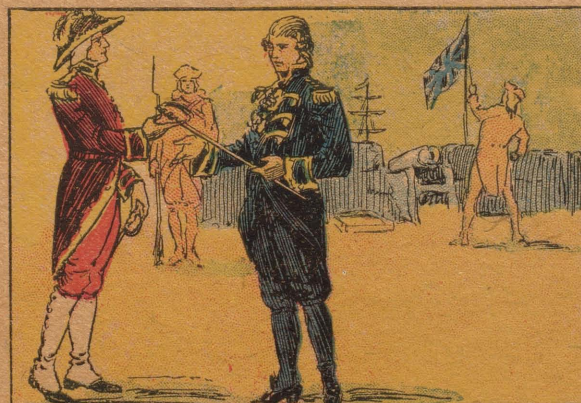
La même année les Anglais s'emparent des forts Gaspareau et Beauséjour en Acadie. Puis le fourbe Lawrence convoque les habitants dans les églises paroissiales et leur fait annoncer que leurs biens sont confisqués et qu'ils vont être expatriés. Plus de 6 000 personnes sont arrachées à leurs foyers et dispersées dans les colonies américaines.



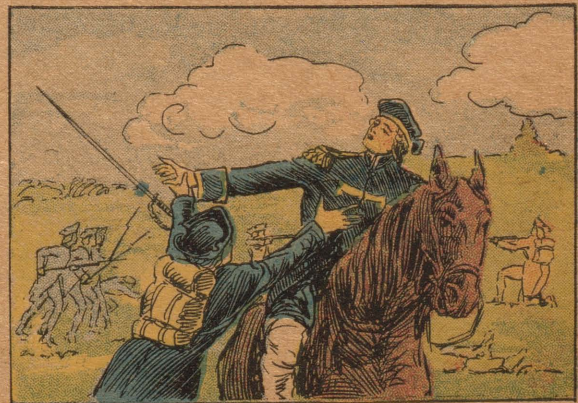
Montcalm arrive au Canada en 1756, avec de Lévis, Bourlamaque et Bougainville. Il va mettre le siège devant le fort Chouaguen qui tombe en son pouvoir avec un riche butin. L'année suivante, il s'empare du fort Georges; malheureusement les sauvages alliés massacrent un certain nombre de prisonniers anglais, malgré le dévouement de Montcalm et de ses officiers.



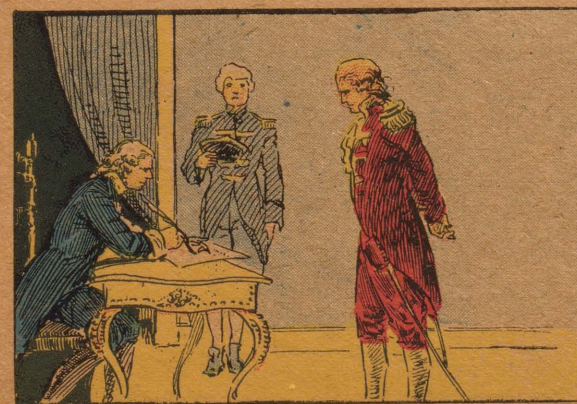
En 1758, Abercromby avec 16 000 Anglais s'avance jusqu'au lac Saint-Sacrement. Montcalm, assisté de Bourlamaque et de Lévis, s'est solidement retranché sur un monticule. Le 8 juillet, à midi, commence la bataille de Carillon. Jusqu'à sept heures du soir, Montcalm, avec 3 400 soldats, repousse toutes les attaques des Anglais. Abercromby découragé se retire après avoir perdu 4 000 hommes.



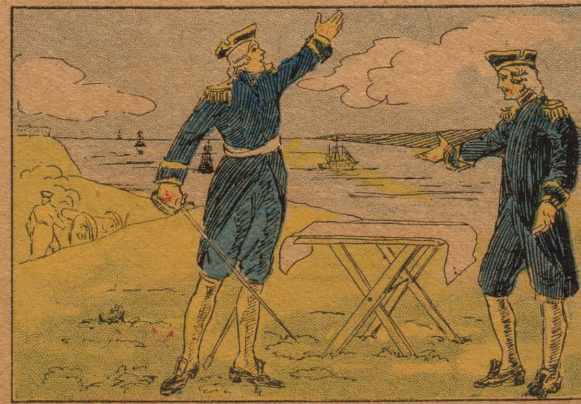
Quelques jours après la victoire de Carillon, Louisbourg, place forte des Français dans l'île du Cap-Breton, tombe au pouvoir des Anglais. On avait cependant lutté vaillamment. Tous les jours, pendant le siège, l'épouse du commandant de la place, Madame Druccourt, avait mis le feu à trois pièces de canon. L'entrée du Canada était ouverte aux Anglais.



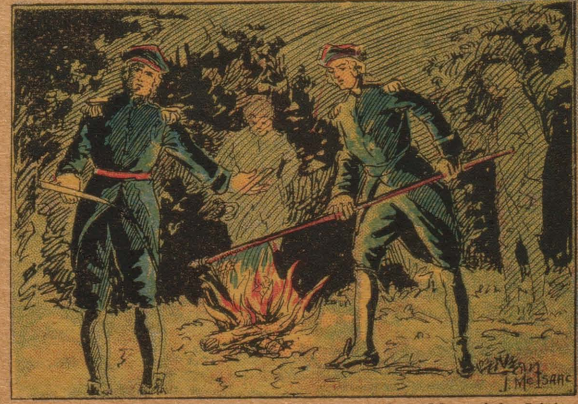
Wolfe, général anglais, assiège Québec en 1759, avec une flotte de 49 navires de guerre portant 18 000 hommes. Après un échec à Montmorency, il escalade la falaise, range ses troupes en ordre de bataille et remporte sur Montcalm la victoire des plaines d'Abraham. Les deux généraux sont blessés à mort. Wolfe expire sur le champ de bataille et Montcalm, le lendemain matin, dans Québec.



De Ramesay, qui commandait à Québec, arbore le drapeau blanc et signe l'acte de capitulation le 18 septembre, malgré l'assurance d'un prompt secours de la part de Lévis. Arrivé à quatre lieues de Québec, celui-ci apprend avec indignation que les Anglais venaient d'y entrer; il se retire alors à Montréal, pour y prendre ses quartiers d'hiver et préparer sa revanche.



Au printemps de 1760, Lévis se dirige sur Québec avec 6 000 hommes, culbute, à Sainte-Foy, l'armée anglaise commandée par Murray, et commence vigoureusement le siège de la ville. Mais l'arrivée d'une flotte anglaise l'oblige à se retirer vers Montréal pour ne pas être pris entre les feux des armées ennemies. Abandonnée, la colonie va infailliblement succomber.



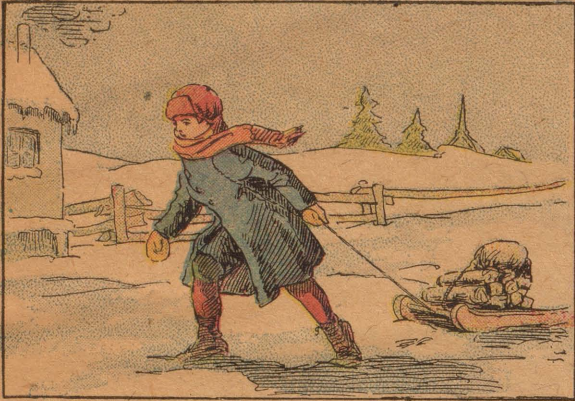
Les Anglais au nombre de 20 000 encerclent Montréal. Lévis, retiré sur l'île Sainte-Hélène, veut résister, car Amherst lui refuse les honneurs de la guerre. Sur l'ordre de Vaudreuil, il rend les armes, mais il brise son épée et ordonne de brûler les drapeaux. Vaudreuil signe la capitulation le 8 septembre 1760. Et la Nouvelle-France passe sous la domination anglaise.

MONSEIGNEUR LANGEVIN

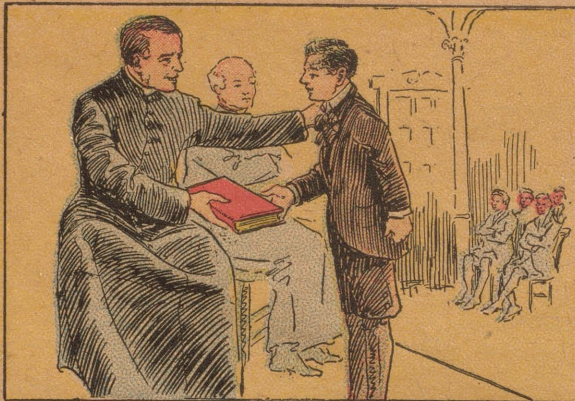
L'ARCHEVÊQUE PATRIOTE, 1855-1915

Récit du R. P. Rod. Villeneuve, O. M. I.

Illustrations de J. McIsaac



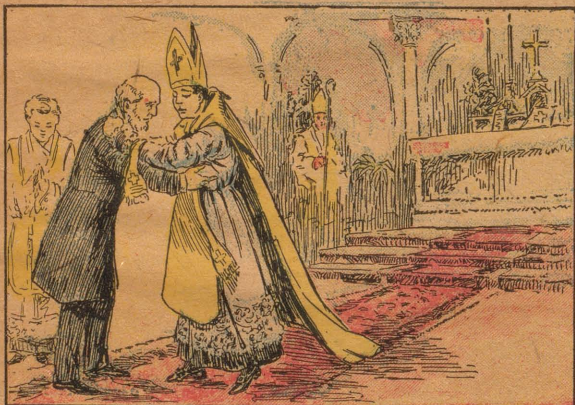
Enfant, le jeune Adélard se prive de son sucre pendant le carême, et il en envoie le prix à l'œuvre de la Sainte-Enfance. Souvent, l'hiver, il va porter du bois et du pain à une pauvre femme du village. Ainsi se forme-t-il une volonté de fer et un cœur d'or.



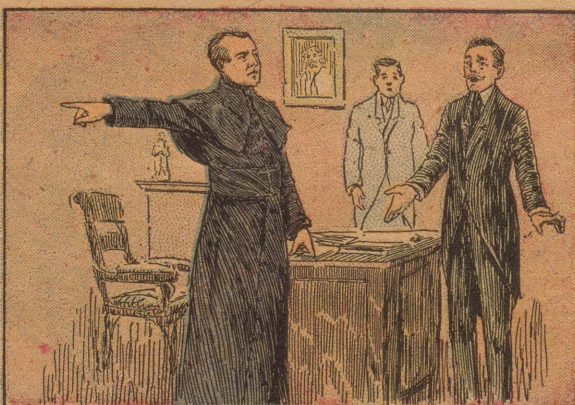
De l'école de Saint-Isidore il passe au collège de Montréal, où il remporte le prix d'histoire du Canada. On présage déjà en lui l'enthousiaste admirateur de l'histoire nationale qu'il faudrait, dira-t-il, lire à genoux.



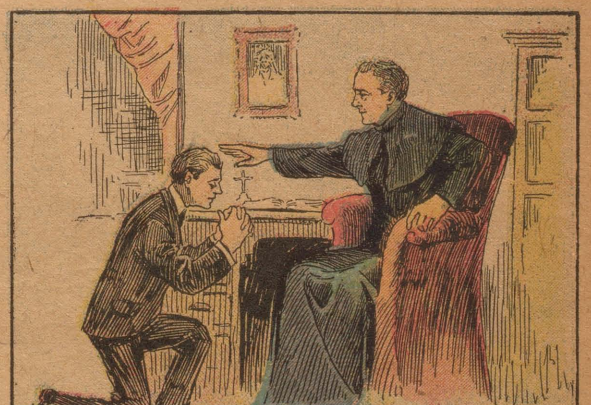
Il entre dans la communauté des Oblats de Marie-Immaculée en 1882, et il consacre son sacerdoce à l'Eglise et à la Patrie. Le Père Langevin veut aller porter la foi aux sauvages du Nord-Ouest, et il s'offre à Mgr Grandin, évêque missionnaire. Mais il devient le supérieur du séminaire d'Ottawa, où il forme des prêtres patriotes et fonde à l'Université, en 1885, la Société des débats français.



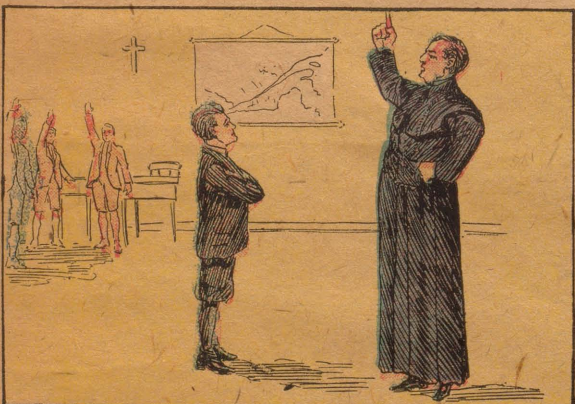
Sacré archevêque de Saint-Boniface (Manitoba) en 1895, il prend pour devise cette parole des Livres Saints : *Garde le dépôt*. — le dépôt de tous les droits qui lui seront confiés, — et il s'épuise à les défendre. Sa première bénédiction épiscopale est pour son vieux père, dans les bras duquel il se jette en pleurant.



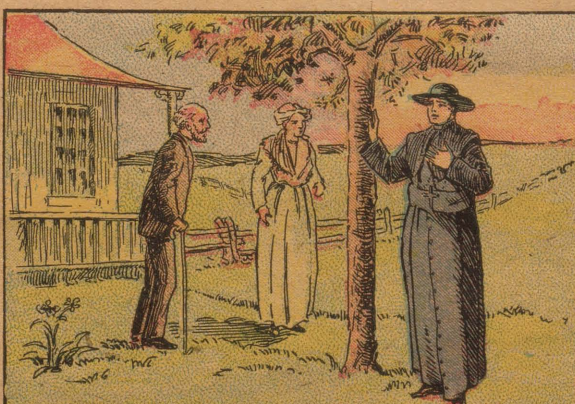
Un jour, deux personnages viennent offrir à Mgr Langevin une très forte somme pour le soutien de ses écoles, à la condition qu'il garde le silence sur la faiblesse des hommes publics qui trahissent les droits scolaires. — "Messieurs, leur répond-il, si vous êtes sérieux, voici!" Et d'un geste indigné, il leur montre la porte. Pour tout l'or du monde, il n'eût sacrifié l'honneur ni le droit.



Un jeune homme, qui a démasqué l'œuvre de la franc-maçonnerie contre l'école, veut devenir prêtre. Mgr, lui dit-il, si je suis condamné à la prison pour la cause que j'ai défendue, m'accepterez-vous quand même? — Henri, répond vivement le prélat, dès aujourd'hui tu m'appartiens. Je voudrais que tous mes prêtres eussent passé par le pénitencier, pour une si noble cause!



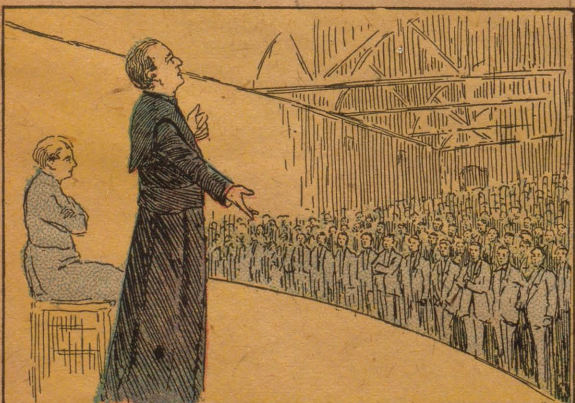
Un jour, dans une école, il demande à l'un des garçonnets : "De quelle race es-tu, mon enfant? — Canadien français, répond timidement l'écolier. — Non, pas, comme ça, mon petit! Quand on appartient à la première race du monde, on doit être fier. Droit, la main au front, dis à pleine voix : Canadien français, Mgr. Et vous tous, mes enfants, de quelle race êtes-vous? Canadiens français!" s'écrie fortement toute la classe.



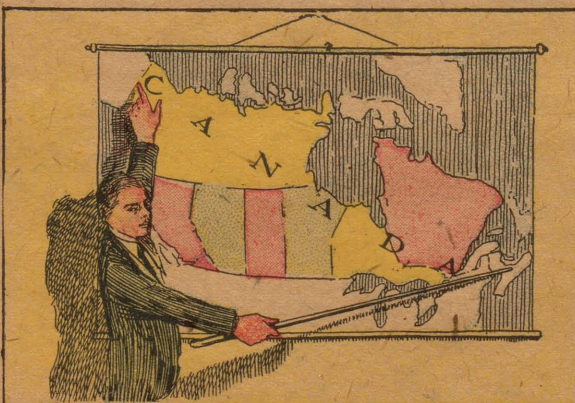
Il engage les collégiens à observer la nature canadienne; il les exhorte surtout à aimer la langue française, "qui fond dans la bouche comme du miel ou du sirop d'érable". Il leur fait chanter nos vieilles chansons, comme *A la claire fontaine*. Il va parfois saluer le lieu béni de son enfance, où il témoigne le plus familier attachement aux anciens. Avec émotion il caresse les arbres du jardin paternel, en s'écriant : "O village de mes aïeux, que mon cœur se dessèche, si jamais je t'oublie!"



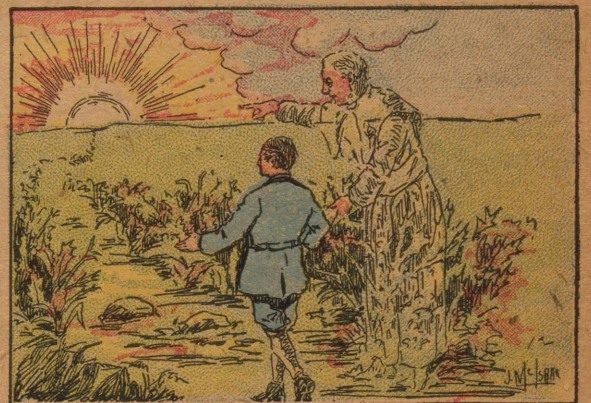
Dévoué au souvenir des saints et des héros de son pays, il a le bonheur de retrouver, après six années de recherches (1908), les restes vénérés du P. Aulneau, jésuite, et de l'un des fils de La Verendrye, massacrés par les Sioux, en 1736, au fort Saint-Charles, sur une île du lac des Bois.



Pendant l'inoubliable Congrès Eucharistique de Montréal (1910), il enflamme de son ardente éloquence 20 000 jeunes gens réunis à l'Arena et se proclame, en dépit des injustices et des trahisons qui ont dépouillé de leurs droits les écoles françaises du Manitoba, "le blessé de l'Ouest, mais non pas un découragé ni un vaincu."



"La persécution décourage seules les races sans vigueur... Pour nous, la patrie s'étend jusqu'au dernier morceau de la terre canadienne, jusqu'à la dernière motte, jusqu'au dernier brin d'herbe". C'est au Congrès de la Langue française à Québec (1912), qu'il prononce ces fières paroles, que tout jeune Canadien doit graver dans son cœur.



Le grand archevêque patriote meurt à Montréal. On lui fait des funérailles nationales. Au passage du train qui transporte ses restes à Winnipeg, les enfants viennent prier et déposer des couronnes de fleurs, en le proclamant le défenseur de l'école française et catholique du Canada.